Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [x] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		12X		14X		16X		18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X
									✓													

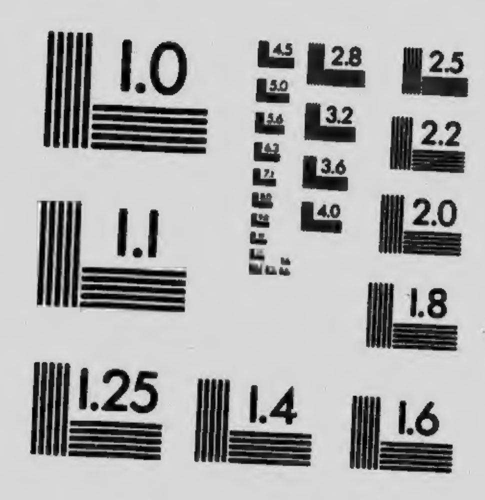
1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





La Bibliothèque Moderne

RAOUL DE NAVERY

LE
Val-Perdu



Decarie, Hebert & Beauchesne
1608 NOTRE-DAME
MONTREAL

LE

Val-Perdu

PAR

RAOUL DE NAVARY.



DÉCARIE, HÉBERT ET BEAUCHESNE
1608 Rue Notre-Dame
MONTRÉAL.

1902

LE VAL-PERDU

I

La vieille servante entra dans le salon, les bras chargés d'un bouquet colossal. Son visage tanné, ridé, paraissait animé d'une joie profonde, ses yeux qui jamais n'avaient été beaux, rayonnaient de bonté. Mal bâtie, boîtant un peu, Coudrette trouvait néanmoins le moyen d'achever plus d'ouvrage en une heure que toutes les autres dans une journée. Et ce travail elle le commençait et l'achevait allègrement, se plaignant sans cesse de n'en point avoir assez. Tenant le logement modeste de Mme Chazelles avec une propreté minutieuse, elle passait ses soirées à raccommoder le linge, à filer suivant une habitude de sa jeunesse, et quand elle se

couchait, c'est que sa lampe manquait d'huile ou qu'elle n'avait plus rien à faire.

Un moment Coudrette se demanda si elle rangerait elle-même dans les vases, les fleurs des champs qu'elle apportait, mais elle se rendit, avec cette humilité propre à son caractère, cette justice que jamais elle ne ferait de vases aussi élégants que ceux de sa maîtresse; puis, frappant doucement à la porte, elle se contenta d'appeler celle-ci.

—Que veux-tu? demanda Mme Chazelles, quand la vieille fem e pénétra dans sa chambre.

—Vous montrer ma moisson de la matinée.

La veuve passa dans le salon et poussa un cri de surprise et de joie. Semblable à une gerbe colossale, le bouquet de Coudrette s'étalait sur le tapis, confondant les nuances des fleurs et les teintes des feuillages. Les corolles déchiquetées des bluets frôlaient les coquelicots rouges au cœur noir, des grappes de clochettes bleues se mêlaient au calice lilas tendre des nielles; les marguerites s'étalaient à côté des boutons d'or; des branches de trène dressaient leur thyrse odorants des larges ombelles de sureau, au parfum grisant. Puis c'étaient des brins d'herbe d'une ténuité charmante, des épis encore engaînés dans leurs feuilles minces, des flambes d'eau, des iris sauvages, jaunes et bleus, des spirées légères comme des souffles, puis une foule de plantes agrestes, cueillis le long des fossés; menthe sauvage, genêts, grappes de cytise et d'acacia, mêlés, confondus, et formant un ensemble à arracher à un peintre un cri d'admiration.

—Mais, Coudrette, tu m'as ruinée! s'écria Mme Chazelles, les fleurs coûtent si cher à Paris.

—Certes, madame, si on les va demander sur

les boulevards, dans des boutiques, où une branche de lilas vaut cent sous... Mais regardez donc les miennes! Je les connais et je les aime, celles-là! Je puis vous dire leur nom et leur histoire, car les fleurs des champs ont leur légende, tandis que vous me demanderiez un renseignement sur les fleurs à la mode, des fleurs qu'on a travaillées, torturées, je n'en pourrais nommer aucune. Vous ruiner! chère maîtresse! Voilà le premier jour que vous m'adressez un reproche semblable... Mais regardez donc ma moisson: toutes fleurs des champs, honnêtes et belles. Dame! je me suis lèvée avant le jour, mais comme on perd le sommeil à mon âge, on peut quitter son lit plus matin. Mes jambes sont solides et j'ai pris à travers les faubourgs pour gagner les champs. Cela m rappelait joliment ma jeunesse, et le temps où on m'appelait Coudrette! J'avais quinze ans, le teint frais comme une boule de neige, l'humeur gaie, et nul souci de l'avenir. Tout cela est bien loin, ma bonne maîtresse. Je ne suis plus qu'une vieille femme, mais je retrouve encore des forces, quand il s'agit de vous prouver que je vous aime... Ne faut-il point fêter le retour de mon jeune maître. En voilà un qui aime les fleurs et qui sait les peindre! Mais qu'est-ce qu'il ignore, ce cher enfant? Vous en avez fait un homme à votre image, et vrai, sur ma foi de chrétienne, si j'avais trouvé une femme meilleure que vous, je me serais mise à son service.

—Comme tu m'aimes! s'écria Mme Chazelles dont les yeux se remplirent de larmes.

—Çà, c'est vrai comme Dieu, madame, mais vous me le rendez bien, et partant nous sommes quittes! N'est-ce point encore moi qui vous dois du retour? Qui donc voudrait d'une

servante vieille et cassée comme moi? Est-ce qu'on devinerait que mon cœur a garde sa jeunesse? Aujourd'hui tout a bien changé; les maîtres veulent des filles élégantes portant des toilettes à la mode, tandis que vous me souffrez avec mon casaquin de gros drap et ma coiffure du pays. Tout est bien, puisque vous tenez compte du temps où je vous portais tout jeune dans mes bras et où je vous berçais avec des histoires.

—Et c'est pour toutes ces raisons que je tiens à toi, Coudrette! Après m'avoir vue grandir, tu as, à son tour, reçu Jacques sur tes genoux; tu n'es plus pour moi une servante, mais un membre de la famille, plus humble, mais vraiment bien cher... Et voilà encore une des bontés de ton cœur, cette gerbe fleurie qui va rendre la maison plus gaie et qui fête à l'avance le retour de Jacques...

Mme Chazelles éparpilla les fleurs du gigantesques bouquet, les choisit, les arrangea suivant leurs teintes et leur port, puis elle remplit les grands vases, la corbeille servant de surtout dans la salle à manger, et jeta la dernière brassée de branches dans une vasque de grès énorme occupant un angle de la chambre à coucher de son fils.

Mme Chazelles était en ce moment sur le déclin d'une beauté qui avait été remarquable. Des chagrins précoces enlevèrent vite à son visage la fleur de sa jeunesse, et blanchirent prématurément ses cheveux. Mais sa taille haute et svelte gardait son élégance; les lignes de son visage conservaient leur pureté. En dépit de la simplicité de sa toilette elle trahissait la grande dame dans les inflexions de sa voix harmonieuse, aussi bien que dans la grâce de

ses mouvements. Une dentelle blanche couvrait sa tête dont l'expression rajeunissait dans la joie. En ce moment, au milieu de ses fleurs, elle paraissait encore charmante.

L'appartement qu'elle occupait, situé 129 boulevard Saint-Michel, de proportions très restreintes, paraissait cependant charmant. Un grand nombre de tableaux peints par son fils y répandaient un air de vie. Quelques statuettes bien choisies, des plats anciens découverts dans les campagnes dont les paysans n'avaient point encore la prétention de vendre plus cher que les marchands de Paris; puis ces travaux de femmes qui ajoutent sur chaque meuble, dans chaque coin une grâc [illegible] spécialé, doublaient la valeur d'un mobilier ancien dont à aucun prix elle n'eût consenti à se défaire. Ce qui frappait tout d'abord, dans ce logis modeste, c'était un ensemble de choses aimables et sérieuses tout ensemble. Avant d'avoir vu Mme Chazelles, on devinait son caractère rien qu'à étudier les objets dont elle s'entourait. La table à ouvrage révélait l'adresse des doigts; la bibliothèque les goûts sérieux de cette femme admirable dont la vie brisée avant vingt ans gardait le deuil du passé au milieu des espérances de l'avenir.

Tandis qu'elle donnait à l'appartement un dernier regard, Coudrette allumant ses fourneaux, tâchait de se rappeler le secret de petits plats qui jadis faisaient le bonheur de Jacques. A sa manière, elle prétendait fêter le retour de son maître. Des pâtes délicates, dorées par les œufs, parfumées, et prêtes à se changer Len friandises, remplissaient des jattes de faïences ; Coudrette allait et venait avec une rapidité n'enlevant rien à une sorte de tranquillité fai-

sant le fond de son caractère. On entendit bientôt crépiter le charbon, chanter la marmite, ronfler le four, et Coudrette eut sur les lèvres un des vieux refrains qui lui servaient à bercer Mme Chazelles, quand elle était encore la petite Jeanne Monlaurier.

Un joyeux coup de sonnette la fit tressaillir, elle courut de toute la vitesse de ses vieilles jambes, et se trouva en face d'un beau jeune homme au teint brun, à la moustache noire, qui lui prit les deux mains en s'écriant:

—Eh bien! oui, c'est moi, Coudrette! N'ouvre pas de si grands yeux... Les moustaches sont venues, l'adolescent est un homme, mais ton Jacques est resté le même par le cœur!

Coudrette porta à son visage mouillé de larmes un angle de son tablier, puis elle mit sa main ridée et cailleuse dans la main élégante que le jeune homme lui tendait.

—Jacques! Jacques! répéta une voix.

Mme Chazelles se jeta dans les bras de son fils, riant, pleurant, s'éloignant pour le mieux voir, se rapprochant de nouveau pour s'approcher du cœur qui devait être désormais son asile et sa force.

—Enfin c'est toi, répétait-elle, tu m'es rendu ; nous ne nous quitterons jamais! jamais !! Tu es devenu grand et fort pendant cette campagne... Mais comme tu as bruni! on dirait un Arabe... Cela te va bien! Vraiment tu ferais honneur à toutes les mères. Combien je t'aime ! Allons-nous compenser une absence qui m'a paru cruelle comme la mort... Sais-tu que je n'avais plus un moment de repos... Dans tous les livres de voyage que je lisais, je trouvais le récit d'aventures terribles. Il me semblait alors que tous ces périls étaient les tiens, que tu

traversais les mêmes déserts, que tu te livrais à der chasses de fauves mettant chaque fois ta vie en péril. Pas un jour, pas une heure, je n'ai joui de la plénitude du repos. Tes lettres seules, lettres que je trouvais toujours trop rares, me rendaient un peu de calme et de joie; mais ensuite, habile à me tourmenter, je me disais : trois semaines se sont écoulées depuis que son cœur s'épanchait dans ces pages, en trois semaines que de périls courus, combien de voyager difficiles! Et je me reprenais à trembler pour toi! partout et sans fin je te suivais par la pensée. Mes heures de travail même s'emplissaient de ton souvenir. Ta pensée planait sur ma vie solitaire. Je ne redemandais que toi à Dieu. Que de vœux ardents, de prières et larmes! Le ciel exauce toujours les mères, tu le vois! Je te retrouve, et jamais, jamais nous ne nous séparerons!

Mme Chazelles disait tout cela à son fils, tantôt en le pressant dans ses bras, tantôt en le regardant avec une expression de tendresse tenant de l'adoration. Lui l'écoutait, s'emplissant le cœur de cette affection débordante, rafraîchissant son âme à la souce sacrée des pleurs. Souvent il l'interrompait par des baisers; puis l'entretien reprenait, les questions se multipliaient sur ses lèvres, les réponses se pressaient. Ils parlaient à la fois ou tour à tour, se grisant divinement de leurs paroles de tendresses. Puis ce flot cessa de couler, ils gardèrent un silence heureux, et cette joie paisible durait encore, lorsque Coudrette vint annoncer de sa voix la plus cérémonieuse que Madame était servie.

Ils passèrent dans la salle à manger fleurie comme un bouquet. Jacquee fit honneur à tous

les plats, complimenta la vieille servante, savoura les gourmandises du dîner en voyageur privé d'une table suffisante, puis, le repas fini, il commença avec Mme Chazelles le rangement des objets renfermés dans ses malles.

Pas un compartiment qui ne renfermât un objet pouvant être utile ou agréable à sa mère. Des mousselines de soie, des perles achetées à des bijoutiers de Téhéran, des écrans, des coffrets d'étain niellé; un flacon de vin de Chiraz, parfumé comme une gerbe de roses; puis, dans une boîte d'or d'un travail curieux, quelques gouttes de cette gomme recueillie dans une caverne unique au monde, et dont la récolte est exclusivement réservée au souverain.

—On attribue des vertus merveilleuses à cette gomme, dit en souriant Jacques Chazelles. Les rois de Perse croient qu'elle entretient en nous les principes de la vie; un peu plus ils affirmeraient qu'elle empêche de mourir. Je t'en apporte à l'état de curiosité. Tu auras une panacée bien plus certaine dans la tendresse de ton fils.

Onsuspendit aux murailles, déjà couvertes d'œuvres d'art, des armes précieuses, un tapis rare couvrit en partie le parquet du salon ; Coudrette reçut une robe d'origine bien française et une croix d'or dont la vue fit palpiter son vieux cœur.

Quand Mme Chazelles et son fils se séparèrent, minuit était depuis longtemps sonné à la vieille horloge, et cependant ils se levèrent avant le jour avides de se retrouver encore et de compenser les longs mois de la séparation.

Les premiers moments d'épanchement passés, n'avaient-ils point d'ailleurs des sujets plus graves à aborder? Le problème de leur mu-

tuelle existence ne se trouvait point encore résolu; le titre d'ingénieur que rapportait le jeune homme pouvait, il est vrai, devenir une source de fortune, mais à la condition toutefois qu'il trouvât l'occasion nécessaire pour déployer un talent qui, par sa pénétration et sa hardiesse, pouvait souvent toucher au génie. Cette occasion se présenterait-elle rapidement, ou faudrait-il longtemps l'attendre? Ce mystère pouvait et devait à bon droit les inquiéter tous les deux. Jacquet cependant s'en préoccupait moins que sa mère. Accoutumé depuis son enfance à vivre sinon dans l'aisance, du moins dans une médiocrité suffisante, il croyait sa mère assez riche pour n'avoir jamais besoin de recourir à autrui. Dans sa bonté et son respect filial, jamais il ne se permit d'adresser à ce sujet une question à la veuve. Il aurait craint de paraître songer à lui demander des comptes. Pendant que durèrent ses études, elle y pourvut avec une générosité que Jacques devina souvent balancée par les privations maternelles. Si le jeune homme laissa Jacques devina souvent balancée par les privations maternelles. Si le jeune homme laissa Mme Chazelles payer les maîtres les plus savants et lui permettre de choisir sa carrière, c'est qu'il regardait comme indifférent que leur petite fortune fût dépensée pour lui créer un avenir, certain qu'il était de rendre à sa mère au centuple les sacrifices accomplis pour lui.

Ils se trouvaient le lendemain du retour de Jacques dans le petit salon rouge; Mme Chazelles brodait, Jacques la regardait et quand leurs regards se rencontraient, tous deux souriaient à la fois.

—Reviens-tu satisfait de ton voyage? demanda enfin la veuve.

—Plus que satisfait, heureux. N'est-ce pas pour un très jeune homme une chance inespérée que d'en accomplir un semblable? Ce que je lisais curieusement dans les livres, je l'ai vu de mes yeux. Je rapporte des cartons gonflés d'études de paysages dont je tirerai plus tard des tableaux; l'ingénieur n'étouffera jamais complètement le peintre, vois-tu.

—Je crains même de t'avoir condamné à un grand satrifice, en t'empêchant de te vouer complètement à l'art.

—Peut-être m'as-tu rendu service. La destinée des artistes est assez aléatoire pour inquiéter ta tendresse; tout le monde répète que l'avenir appartient aux ingénieurs. Sois tranquille, en devenant savant je suis resté peintre. Tu en jugeras par mes croquis et mes ébauches. Je dois à ce talent la bienveillance du Shah de Perse qui m'a offert, avec la première de ses décorations, un diamant splendide en me disant d'une façon gracieuse qu'il brillerait un jour au doigt de ma femme. La science absorbe, l'art repose. Pas une mère n'aurait, aussi intelligemment que toi, préparé l'avenir de son fils. Il ne s'agit plus désormais que de saisir l'occasion et de prouver ce dont je suis capable. Mais je suis tranquille. Durant mes voyages j'ai assez sobrement vécu pour te rapporter une partie de mes émoluments; cette petite somme jointe à tes revenus, si modestes qu'ils soient, nous permettra d'attendre une chance heureuse.

En entendant les derniers mots de son fils, Mme Chazelles devint subitement pâle; Jacquet ne s'en aperçut point, et il poursuivit:

—Jamais je ne t'interrogeai sur notre situa-

tion; tu diriges si habilement la maison que j'eusse craint de te froisser en te témoignant de l'inquiétude. Aujourd'hui je suis un homme, et si tu n'éprouves aucune répugnance à me mettre au courant de notre situation, je te serai reconnaissant de m'apprendre la vérité. Je saurai de la sorte ce que je puis, et ce que je dois faire pour assurer notre avenir à tous deux.

—La vérité, demanda Mme Chazelles, tu demandes toute la vérité?

—A moins qu'il te répugne de me la dire.

—Je devais prévoir qu'une heure sonnerait dans notre vie où tu voudrais tout apprendre.

—Est-il donc si difficile de m'avouer... que nous ne possédons rien? Je le prévoyais à l'avance. Depuis dix ans déjà je songe, à en juger par la stricte économie présidant à ta dépense, que pour moi, pour moi seul, tu t'étais ruinée. Mon éducation a tout absorbé, n'est-ce pas?

Jacques fit cette question d'une voix basse et tendre comme une caresse.

Mme Chazelles ne répondit rien.

—Allons, confesse ton héroïsme; sois tranquille, ce que je pense de toi est à la hauteur de ta vertu.

La veuve cacha son visage dans ses mains et continua de garder le silence.

Alors Jacques, lui prenant les mains, s'écria avec une sorte d'angoisse:

—Parle! parle! que signifie l'espèce de terreur à laquelle je te vois en proie? Un malheur est-il tombé sur nous? La ruine...

—Mon enfant, répondit Mme Chazelles d'une voix sourde, nous sommes ruinés depuis vingt ans.

—Je suis un homme, répondit Jacques, je te regarde comme une sainte, tu peux tout me

dire. Le récit que tu me feras te consolera, car le secret doit lourdement peser sur ton cœur.

—Ah! tu ne sais pas ce que tu demandes, mon fils! Parler! réveiller le passé que je m'efforçais d'ensevelir sous mon deuil; rouvrir des blessures qui saigneront sans fin, et te donner à toi une part de ces douleurs, c'est horrible! horrible! Combien de fois n'ai-je pas été tentée de t'avouer la vérité? Je reculais toujours, prise de terreur à l'idée de jeter cette ombre sur ta vie. Mais tu l'as dit, te voilà l'homme ! Ah! serre-moi dans tes bras, et répète que tu m'aimes, afin de doubler mon courage.

Les lèvres de Jacques effleurèrent les cheveux blancs de sa mère; alors celle-ci, sans quitter les mains de son fils, commença l'aveu qui lui coûtait déjà tant de larmes.

—A dix-huit ans, mon Jacques, j'étais aussi pauvre que belle. Mon père, avocat de talent, avait si souvent mis sa parole au service des pauvres, que jamais il ne parvint à réaliser d'économies. On vivait donc plus que modestement dans notre maison qui cependant était une maison heureuse. Les hasards de sa profession amenèrent dans le cabinet de mon père M. Chazelles, propriétaire d'une terre magnifique aux environs de Riom. Il avait à soutenir un injuste procès et s'en remettait au talent de mon père. Jacques Chazelles était un homme de trente ans, à la figure intelligente, dépourvu de force physique, mais doué de toutes les qualités de l'âme. Une sympathie rapide nous attira l'un vers l'autre; et nous nous aimâmes bientôt profondément et saintement. M. Chazelles me demanda en mariage, et deux mois plus tard j'étais sa femme. Nous habitions Riom. Les difficultés soulevées par un voisin malveil-

lant et tracassier le dégoûtèrent de sa terre de Lambesc; des offres avantageuses lui furent faites, et sans m'en rien dire, il résolut de la vendre. J'ai su depuis que, désireux de doubler sa fortune afin de mettre plus de luxe autour de moi, il comptait, après avoir reçu le prix de sa terre, partir avec moi pour l'Italie. L'acte de vente fut passé chez le notaire du bourg dont Lambesc faisait partie. Je savais que ton père devait revenir assez tard, et je l'attendais inquiète de le savoir sur des routes désertes. Sans cesse mon regard interrogeait la pendule; mais les heures sonnaient sans le ramener. En proie à une mortelle inquiétude, je quittai la maison accompagnée par un domestique et je me dirigai du côté de la route que devait suivre ton père. Le froid, la fièvre, me saisirent avec tant de violence que je tombai sans force sur le tronc d'un arbre abattu, résolue à attendre là jusqu'au matin. Le pressentiment d'un malheur m'étreignait l'âme; et je murmurais au milieu de mes larmes des prières pour celui que j'attendais. Au matin je me remis en marche, mais à peine avais-je fait une centaine de pas que j'entendis des cris d'épouvante partir d'un groupe de gens penchés vers un bouquet de bois. On me reconnut et deux hommes du pays accoururent vers moi me disant avec toutes les marques de l'épouvante:

—Rentrez chez vous, madame, rentrez chez vous... Nous allons porter avec précaution M. Chazelles... Il n'est pas mort Dieu, merci! et il faut espérer que la blessure ne sera pas grave.

Blessé! ton père était blessé! Je repoussai ceux qui, dans une bonne intention, prétendaient m'éloigner de lui, et je tombai à genoux près du malheureux. Le sang qui s'était coa-

gulé sur le front marquait la place d'une blessure. Chose étrange, épouvantable, ton père se trouvait roulé, garotté dans un énorme filet de pêche qui paralysait ses mouvements. Avait-il été frappé? Près de lui on ne voyait point d'arme; tandis qu'une grosse pierre couverte de sang pouvait l'avoir blessé au moment où il tomba. On souleva le malheureux, on déroula le filet, puis je lavai son front avec l'eau du ruisseau voisin. Quand il souleva ses paupières, ses yeux égarés ne reconnaissaient personne. La justice appelée se livra à une instruction qui n'aboutit à rien. On battit le pays pour découvrir un voleur à défaut d'assassin; après s'être égarés sur divers individus malfamés, les soupçons, se trouvant dénués de fondements, s'apaisèrent, et l'histoire de ce crime alla grossir celle de tant d'autres forfaits demeurés sans châtiment. Le notaire de Lambesc avait versé à ton père les quatre cent mille francs, prix de sa propriété. Un misérable au courant de ce fait l'avait attendu sur la route, et lançant sur lui un filet avait assez paralisé ses mouvements pour lui dérober son portefeuille. Sans doute en se débattant ton père était tombé et s'était ouvert le front. Sa blessure guérit vite, mais soit que le cerveau ait été atteint, soit que le chagrin d'être ruiné eût bouleversé l'esprit de ton père, sa raison paraissait parfois l'abandonner. Dans des crises de plus en plus fréquentes et terribles, il s'adressait à un ennemi imaginaire, l'accusait, le menaçait, puis, s'arrêtant brusquement, il me demandait: "—Jenny, le connais-tu?"

Nous quittions fort peu ton malheureux père; cependant nous ne pouvions le retenir prisonnier, dans la crainte de lui montrer que nous

croyions à sa folie. Le vol commis était pour nous la ruine, je m'y serais facilement résignée, car je l'attendais, et quelle richesse vaut pour une femme et un petit enfant dans les bras. Il me semblait qu'en voyant lui sourire un jeune être innocent, ton père retrouverait subitement sa raison. Aussi avec quel courage j'affrontai les heures terribles! Quand je te serrai sur mon sein, j'oubliai tout et je demandai ton père.

Il vint et comprit. Alors élevant sur toi les mains, il murmura:

—Sois béni et console ta mère!

Je crus ton père sauvé, il s'agenouilla près de mon lit et pria, mais en se relevant je l'entendis murmurer:

—Je suis ruiné, et mon fils sera un mendiant... ruiné!. ruiné!.

Il quitta la chambre et descendit dans le parc.

Je ne devais plus le revoir.

On le chercha vainement quand vint la nuit; au matin, un homme qui venait couper des joncs aperçut un cadavre flottant à la surface de l'étang; ce pauvre insensé s'était noyé. Sans doute le pied lui manqua sur le bord de cet abîme, ou bien la fièvre de la folie hantait davantage son cerveau... celui qui lui prît sa raison avec sa fortune est responsable de cette mort devant Dieu.

—Oh!. chère et adorée mère! combien tu as souffert!!

—On me cacha cet événement. Le médecin se borna à me dire que la fièvre s'était emparé de mon mari et qu'on l'avait conduit dans une maison de santé. Il ajouta qu'il me mènerait le voir lorsque je serais assez forte. Mais le jour

où je devais sortir pour la première fois je trouvai des vêtements de deuil, et je compris.

Il me serait impossible de te raconter ce que fut ma vie pendant les trois premiers mois qui suivirent cette catastrophe; l'amour maternel me sauva; je compris que tu me retenais à la vie. Mais à ces souffrances succédèrent; la santé de mon père, celle de ma mère, fortement ébranlées, me causèrent d'autres alarmes, et tu comptais quatre ans à peine quand tu suivis, à dix jours d'intervalle, le convoi de ton aïeul et celui de ta grand'mère. Nous restions seuls tous deux, seuls pour porter le poids de notre chagrin et pour affronter les réalités de la vie. La mort de mes parents me laissait quelques milliers de francs. Tu étais si petit que je pouvais bien encore te garder en province, fortifiant ton corps, formant ta jeune âme, et t'accoutumant à la pensée de la lutte au milieu de laquelle tu te débattrais plus tard.

Je vécus avec toi et pour toi. Ton cœur s'ouvrait à tous les bons sentiments qui sont la consolation des mères éprouvées. Mais il me fallut bientôt comprendre que nous ne pourrions demeurer en province sans porter préjudice à ton avenir. Il m'en coûtait d'ailleurs de voir tant de témoins d'une misère qui, sans doute, irait en croissant, et, lorsque tu comptas sept ans, je pris le parti de partir pour Paris.

Je m'installai dans un logement si modeste qu'il s'y trouvait à peine de la place pour nous trois, car Coudrette, acceptant sa part de notre misère, refusa de me quitter. Elle ne demandait point de gages et s'estimait trop heureuse, disait-elle, de soigner les deux enfants qu'elle avait vu naître. C'est au moment de notre arrivée à Paris que commence le mystère

de ma vie. Le jour où j'installais mon modeste mobilier, en cherchant des papiers dans un tiroir, je trouvai sous ma main un portefeuille que je connaissais point. J'y trouvai cinq mille francs.

Cette découverte me réjouit sans m'inquiéter. Je crus que cette somme avait été oubliée par ton père dans ce portefeuille et je résolus de la faire durer le plus longtemps possible. Tu suivais déjà les cours d'un collège; les heures du repas nous réunissaient, et nous gardions la soirée pour les épanchements de notre tendresse.

—Ah! fit Jacques, tu n'as pas besoin de me le rappeler! le souvenir en est ineffaçable, mais continue, continue le récit de ce drame dont jamais je n'ai rien supposé.

—Un an après la découverte des cinq mille francs qui me permirent de vivre sans inquiétude tout en conservant une petite réserve, Coudrette aperçut dans l'antichambre une grosse enveloppe à mon adresse. On l'avait glissée sous la porte, et nul n'avait sonné ou frappé la veille. Je la déchirai, et j'y trouvai de nouveau cinq mille francs.

Cette fois je compris qu'il s'agissait ou d'un don généreux ou d'une restitution. Mais aucun des amis de mon père n'était assez riche pour s'imposer un pareil sacrifice. Je crus alors que le misérable qui avait volé ton père, saisi de remords, pourvoyait à la vie de la veuve et de l'orphelin de sa victime. Depuis, à la même date, sans qu'il me soit possible de deviner de quelle façon nouvelle cette somme me parviendra, je la reçois exactement. Cependant hier on ne m'a rien adressé. Sans doute celui qui réparait sa faute, te voyant revenu, me croit à l'abri de tout besoin. Il a raison! Mon

fils est là, me voilà riche! Je serre mon Jacques dans mes bras, et je suis la plus heureuse des mères après avoir été la plus infortunée des femmes.

II

Tandis que la veuve faisait à Jacques le récit de douleurs qu'il n'avait jamais soupçonnées, tantôt le jeune homme, cachant son front dans ses mains, dérobait à sa mère les larmes roulant silencieusement sur ses joues, tantôt des exclamations douloureuses s'échappaient de ses lèvres. Sans doute en voyant le deuil dont s'enveloppait Mme de Cha- s'échappaient de ses lèvres. Sans doute en voyant le deuil dont s'enveloppait Mme de Chazelles, il sentait que jamais elle ne s'était consolée, mais quelle différence entre la douleur de voir s'éteindre un époux et le désespoir de le perdre de cette façon terrible, joignant à la séparation le souvenir d'un crime! Jenny Chazelles n'avait pas reçu les dernières confidences de son mari; elle n'avait pas eu son suprême regard. Si son nom s'exhala avec le dernier souffle du malheureux, elle ne l'entendit point sortir de ses lèvres. Il tomba au fond de l'eau noire et lourde durant une nuit de ténèbres et la veuve apprit trop tard son malheur pour mettre au front du trépassé le baiser de l'adieu. Quel courage il fallut à Mme Chazelles pour survivre! Tout en gardant au fond de son âme un chagrin inguérissable, elle s'efforça de ne point attrister l'enfance de son fils. A cet-

te heure, si elle lui révélait la vérité, c'est qu'il devenait nécessaire que Jacques la connût afin de préparer son avenir. Au sentiment d'admiration que lui inspirait la conduite de sa mère, quand elle eut achevé ses confidences, se mêla, dans l'esprit du jeune homme, un mouvement de haine farouche contre le misérable qui en dépouillant son père, l'avait conduit à la folie.

—Tu n'es pas seulement une mère adorable, mais une martyre, dit Jacques en couvrant de caresses les mains de Mme Chazelles; si ma tendresse pour toi pouvait grandir, elle doublerait à cette heure; mais mon adoration ne doit point étouffer un sentiment aussi légitime. L'homme qui te dépouilla, celui qui me fit à la fois orphelin et pauvre, ne l'as-tu pas cherché ? La justice demeurent impuissante, ne t'appartenait-il point, à son défaut, de poursuivre les recherches et découvrir le coupable?

—Je me résignai, répondit la veuve. La certitude que la Providence ne laisse aucune faute impunie, me suffit. En recevant chaque année l'argent dont j'avais besoin pour toi, je pensais que le repentir était entré dans cette âme, et que le châtiment regardait Dieu.

Jacques leva les yeux sur Mme Chazelles, et fut tellement frappé de la beauté triste de son visage et de l'expression de son regard, qu'il se laissa glisser jusqu'à ses genoux.

—Tu as raison, dit-il, toujours raison; laissons agir la Providence et renfermons-nous dans le bonheur de nous retrouver. Seulement, promets-moi que désormais, si tu reçois de l'argent adressé d'une façon aussi mystérieuse, tu en donneras le montant aux pauvres. Il me semblerait, en l'acceptant, qu'on me paie la vie du père que je n'ai pas connu.

—Je te le promets, répondit la veuve.

Coudrette interrompit l'entretien en annonçant que le déjeuner était servi; bien que ce repas manquât d'entrain, il rompit forcément l'évocation de douloureux souvenirs. Pendant une semaine Jacques ne songea à autre chose qu'à la joie de retrouver sa mère. Au bout de ce temps, un soir, pendant que Mme Chazelles interrogeait son fils sur ses projets, le facteur apporta une lettre à l'adresse du jeune ingénieur. A peine celui-ci l'eut-il parcourue qu'il poussa un cri de joie.

—Une bonne nouvelle, mon enfant? demanda sa mère.

—Un succès inespéré. Une chance inattendue ! Vraiment dans notre infortune nous devons encore bien des remerciements à la Providence. Sais-tu ce qu'on m'offre? Une place d'ingénieur à la grande fonderie du VAL-PERDU. M. Vauvilliers, propriétaire-directeur de cette fonderie, est un homme de grand talent et de haute honorabilité. On fabrique au Val-Perdu des œuvres d'art et des objees destinés à l'industrie. Oui vraiment cette proposition m'ouvre une chance de fortune, et cependant...

—Cependant?

—Ne dois-je point la refuser?

—Pourquoi la refuserais-tu?

—Ne comprends-tu point qu'il faudra nous séparer?

—Sans doute, mais cette fois pour un temps rapide... Dès que tu seras installé au Val-Perdu, tu chercheras dans le village une maison pour moi; si modeste qu'elle soit, je saurai m'en contenter. Refuser cette place serait une folie que je ne te laisserai point commettre. Ai-je jamais compté avec mon cœur quand il s'est agi

de toi? N'es-tu point allé au fond de la Perse, encouragé par mes conseils? Quelques heures nous séparent du Val-Perdu! A ton premier signe tu me verras accourir.

—Ah! bonne et admirable mère! Je refuserais pourtant si je n'avais la certitude qu'en acceptant cette situation je réaliserai notre bonheur à tous deux.

—Qui t'a recommandé à M. Vauvilliers?

—Je n'ai pas lu les dernières lignes de cette lettre... ah! voici le passage qui me l'apprend : "J'avais prié mon ancien condisciple M. Vauthier, de m'indiquer un jeune ingénieur dont l'honorabilité et les talents lui fussent connus ; il me donne, Monsieur, votre nom et votre adresse, et il ajoute qu'après avoir été votre professeur, il est resté votre ami. Cette garantie me suffit amplement; je sais de plus que vous avez prouvé autant de hardiesse que d'intelligence pendant ce voyage que vous aviez entrepris. Soyez convaincu que je m'estimerai très heureux de mettre dans l'avenir votre situation à la hauteur de vos services.

"Il suffira que vous arriviez au Val-Perdu le 30 mai."

Après la lecture de cette lettre qui répondait si bien aux espérances du jeune homme, et qui permettait à sa mère de goûter près de lui un bonheur tranquille, il ne fut plus question que de la façon dont ils arrangeraient leur vie. Ce que Jacques connaissait de M. Vauvilliers, sa réputation d'habileté et de générosité pouvaient faire présager à l'ingénieur une situation brillante. Il s'occupa à ranger les papiers renfermant ses notes de voyage, puis ses cartons de dessins et de croquis. De rares visites à faire aux amis de la famille de sa mère, des achats

indispensables prirent les trois derniers jours de son séjour à Paris, Mme Chazelles se montra admirablement courageuse, et lui promit d'attendre sans impatience l'heure où il l'appellerait. Au moment de le quitter, elle sentit bien encore la tristesse de la séparation, mais elle cacha à son fils une émotion dont elle ne fut pas maîtresse, et elle l'embrassa en répétant:

—A bientôt!

Enfoncé dans l'angle du wagon qui l'emportait vers Perpignan, Jacques repassa dans son esprit les confidences de sa mère, et son admiration pour elle grandit de tout ce qu'elle avait souffert. Il se promit de lui payer la dette sacrée qu'il avait contractée envers elle au prix de son propre bonheur, s'il le fallait, même au prix de sa vie.

La pensée d'aller vers un but certain, l'espoir de trouver dans la situation qui lui était offerte la réalisation de ses rêves, abrégèrent pour Jacques les heures du trajet. Il était de ceux que tout intéresse. Ses regards embrassaient rapidement des paysages évanouis aussitôt qu'entrevus. La richesse des campagnes de France le reposait des sables brûlants et des montagnes arides. Il préférait un ciel nuageux à l'impitoyable éclat d'un soleil de feu, et d'un azur sans ombre.

Dans la lettre adressée à Jacques par M. Vauvilliers, le directeur de la fonderie du Val-Perdu priait l'ingénieur d'annoncer son arrivée, afin qu'il envoyât au-devant de lui. Mais Jacques Chazelles possédait trop l'habitude des voyages pour se tourmenter beaucoup des moyens de locomotion. Il préférait arriver à l'improviste. Il témoignerait de la sorte un plus grand empressement. Enfin la distance entre Perpignan et

le Val-Perdu n'était point assez grande pour que, faute d'une voiture, il lui fût impossible de faire le trajet à pied. Jacques n'eut, du reste, que l'embarras du choix. Un vieux cocher à figure épanouie et dont le cheval paraissait capable de fournir une assez longue traite lui offrit ses services, chargea les bagages, donna un léger coup de fouet accompagné d'un claquement de langue, et la Noire partit allègrement. Le temps était beau, Jacques, avide de voir le pays et désireux de causer, prit place à côté de Thomas Pédrille, et alluma un cigare.

Thomas, tout en caressant le dos du cheval de la mèche de son fouet, commença la conversation.

—Comme ça, monsieur, vous allez au Val-Perdu. Dame! c'est un bel endroit et habité par de bon monde. M. Vauvilliers a créé fortune du pays en y installant ses fonderies. Fallait voir, dans les commencements, comme on s'étonnait de son idée. Le Val-Perdu, sur lequel couraient de mauvais bruits, ne semblait guère propre à devenir le centre d'une industrie. Les habitants se montrèrent d'abord hostiles au nouvel acquéreur des terrains. Il y eut des batailles entre les maçons et les bergers du Val. Pour en finir plus vite avec ces luttes, M. Vauvilliers commença par faire enclore ses terrains. La porte en resta fermée aux malintentionnés ; la fabrique s'éleva; quand elle fut terminée, le propriétaire entreprit un chemin de fer allant de la montagne à la fonderie. Le salaire qu'il offrit pour les travaux de terrassement, changea les idées des paysans. Les bergers renoncèrent à la fabrication des fromages et travaillèrent aux routes ferrées. Quand le chemin de fer se trouva fini, ils sollicitèrent comme une fa-

veur d'entrer à l'usine. On accepta les plus jeunes. Alors, autour de la fonderie se bâtirent des maisons; des boutiquiers de Perpignan fondèrent des succursales au Val-Perdu; le village est devenu un bourg, et le bourg est en train de se métamorphoser en ville.

—Aime-t-on M. Vauvilliers?

—Comme un bienfaiteur. Il y a beau temps qu'il serait député si cette ambition-là lui était venue; mais lorsqu'on lui en parle il répond : "Les actions valent mieux que les paroles. A Paris, je ferais comme les autres, je parlerais à la Chambre, plus ou moins bien, et plutôt mal que bien, car Dieu ne me fit point orateur. Ici j'ai la conscience de rendre des services. Un député est rééligible, et les électeurs capricieux. A chaque nouvelle formation de Chambre on doit recommencer des courses, des discours, dépenser beaucoup d'argent et peut-être faire rire de soi. Non, non! je resterai ce que je suis; le député que vous élirez ne prendra jamais autant vos intérêts que moi-même. Vous feriez de moi votre mandataire à la Chambre, tandis que moi je me suis fait le roi du Val-Perdu.

—C'est le raisonnement d'un homme de cœur et d'un homme d'esprit. Dirige-t-il seul la fonderie?

—M. Vauvilliers a rassemblé autour de lui des chefs de service qui tous sont des gens de valeur. Un sculpteur de talent, M. Firmin Bercy, exécute des modèles médaillés aux Expositions de Paris. M. Lourdois, le caissier, n'a jamais quitté M. Vauvilliers. Je crois qu'ils sont camarades de collège. Tout ce que dit M. Lourdois est bien; et pour le caissier le directeur est presque un demidieu. Son secrétaire, M. Ro-

berval, est un charmant garçon, pas fier et très aimé.

—M. Vauvilliers est-il marié? demanda Jacques.

—Faites excuse, monsieur, il est veuf, et la mort de sa femme à été, on peut le dire, une grande perte pour tout le pays. Pas une misère qu'elle ne soulageât. Elle prenait soin des vieux, elle instruisait les petits. Mlle Calixte est bonne aussi, elle a dix-sept ans, mais, à cet âge-là, on n'a pas assez souffert pour savoir consoler. Et puis, il faut l'avouer, elle est un peu gâtée! La belle mignonne a tour à tour des colères d'enfant et des bontés d'ange. Quand on souhaite obtenir quelque chose du père, c'est à la fille qu'on doit s'adresser. Elle monte à cheval tous les jours. Car il faut vous dire qu'avant de créer les fonderies du Val-Perdu, M. Vauvilliers était capitaine d'artillerie. A l'époque de son mariage, il donna sa démission. Mais il a gardé de son ancien état l'habitude de mener rondement les hommes et les choses. Ses ouvriers sont conduits militairement; chacun doit obéir à l'ordre et suivre la consigne. Il y a deux ans des ouvriers Parisiens arrivèrent au Val-Perdu, bien moins pour y chercher de l'ouvrage que pour essayer de semer leurs idées révolutionnaires parmi les travailleurs. Le maître le devina tout de suite, chassa les étrangers et comme il entendit quelques murmures autour de lui: "Que ceux qui me désapprouvent suivent ceux que je renvoie. Je n'entends point que mes ouvriers fassent de la politique. Chacun de vous jouit de ses droits d'honnête homme, élève sa famille dans l'aisance et participe aux bénéfices de la fonderie. Si vous croyez trouver mieux ailleurs, les portes sont ouver-

tes." Trois seulement quittèrent la maison. Encore six mois après revinrent-ils au Val-Perdu redemander leur place. Monsieur se montra sans pitié pour eux, afin de prouver la vérité de sa parole: "On ne rentre jamais chez moi après avoir quitté ma maison."

—Vous êtes bien au courant de ce qui passe chez M. Vauvilliers, dit Jacques."

—Je suis presque du Val-Perdu moi aussi, monsieur; ma fille, est au service de Mlle Calixte. Elle est si jolie et si fiérote, que les garçons du pays, l'appellent Gloriole. Je profiterai de ma course pour l'embrasser sur les deux joues. J'aurais pu rester cocher au Val; mais je suis un vieil indépendant, assez bavard, et souvent fantasque; quand je suis las je me repose, et je refuse la pratique. Si je le voulais, je vivrais de mes petites rentes, mais je m'ennuierais trop, à rien faire. De préférence, je choisis les voyageurs allant du côté de la fonderie; j'y remise une voiture, mon cheval trouve la litière et l'avoine, et je ne reviens souvent que le lendemain.

Le brave Thomas pouvait d'autant plus aisément parler, que la route montait d'une façon si roide, que la Noire avait pris une allure très lente. Lorsque la côte fut enfin gravie, Thomas étendit le bras et désignant à l'ingénieur une magnifique vallée.

—Voici le Val-Perdu! dit-il.

Des collines boisées l'entouraient comme un cirque immense. Des châtaigniers, des noyers et des sapins formaient une couronne de verdure aux montagnes éventrées par le pic des mineurs. Mais tandis qu'on épuisait le cœur même de la montagne en arrachant le fer qu'elle recélait, le sommet continuait à verdir et à répandre à la fois l'ombre de ses branches et la

richesse de ses fruits. Au centre de la vallée, les toits rouges de la fonderie éclataient au soleil. Les bâtiments formaient un carré régulier entourant des cours immenses. L'habitation particulière de M. Vauvilliers se distinguait à peine au milieu des arbres qui l'entouraient. De hautes cheminées lançant des tourbillons de fumée annonçaient l'activité industrielle; et le bruit confus des marteaux montait comme un fracas assourdi. On ne pouvait distinguer les travailleurs, mais on devinait un mouvement sans fin dans les cours, les ateliers et les hangars entourant la fonderie. Jacques se réjouit à la pensée de vivre dans ce pays splendide, et de concourir dans la mesure de ses forces à la prospérité de l'usine,

Le soleil s'abaissait lentement derrière les grands arbres, le Val-Perdu s'enveloppait d'ombres légères, les arbres couronnant les collines se détachèrent avec une vigueur plus intense sur l'horizon d'un gris délicatement teinté de rose. Jacques suivait en artiste les phases de la dégradation de la lumière, lorsque tout à coup prêtant l'oreille il crut entendre des cris de détresse poussés du côté du bois.

—Restez là, mon brave! dit-il à Thomas, je reviendrai dans un instant, et je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

—Prenez garde, monsieur, vous n'êtes pas du pays; toute cette partie de la colline contient des carrières abandonnées, et il fait bon savoir où on met le pied.

—Soyez tranquille, Thomas, je suis leste et adroit.

L'ingénieur, guidé par des cris de plus en plus désespérés, traversa le fourré, et se trouva subitement en face d'une excavation profonde, an-

cienne carrière de marbre abandonnée, dont les eaux pluviales emplissaient le fond d'une eau lourde et noire. C'était du fond de ce trou béant que partaient les cris d'appel.

Une heure environ avant que Jacques traversât la route, une jeune fille montant à cheval avec l'habileté d'une écuyère consommée gravissait cette partie de la montagne. Séduite par la beauté du lieu, elle descendit, attacha la bride de Gazelle à un arbre, et s'asseyant sur la mousse, elle s'abandonna à la rêverie. A ses pieds était le Trou aux Mâcres et sur sa tête tombaient les branches éparses d'un noyer centenaire. L'arrivée d'un enfant qui courait de ce côté l'arracha à ses pensées, et voyant avec quelle imprudence Jean-Louis s'approchait du bord de l'abîme, elle lui cria:

—Prends garde, petit! prends garde!

Mais Jean-Louis ne l'entendit pas, les roseaux bruns grandis au milieu des eaux stagnantes le tentaient; il se baissa pour mesurer la distance qui le séparait de l'objet de sa convoitise, mais les bords effrités de la carrière croulèrent subitement sous ses pieds et il roula en poussant un cri d'épouvante.

La jeune fille se leva, s'agenouilla sur le bord, et aperçut l'enfant cramponné à un arbuste grandi dans une crevasse, les orteils à peine soutenus par la saillie étroite d'une pierre qui pouvait céder à son tour.

—Attends-moi, lui dit-elle.

Cherchant alors non pas un chemin, car il n'en existait pas, mais un endroit où elle put poser les pieds et descendre pour rejoindre l'enfant, Calixte sûre d'elle-même, commença la périlleuse descente.

Il lui fallut longtemps pour arriver jusqu'à

l'imprudent. Elle parvint pourtant à saisir ses deux mains et s'efforça de l'attirer à elle ; mais s'il était difficile de descendre il devenait presque impossible de remonter. Les pierres qui avaient servi d'échelons se trouvaient surplomber des cavités énormes.

Il eût fallu pouvoir s'accrocher des mains à ces pierres, et s'enlever à la force des poignets. Tout ce qui fut possible aux deux enfants, car la jeune fille paraissait un enfant elle-même, fut de remonter vers le tiers de l'excavation, et de s'adosser contre la muraille, les pieds posés sur une étroite corniche. Jean-Louis plus mort que vif, de grosses larmes roulant sur ses joues, se tenait près d'elle. Il ne parlait plus et fermait les yeux dans la crainte de voir l'eau verte au fond de la carrière. Calixte était brave; la spontanéité avec laquelle elle s'était jetée dans le danger pour secourir Jean-Louis le prouvait assez. Le sang-froid ne lui manqua point dans cette occurrence difficile; adossée à la paroi de roches et réduites à l'impossibilité de faire un mouvement, elle appela à l'aide, tremblant à chaque minute de voir rouler dans l'abîme le pauvre enfant qui n'était qu'à demi sauvé. Mais qui pouvait l'entendre, hors des pâtres disséminés sur les collines où leurs moutons broutent des herbes aromatiques.

La route était peu fréquentée, et Calixte eut une vision rapide de sa vie passée, de son bonheur présent, et du père qui l'adorait, comme les mourants qui dans une seconde revivent toute une existence. Elle appelait sans qu'un cri lui vint répondre.

Depuis une mortelle demi-heure elle endurait ce supplice, lorsque le roulement d'une voiture

ranima ses espérances. Rassemblant ses forces, elle répéta son appel, et le bruit d'une course rapide à travers les br[illegible]it qu'elle avait été entendue. Jacques comprit tout, et le péril de la descente, et la rapidité avec laquelle ces enfants devaient être secourus. Jetant autour de lui un rapide regard, il chercha quels moyens de salut lui offrait cet endroit désert. Le cheval de Calixte se trouvait tout près, il prit la bride, l'attacha à la plus basse et la plus longue branche du noyer, puis se fiant à cet appui fragile, il se laissa glisser le long de la muraille de l'ancienne carrière. Malheureusement la longueur de la bride n'arrivait point jusqu'à l'étroite plate-forme sur laquelle Calixte et petit Jean s'étaient réfugiés. Mais il était adroit et robuste, et se fia à son habileté de gymnaste.

—Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, penchez-vous, tendez-moi la main et fermez les yeux. Je réponds de vous sauver.

—L'enfant d'abord, répondit-elle.

Enlevant Jean-Louis elle le haussa à portée de la main de Jacques, qui le souleva sans effort.

—Mets tes bras autour de mon cou, dit-il.

Jean-Louis obéit et une minute après il se trouvait sur la grosse branche de noyer.

Jacques redescendit.

Calixte s'était avancée autant que lui permettait l'étroitesse de la corniche; d'un bras vigoureux, le jeune homme enlaça sa taille flexible, puis il remonta avec lenteur et une difficulté plus grande. La branche du noyer pliait sous le poids, chaque effort pour atteindre le bord de la carrière demandait un prodige d'audace. Mais la jeune fille comprenant le danger, attentive à s'aider elle-même, saisit à son tour la

courroie de cuir, et laissa plus de liberté aux mouvements du jeune homme.

D'un élan Jacques sauta à terre, attira la jeune fille, et la hissa hors du gouffre secouée par un frisson de terreur et prise d'une subite crise de larmes.

—Mon père, dit-elle, que mon père n'apprenne jamais quel danger j'ai couru.

Jacques s'occupait déjà du cheval de la jeune amazone; quand il fut prêt, il s'approcha:

—Mademoiselle, demanda-t-il, êtes-vous assez remise pour monter à cheval?

Calixte tourna vers lui son beau visage, très pâle en ce moment, puis elle répondit:

—Oui, monsieur.

Il lui aida à se mettre en selle et s'inclina avec respect.

—Merci, monsieur, dit-elle, j'aime la vie et je vous dois de vivre. Je n'ai jamais offert mon amitié à personne, voulez-vous la mienne?

—Vous vous montrez généreuse, mademoiselle; un passant vous a tendu la main, voilà tout.

Il s'inclina profondément regardant passer la jeune fille qui lança son cheval à travers bois.

—La belle et courageuse créature, s'écria-t-il.

Et rejoignant Thomas Pédrillo que l'inquiétude commençait à gagner il remonta en voiture.

—Sans être trop curieux, monsieur, de quoi s'agissait-il? demanda celui-ci.

—De cet enfant qui court là-bas pieds-nus. Il ne pouvait plus remonter du fond d'une carrière abandonnée!

—Ah! gueux de Jean-Louis! Sa mère l'a... rait-elle pleuré! Hue, la Noire! il s'agit de rattraper le temps perdu.

Un quart d'heure plus tard la voiture du cocher franchissait l'enceinte de la fonderie, et

Jacques Chazelles mettait pied à terre devant l'habitation de M. Vauvilliers.

. . .

III

Pierre Vauvilliers pouvait avoir quarante-deux ans. De haute taille et de belle mine, il gardait cette prestance qui jadis faisait remarquer le capitaine d'artillerie. Des cheveux abondants encadraient un visage ovale; le teint brun s'animait de la beauté des yeux noirs vifs et profonds. Un front vaste, une bouche exquise, un menton légèrement proéminant trahissant une volonté puissante, tel était l'homme dont l'avenir de Jacques Chazelles dépendait.

En entendant annoncer le jeune ingénieur, le maître de la fonderie fit un mouvement de surprise.

—Vraiment, monsieur, lui dit-il, je ne comptais pas aussi vite sur votre arrivée. Il me semblait qu'avant de vous mettre ainsi à ma disposition, vous jugeriez nécessaire d'échanger quelques lettres et de stipuler des conditions.

—A quoi bon! monsieur, répondit Jacques avec une expression de joyeuse franchise. J'arrive à peine du fond de la Perse, et je me demandais quel usage je pourrais faire de mon énergie et de mes connaissances du métier, quand votre lettre m'est parvenue. Je vous l'affirme, je n'ai pas hésité un seul instant. Votre nom est assez connu, pour inspirer toute confiance. Quelles conditions discuter d'ailleurs, puisque vous ignorez de quoi je suis capable? En Perse je construisais un chemin de fer,

ici il s'agit de minerai et de fonte. Employez-moi, monsieur; vous serez assez juste pour me ménager un situation suffisante.

M. Vauvilliers avait écouté Jacques avec une visible expression de satisfaction.

—Soit! dit-il, nous arrangerons plus tard les affaires d'intérêt. ...

—Je suis venu seul, reprit l'ingénieur; ma mère, la meilleure et la plus courageuse des femmes, n'a point hésité à me conseiller ce prompt départ; de mon côté je me suis engagé à l'appeler ici le plus vite possible; je compterai, monsieur, sur votre obligeance pour m'en faciliter les moyens. Nous ne sommes exigeants ni l'un ni l'autre. La douleur et la médiocrité de fortune sont de dures institutrices. Tout nous semblera bien, pourvu que nous ne nous quittions pas. J'espère trouver dans le pays une maison suffisante pour nous abriter elle, moi et la vieille Coudrette.

—Nous verrons cela, répondit M. Vauvilliers, nous verrons cela! J'avoue en ce moment me trouver assez embarrassé pour vous répondre. Toutes les maisons que vous voyez appartiennent à des ouvriers de la fonderie ou à des industriels attirés par le mouvement croissant de la population. Ne vous inquiétez de rien à ce sujet; je respecte trop les sentiments qui vous animent pour ne point vous aider de tout mon pouvoir. Où sont vos bagages?

—A l'auberge des "Trois-Noyers."

—Je ne souffrirai point que vous y descendiez. Deux pièces se trouvent disponibles dans l'aile de cette maison habitée par le caissier, mon secrétaire, et Firmin Bercy, un jeune sculpteur avec qui vous sympathiserez tout de suite. Acceptez cette hospitalité, en attendant que je

puisse vous faciliter le moyen de vivre en famille. Lourdois tient la caisse de ces jeunes gens comme il tient la mienne; ils se sont créé une vie facile, abondante et douce. Tout le monde sera disposé à vous accueillir.

—Je ne sais vraiment, monsieur, comment vous remercier de votre bonté; je n'ai rien fait encore pour mériter tant de bienveillance. Je ne suis point ingrat, et j'ai assez souffert pour me sentir heureux chaque fois que je puis prouver ma reconnaissance et mon dévouement.

M. Vauvilliers regarda profondément le jeune homme, puis il lui tendit la main et la serra.

—Qui n'a pas souffert! dit-il d'une voix subitement altérée. L'épreuve nous purifie et nous élève. Il me semble que je m'attacherai vite à vous, et que vous vous accoutumerez vite à moi. Il me reste bien quelques brusqueries militaires, mais à part cela, on ne me trouve pas méchant.

M. Vauvilliers sonna et un domestique parut.

—Prévenez M. Bercy que je désire le voir.

Un moment après un grand garçon à la peau blanche semée de taches de rousseur, à la chevelure rouge dressée et coupée en brosse, à l'œil bleu et doux, entra dans le cabinet du directeur.

—Mon cher artiste, dit M. Vauvilliers, je vous présente M. Jacques Chazelles, ingénieur attaché dès ce moment à mon entreprise. Vous êtes à peu près de même âge, je souhaite que vous deveniez amis. Laissez aujourd'hui dormir vos statues, et faites à l'arrivant les honneurs de la maison, tandis que les domestiques prépareront son appartement.

Firmin s'avança vers Jacques:

—Comptez sur moi, lui dit-il; il est bien juste

qu'à moo tour j'essaie de vous accoutumer à la vie que nous menons au Val-Perdu.

— Messieurs, reprit Vauvilliers, vous dînerez aujourd'hui avec moi. On m'annonce la visite d'un Parisien désireux de traiter une grosse affaire de mines situées au mont Canigou; je ne serai point fâché d'avoir à son sujet l'opinion de chacun. Il s'agit de gros capitaux à mettre en jeu. Dès qu'il s'agira d'éventrer la montagne pour en tirer du fer, je recourrai à votre savoir, M. Chazelles.

Jacques et Firmin Bercy quittèrent ensemble le cabinet du directeur.

—Par où souhaitez-vous commencer votre visite? demanda le sculpteur à Jacques.

—Par votre atelier, répondit celui-ci avec toute la bonne grâce de la jeunesse. Il me suffira de voir vos œuvres pour vous connaître et vous apprécier.

—Diable! répliqua Firmin, c'est que j'ai la prétention de valoir mieux que mes statues.

—Naturellement, dit Jacques, nous portons en nous un sentiment du beau bien supérieur à ce qu'il nous est donné d'exécuter; et la souffrance que nous éprouvons à voir combien l'œuvre produite diffère de la création rêvée est la preuve de notre valeur intellectuelle; un esprit médiocre est toujours satisfait de lui-même. Vous voyez bien que je vous comprendrai.

Jacques suivit Firmin dans un vaste atelier construit un peu en dehors des usines. Des arbres l'abritaient contre les regards curieux; des vignes vierges en couvraient le toit, descendant en draperies d'un vert pâle,, couvrant la façade d'un voile de verdure, et noyant dans une sorte de pénombre les statues inachevées. Si Firmin Bercy n'était point encore en pleine

possession de son talent, il suivait du moins une bonne voie. Loin de se jeter dans le chemin facile que suivent ou plutôt que descendent un trop grand nombre de jeunes gens, il s'efforçait de garder la tradition des maîtres.

Sans doute il était appelé à traiter souvent des sujets profanes; mais les nymphes qu'il modelait, et qui devaient plus tard orner des jardins se drapaient d'une façon pudique. Il revêtait les Diane d'une grâce chaste, et s'il abordait un sujet moderne, franchement pris dans la vie réelle, loin d'abaisser le type populaire et de le reproduire d'une façon servile, il le relevait de toute la force d'un talent qui découvre en toute chose un sens élevé et s'efforce de le rendre visible.

Jacques erra longtemps au milieu des bas-reliefs, des statues, s'arrêtant devant chacune, tournant autour, approuvant du geste, souvent heureux au milieu de ses créations que l'art faisait vivantes.

—Eh bien! j'avais raison de le dire tout à l'heure, vous serez mon ami. Je vous connais maintenant comme si depuis dix ans je vivais avec vous. Pour qu'à votre âge, car vous comptez vingt-cinq ans à peine, vous soyez arrivé à une telle habileté de main, il faut que vous ayez commencé à modeler de bien bonne heure.

—Mon père possédait une fabrique de porcelaine très florissante; j'ai, tout enfant, roulé des boulettes de terres et façonné des figurines. Ma famille laissa toute carrière à ma vocation. Quand je restai seul je cédai la fabrique, j'en plaçai le produit, et, sachant que l'on avait besoin d'un sculpteur au Val-Perdu, j'y suis venu, heureux de travailler durant quelques années

dans un recueillement absolu, et de me préparer à la grande lutte que nous devons tous soutenir. J'envoie chaqie année à Paris les œuvres que je crois les meilleures, et j'ai déjà obtenu une médaille. Je sais bien qu'un jour prochain peut-être, il deviendra indispensable que je quitte le Val-Perdu, mais en attendant j'y vis dans un calme profond, heureux de collaborer à l'œuvre du plus noble des hommes, et d'apporter ma part de labeur à cette 'fonderie qui est à elle seule tout un monde. Ne croyez point que l'existence soit triste ici. Chaque dimanche M. Vauvilliers nous reçoit à sa table. Les propriétaires des châteaux voisins viennent en visite au Val-Perdu.

Durant la saison des chasses, l'habitation se remplit de veneurs et de chasseurs. M. Vauvilliers possède deux cents hectares de bois. Sa fille aime avec passion le cheval et la chasse. Que voulez-vous! Elle a été élevée sans mère. Et pourtant, en dépit de ces goûts un peu étranges pour une si jeune et si jolie créature, Calixte Vauvilliers est un ange de bonté!

—Vous la verrez, elle est bien belle! ajouta-t-il avec un soupir.

Ces derniers mots parurent lui coûter un effort, et il tomba subitement de la gaieté dans une sorte de mélancolie. Firmin entendant sonner le déjeuner gagna avec Jacques la partie de l'habitation occupée par M. Lourdois et Auberval, le secrétaire particulier du directeur. Les présentations furent courtes. Auberval était un garçon froid d'apparence, mais d'une probité rigide et d'une exactitude scrupuleuse. Neveu de Lourdois auquel il devait plus tard succéder quand l'heure du repos viendrait pour celui-ci, il s'instruisait le plus possible de la direction

des affaires, et rendait en raison de son titre d'avocat de réels services à M. Vauvilliers.

Le déjeuner terminé, Jacques s'installa dans son nouvel appartement. Meublé avec un goût sobre et charmant, il réunissait au confort indispensable un luxe artistique qui ne pouvait manquer de séduire Jacques Chazelles. Tout en fredonnant, il vida ses malles, installa ses cartons, dressa un chevalet, rangea sa boîte à couleurs et vers le milieu de la journée il se trouvait si complètement chez lui, qu'il s'assit devant son bureau et écrivit une longue lettre à sa mère. Cette lettre débordait d'un sentiment de joie. L'accueil de M. Vauvilliers, la sympathie qui l'attirait vers Firmin, l'ambition légitime de rendre assez de services pour mériter d'acquérir une honorable situation, enfin l'espoir d'appeler bientôt près de lui sa mère et Coudrette, tous ces détails remplirent des pages d'une écriture serrée. Il mit l'adresse, porta la lourde lettre à ses lèvres, puis, consultant sa montre il vit qu'il lui restait à peine le temps de s'habiller. Jacques possédait à un haut point le sentiment de l'élégance. Sans tomber dans le ridicule de l'afféterie, il tenait au soin de sa chevelure comme à la coupe de ses vêtements. Au premier son de la cloche, il descendit et rejoignit Lourdois, Firmin et Auberval dans le salon qui occupait une partie du rez-de-chaussée.

Calixte l'avait rempli de meubles anciens, d'œuvres d'art, de tableaux de prix. Les corbeilles étaient remplies de fleurs en toute saison. Des livres, des journaux couvraient les guéridons et les étagères d'une bibliothèque. On respirait dans cette vaste pièce une atmosphère tout à fait à part. Chacun des invités de M.

Vauvilliers pouvait à son gré se livrer à son occupation favorite. Un orgue et un Piano se trouvaient à l'extrémité de cette vaste pièce, et des albums disséminés un peu partout paraissaient attirer la main des artistes.

M. Vauvilliers ne parut qu'au second appel de la cloche. Il était accompagné d'un homme d'environ trente ans, habillé suivant les derniers caprices de la mode, et ressemblant, par sa toilette, à une de ces figures coloriées qu'on trouve dans les journaux de mode.

Cependant il eût été imprudent de croire que les soins futiles donnés à sa personne l'empêchassent de songer aux affaires sérieuses. Nous sommes loin des temps où les affaires de banque et d'emprunt se traitaient par l'entremise de quelques juifs crasseux; aujourd'hui le coulissier cache son carnet dans sa poche, et porte un gardénia à sa boutonnière. Anatole Corseul, à qui restait fort peu de chose de l'héritage paternel, avait résolu de jeter ses débris de fortune dans les affaires, afin de gagner assez d'argent pour continuer à mener un large train de vie. Un agent parisien lui avait signalé comme une excellente affaire l'acquisition du manoir de Beauchâtel distant de la fonderie d'environ une lieue. Il avait prié son notaire de prendre des renseignements auprès d'un de ses confrères de Perpignan. Puis, pensant qu'il serait peut-être possible d'arranger d'un seul coup son avenir, il entamait des négociations au sujet des mines de fer du mont Canigou, et comptait décider M. Vauvilliers à mettre des fonds dans cette entreprise. On demandait cinq mille francs de la mine. M. Vauvilliers fournirait les fonds; l'exploitation bien conduite rapporterait de gros

bénéfices. Anatole passerait les étés à Beauchâtel et retournerait l'hiver à Paris.

Un dernier invité fit son entrée. C'était encore un voisin de la fonderie. Adémar de Verfeuil habitait avec sa mère une maison égalant à peine le pauvre presbytère du bourg. On racontait sur leur misère des choses inouïes; Mme de Verfeuil, qui porte des cheveux blancs et garde le deuil de son mari, n'accepte aucune invitation. Son fils au contraire est assez répandu. Nature tendre, généreuse et bonne, il se trouve souvent humilié dans son orgueil dont sa pauvreté refoule les élans. Tandis qu'il voudrait tout sacrifier aux entraînements de sa jeunesse, Mme de Verfeuil lui montre sans cesse le but à poursuivre, une conquête à réaliser. Cette femme, née dans une haute situation de fortune, ruinée par suite d'un dzvouement imprudent de son mari, porta durant toute sa jeunesse le poids de cette misère cachée. Elle ne se plaignit point. D'ailleurs, elle possédait trop le sentiment du devoir et celui dè l'honneur pour regretter un sacrifice nécessaire, mais elle se jura que son fils relèverait sa maison, et conclurait un mariage assez magnifique pour lui rendre la situation perdue. Quand Adémar tenta de la convaincre qu'il était possible d'être heureux sans fortune, elle lui répondit qu'elle le considérerait comme un fils indigne de sa tendresse, s'il refusait d'entrer dans ses vues. Elle se traça très vite un plan et se promit que son fils épouserait Calixte Vauvilliers.

Sans se prêter entièrement à cette combinaison, Adémar, qui professait pour l'ancien capitaine de cavalerie une profonde estime, se rendit à ses invitations, chassa en hiver avec

ses meutes, et se montra à l'égard de Calixte, sinon empressé, du moins respectueux et attentif.

M. Vauvilliers serra la main d'Adémar avec cordialité et lui demanda des nouvelles de sa mère.

— Je vous remercie, répondit Adémar d'une voix triste, elle reste en proie à un état de langueur qui m'alarme. La réclusion, dans laquelle elle s'obstine à vivre, menace de devenir funeste, et cependant je ne puis qu'admirer le culte qu'elle rend par son deuil à la mémoire de mon père.

...

M. Vauvilliers présenta Jacques à ses convives, et le jeune ingénieur se trouva tout de suite sympathiser avec M. de Verfeuil. La cloche du dîner tintait pour la seconde fois, quand la porte du hall s'ouvrit et Calixte parut.

Elle était vêtue d'une robe de surah rose pâle, recouverte de volants de dentelle. Un bouquet attaché tout près du cou faisait ressortir la fraîche pâleur de son visage. Ses admirables cheveux blonds étaient réunis en une seule natte d'une longueur et d'une lourdeur invraisemblables. Cette coiffure eût peut-être paru prétentieuse pour toute autre femme, mais on comprenait si bien que jamais coiffeur ou camériste ne pourrait discipliner cette chevelure royale qu'on la trouvait toute naturelle.

—Ma fille, dit Vauvilliers en désignant l'ingénieur, M. Chazelles.

Calixte leva les yeux sur Jacques, et faillit pousser un cri de surprise, en reconnaissant celui qui l'avait sauvée. Un autre que Jacques eut sans doute songé à tirer parti de leur première rencontre, mais l'ingénieur comprit que dans la crainte d'alarmer son père, Calixte

avait gardé le secret sur son imprudence. Il la salua donc comme s'il la voyait pour la première fois, et les paupières de la jeune fille s'abaissèrent pour le remercier. Un instant après on passa dans la salle à manger.

M. Vauvilliers était un hôte aimable, sachant mettre ses invités à leur aise et conduire une conversation de telle sorte que l'esprit de chacun y pût briller. On ne s'entretenait jamais d'affaires durant les repas; la maître de la fonderie semblait alors oublier ses préoccupations pour se reposer au milieu de ses amis. L'entretien conservait toujours une allure sérieuse ; la présence de Calixte maintenait la gaieté dans une limite presque sérieuse. La jeune fille s'y mêlait sans prétention comme sans honte. L'éducation qu'elle devait à son père ne lui laissait ni mièvreries de caractère, ni coquetteries féminines. Sans nul doute elle se savait belle, mais elle ne paraissait point y songer, et mettait une sorte de fierté à ne jamais s'efforcer de plaire. Si jeune qu'elle fût, elle jugeait déjà sainement les hommes et les choses. Sa grande fortune loin de lui sembler un bonheur lui paraissait un supplice. Elle lui devait des craintes, des répulsions, des dédains, presque des haines.

Jacques, naturellement réservé, parla peu, et observa le plus qu'il put. Il ne lui fut point difficile de s'apercevoir que M. Adémar de Verfeuil s'efforçait, autant que le lui permettait sa nature mélancolique et réservée, de plaire à Mlle Vauvilliers. Il devina qu'Anatole Conseul comptait enlever d'un même coup la signature d'association pour l'exploitation de la mine, et celle d'un contrat de mariage; et il lui sembla que Firmin Bercy ne quittait guère du regard le

visage de Calixte, lorsque celle-ci ne pouvait s'en apercevoir. Il fut alors saisi d'une profonde impression de tristesse, à la pensée que cette fille charmante, si complètement digne d tre aimée, vivait au milieu de gens jouant la comédie de l'amour autour de cette millionnaire.

Après le dîner on passa sur la terrasse, et les hommes allumèrent des cigares, et Mlle Vauvilliers resta un moment isolée. A quelques pas d'elle se tenait Jacques absorbé dans l'admiration que lui inspirait la beauté du paysage.

—Monsieur, dit-elle d'une voix dont la douceur frappa vivement le jeune homme, vous m'avez aujourd'hui sauvé la vie... J'étais loin de e douter que le voyageur inconnu, qui s'exposait pour moi, deviendrait l'hôte et l'ami de la maison... Mais ce qui me touche plus profondément que votre courage, c'est le silence que vous avez gardé. En taisant l'aventure vous épargnerez des angoisses à mon père. Merci. Je serai seule à savoir que vous êtes brave et je ne l'oublierai jamais.

—Mademoiselle, répondit Jacques Chazelles, j'ai tant de fois risqué ma vie en descendant au fond de cratères de volcans, en chassant l'éléphant et le tigre, qu'il ne faut pas me savoir beaucoup de gré de ma conduite. N'aviez-vous pas aventuré bien plus que moi en descendant au fond de l'abîme pour en arracher Petit-Louis. Ne parlons plus jamais de cette aventure.

—Soit, répondit Calixte. Maintenant, prenez un fauteuil de bambou, et racontez-moi quelques incidents de votre voyage en Perse. Je suis une enfant, assez gâtée ici, ne me refusez pas, je vous en prie. Et puis, point de fausse

modestie, si vous avez agi héroïquement, dites-le; vous savez d'avance que je n'en serai point surprise. Enfin j'entendrai donc parler d'autre chose que de bals, de concerts ou de romans à la mode! Avez-vous rapporté des décorations et des diamants de ce voyage en Perse?

—Un seul diamant, mais d'une grosseur énorme; je l'ai fait monter en bague pour ma mère. Les décorations persanes sont restées dans leur écrin.

—Ah! fit Calixte, vous n'êtes pas vaniteux.

—J'ai beaucoup d'orgueil, mademoiselle: qu'une occasion se présente de me distinguer, et que je reçoive la croix de la Légion d'honneur, je la porterai fièrement. Quant aux hochets, je les abandonne aux inutiles.

—M. Corseul porte une rosette multicolore, il fait de la banque et n'a jamais, que je sache, rendu de services qu'à lui-même.

—Il existe à Paris des agences fournissant à des prix modérés des rubans de toutes les nuances.

—N'avez-vous jamais entendu prononcer son nom à Paris?

—Je ne suis guère parisien, mademoiselle.

—Vous y demeurez pourtant?

—Oui, et j'y ai fait mes études. Mais je devais travailler double afin d'apprendre vite. Je suis pauvre, et résolu à me créer une place honorable sinon brillante. Le monde des boursiers n'a jamais été le mien, et je ne suis point assez riche pour m'accorder beaucoup de loisirs. Quand je suis au bout de ma tâche, je me repose en cherchant dans mes cartons le motif d'un tableau.

—Vous peignez, monsieur?

—Un peu.

—Serez-vous assez aimable pour me montrer vos albums?

—Je les enverrai demain chez vous.

M. Vauvilliers, Adémar et Anatole se rapprochèrent.

—Je suis certain que ma fille vous accable déjà de questions sur vos voyages... Si j'avais été capitaine de vaisseau au lieu de diriger une fonderie, elle eut demandé à monter à mon bord... M. Chazelles, n'êtes-vous point trop fatigué pour venir demain au mont Canigou, je serais heureux de savoir tout de suite à quoi m'en tenir sur la valeur de la mine que vient m'offrir M. Corseul?

—Je suis à vos ordres, monsieur.

—Nous partirons demain à six heures.

—C'est entendu.

La conversation redevint générale, et vers dix heures les hôtes de M. Vauvilliers se retirèrent.

IV

Le lendemain, de bonne heure, M. Vauvilliers, Jacques et Anatole Corseul montaient en voiture et se dirigeaient du côté de la mine. Deux ou trois ans auparavant des hommes possédant des capitaux trop minces pour se lancer dans une vaste entreprise en commencèrent l'exploitation. Il fallait jeter cinq cent mille francs; on en risqua deux cent mille et elle avorta d'une façon misérable. Un ami d'Anatole lui signala les richesses du Canigou et lui conseilla d'intéresser M. Vauvilliers à l'[illegible]e. Impossible à diriger pour un jeune homme ne possédant au-

cune notion industrielle, elle convenait admirablement au maître de la fonderie. Pendant le trajet Anatole essaya de faire parade de connaissances acquises la veille à l'aide de livres spéciaux; il arracha plus d'une fois un sourire à l'ingénieur et acheva de convaincre M. Vauvilliers de sa nullité commerciale; mais lorsqu'on descendit dans la mine, et que Jacques eut étudié différents échantillons de minerai ils furent trouvés assez riches pour valoir la peine de donner suite aux propositions du boursier. Sans engager en rien sa parole, M. Vauvilliers promit d'examiner dans quelles conditions cette exploitation pouvait être reprise, et il lui promit une réponse à trois mois de date.

—Juste le temps de m'installer à Beauchâtel, répondit Anatole.

—Vous renoncez donc décidément à Paris.

—J'avoue en avoir assez de la monotone répétition de plaisirs toujours semblables. L'âge de la raison arrive; j'approche de trente ans, et je me range après m'être éprouvé moi-même, je chercherai une jeune fille douée de qualités sérieuses et je m'efforcerai de faire un bon mari.

Anatole soupa le soir avec l'ingénieur et le maître de la fonderie; mais il ne put voir Calixte qui s'était retirée de bonne heure, lasse d'une course à travers champs et d'une visite à la mère de Jean-Louis. Le lendemain il prit congé de M. Vauvilliers et partit pour Perpignan. Une semaine plus tard il s'installait à Beauchâtel, et montait sa maison sur un pied luxueux. Très confiant en lui-même, devenu fat en raison de quelques succès parisiens, Anatole revenait au Val-Perdu avec la volonté arrêtée de faire une cour assidue à Calixte et de charmer assez cette petite provinciale pour qu'au bout

de trois mois elle lui accordât sa main. Anatole fit dans les châteaux voisins des visites nombreuses. Les hommes sérieux l'estimèrent à sa valeur, les jeunes gens se réjouirent à la pensée des fêtes que l'on donnerait à Beauchâtel. Sous prétexte de parler de la mine, Anatole se rendait fréquemment au Val [illegible] ant la semaine il lui arrivait rarement de rencontrer Calixte, mais le dimanche, jour où M. Vauvilliers recevait à sa table Roberval, Lourdois, Firmin et Jacques, il pouvait continuer auprès de la jeune fille ce qu'il appelait une cour sérieuse ; trop vaniteux pour prévoir un échec, il ne vit jamais sur les lèvres de la jeune fille le sourire railleur dont elle payait ses éloges.

Calixte, élevée par un père excellent, ignorait les niaiseries mondaines et les coquetteries de salon. Accoutumée au luxe, elle n'y attachait pas un prix excessif. La bibliothèque de M. Vauvilliers renfermait moins de romans que de livres d'histoire et de voyage. Le jugement de Calixte n'était pas plus faussé que son cœur n'était capable de se laisser entraîner sur une pente dangereuse. Avec ses dix-sept ans et sa beauté elle restait une enfant de la nature, avide de mouvement, d'air et de liberté, adorée des pauvres, ignorant les merveilles d'un théâtre et les élégances d'un bal. Lorsque M. Corseul s'efforçait de les lui décrire, elle répondait avec une sorte de dédain:

—Vos panoramas de toile peinte vaudront-ils jamais la vue de ces montagnes! Croyez-vous que vos fleurs hâtives, grandies à l'ombre des caves ou chauffées dans des serres, égalent pour moi les brassées de branches sauvages que je rapporte de mes courses? Quitter le Val-Perdu

serait abandonner mon père. Je suis attachée ici et j'y resterai.

Lorsque Calixte répondait aussi fermement aux questions d'Anatole, celui-ci n'était pas loin de penser que l'esprit de la jeune fille n'arriverait jamais à la hauteur du sien, mais il n'était point de ceux qui se découragent, et persistait à croire qu'il élèverait Calixte à son niveau.

Jacques ne voyait Calixte que le dimanche. Très réservé à son égard, il aurait cru manquer de délicatesse en cherchant à se prévaloir du service rendu pour entrer plus avant dans son intimité. Il devinait sa secrète sympathie et se contentait de ce sentiment. Après avoir longtemps gardé chez elle les albums du jeune homme, Mlle Vauvilliers les fit reporter dans sa chambre, et lui dit peu de jours après:

—Il me semble que vous possédez comme peintre un sentiment de l'art égal à celui que je remarque dans M. Firmin. J'ai bien plus d'une fois regretté qu'on ne m'ait pas mis un crayon ou un ébauchoir à la main. Les journées me paraissent souvent longues. Quelle joie ce doit être de reproduire un paysage grandiose, et de garder un vivant souvenir des contrées lointaines. Je suis trop vieille pour apprendre, n'est-ce pas?

—Non, mademoiselle, vous avez à peine dix-sept ans.

—Alors, si vous vouliez...

—Que souhaitez-vous?

—Ce n'est pas possible, je le sais bien; un ingénieur, un savant ne pousse pas la complaisance jusqu'à donner des leçons de dessin à une petite fille, même quand cette petite fille lui doit la vie... Et cependant il me semble que

mon education demeure incomplète, puisque je suis incapable de traduire ma pensée.

Jacques ne repondit pas. Son premier mouvement avait été de dire à Calixte qu'il serait heureux de lui consacrer une heure chaque jour. Une réflexion rapide l'arrêta. Il recula comme effrayé. Les yeux de la jeune fille se fixèrent sur les siens pour demander la cause de ce silence; il baissa la tête et détourna la conversation.

Le soir même comme si Calixte voulait se venger à sa manière du refus de Jacques, elle lui dit avec un sourire:

—Mon père vient d'avoir une excellente idée. A l'extrémité du parc se trouve un pavillon formant quatre petites pièces. Si vous souhaitez l'occuper avec Mme votre mère, il le mettra à votre disposition. Les meubles sont anciens et très curieux. Deux jours de soleil, et cet appartement reprendra vie. Vous y serez tranquilles, isolés de tous, et j'y gagnerai moi le bonheur de connaître une femme digne d'affection et de respect. Combien vous êtes heureux d'avoir encore votre mère!

—Certes, mademoiselle, mais voyez comme tout bonheur est incomplet en ce monde, vous possédez un père adorable, et je n'ai jamais connu le mien...

—Ah! votre mère resta veuve très jeune?

—A vingt ans!

—Et comment mourut votre père?

—Des suites d'un crime.

Alors avec l'abandon de la sympathie qui l'attirait vers Calixte, Jacques raconta tout: le vol dont son père avait été victime, sa mort misérable au fond de l'étang de Tourne-Bise. Il ne se doutait guère que le secret qu'il croyait

confier seulement à Calixte était recueilli par l'homme qu'il devait le plus redouter. Anatole Corseul, qui fumait un cigare dans le jardin en attendant M. Vauvilliers, entendant causer dans le salon prêta d'abord machinalement l'oreille. Un mot surtout lui donna le désir d'apprendre le reste. Il entendit donc le récit des longues années de veuvage de Mme Chazelles, et les restitutions partielles qu'elle avait reçues.

—Tiens! tiens! murmura Corseul, j'étais un niais de croire à la naïveté de l'enfant et au désintéressement de l'ingénieur. Il est autrement fait que je croyais. Tandis que je m'efforce de séduire l'héritière du Val-Perdu en lui montrant les plaisirs de la capitale, comme le serpent désignait à Eve les fruits du jardin, M. Jacques commence le siège de ce cœur ingénu en le prenant par la pitié. J'ai agi comme un sot. J'aurais dû me défier de ce beau jeune homme prune! On ne s'avise jamais de tout, mais la leçon est bonne, et j'en profiterai.

Dans le salon les voix se taisaient, M. Vauvilliers s'avançait du côté de Corseul, Anatole s'éloigna de la fenêtre et rejoignit le maître de la fonderie.

Pendant un moment Calixte garda le silence, puis elle tendit la main à Jacques:

—Comptez sur moi comme sur une sœur, dit-elle. Vous m'inspirez une grande confiance, et je le sais, mon père fait grand cas de vous. Acceptec-vous mon pavillon?

—En vous remerciant de toute mon âme.

—Ecrivez-donc à votre mère, je me charge des arrangements intérieurs.

Le soir même Jacques adressa une longue lettre à Mme Chazelles. "Viens, disait-il, tout est prêt pour te recevoir, M. Vauvilliers est le

meilleur des hommes, et sa fille un ange de bonté. Apporte ici les petits meubles qui nous rappellent des souvenirs; vends le surplus. Ce pavillon garni d'un mobilier Louis XIV est charmant. Je crois ma situation très bien assise dans la maison; M. Vauvilliers n'a cependant pas réglé mes émoluments d'une façon définitive. Le mois dernier, quand il s'est agi de régler avec M. Lourdois, celui-ci m'a répondu: "Ne vous préoccupez en rien. Nous ignorons encore tout ce que vous pouvez, tout ce que vous savez faire. Quand vous laisseriez s'accumuler vos appointements, le mal ne serait pas grand. J'aime les jeunes gens économes. Regardez M. Firmin, il ne se doute même pas de ce qu'il possède; lorsqu'il quittera le Val-Perdu pour se fixer à Paris, il se trouvera à la tête d'une petite fortune. Laissez-vous faire; M. Vauvilliers vous porte un intérêt sérieux, et dans la crainte de me tromper, j'ai l'habitude de penser comme lui en toute chose. Si vous avez besoin d'argent, parlez. Pouvez-vous en passer, tant mieux."...Tu penses bien que je n'ai pas insisté. Celui que nous appelons "le Maître" ne veut régler ma situation qu'après avoir vu de quoi je suis capable, et les services rendus jusqu'à ce moment ne peuvent le fixer d'une façon suffisante. Je m'en repose absolument sur sa bonté et sa juste appréciation des hommes et des choses. Sa fille, Mlle Calixte, est charmante, sincère et généreuse. Son premier mouvement est toujours excellent; elle trahit parfois dans le second une sorte de défiance craintive. Elle comprend aujourd'hui des choses qui l'attristent. Elle démêle au fond des âmes humaines des instincts et des passions qui la froissent. Jamais elle ne sera coquette, et plus

d'une fois j'ai deviné que sa fortune lui paraissait lourde. Aussi s'efforce-t-elle d'en dépenser le plus possible pour venir en aide aux malheureux. Dans un monde de convention on lui trouverait peut-être l'allure trop libre, on blâmerait ses courses à cheval dans la montagne, les vaillantes imprudences qu'elle commet, témoin celle qui nous mit pour la première fois en présence. Mais dans ce cadre sauvage et grandiose, nul ne voudrait la voir autrement. Elle est l'enfant de cette nature forte et grande, et se plaît à en découvrir les secrètes beautés! Ne s'est-elle pas mis dans l'esprit de prendre des leçons de dessin? A la demande qu'elle m'a faite de lui en donner, j'ai répondu d'une façon évasive. Certes, ce n'est point l'orgueil qui m'empêcherait de devenir le professeur de cette charmante fille, mais il m'a semblé que j'aurais l'air de me rendre trop vite familier dans la maison. Je ne puis oublier que Calixte n'a plus de mère. Quand tu seras ici peut-être pourrai-je satisfaire le désir de cette enfant. Ne mets pas plus de trois jours à vendre une partie de ton mobilier et à emballer le reste. J'irai t'attendre à Perpignan, et je te conduirai directement à notre pavillon. "O mère! combien nous allons être heureux!"

Gloriole avait mis autant de goût que d'amour-propre dans l'arrangement du pavillon. Jacques y aurait un atelier; sa mère un salon, une chambre et une salle à manger. Les trois jours qui devaient s'écouler avant l'arrivée de Mme Chazelles, passèrent rapidement pour Jacques; il dut faire un voyage aux mines du Canigou et préparer un mémoire sur le rendement du minerai.

Le samedi il quitta la fonderie dans le coupé

de M. Vauvilliers; une voiture plus lourde suivait pour Coudrette et les bagages. Quand le train venant de Paris arriva en gare, Jacques passa sur le quai de débarquement et reçut sa mère dans ses bras. Ses yeux étaient mouillés de douces larmes, Mme Chazelles sanglotait.

La route se fit rapidement, et le soir n'était pas encore venu quand la voiture s'arrêta devant le pavillon. Gloriole se tenait sur la porte offrant gracieusement ses services. En un moment le couvert fut dressé et la mère et le fils recommencèrent cette vie de famille qui pour eux ne connaissait ni trouble, ni lassitude.

Ses occupations l'appelaient de bonne heure à la fonderie; il se rendit à son bureau avant le réveil de Mme Chazelles. A midi les petits meubles avaient trouvé leur place, les tableaux étaient suspendus à la muraille, et il semblait à la veuve qu'elle avait toujours habité ce coin de vallée. Dans l'après-midi, Calixte fit demander à Mme Chazelles si celle-ci pouvait le recevoir.

Elle entra dans le petit salon tendu de perse, un sourire aux lèvres et des roses dans les mains. Son beau et franc regard se leva sur la veuve avec une expression d'admiration ingénue et de subite sympathie. Elle sentit qu'en dépit de la différence de leurs âges, cette femme deviendrait son amie, et d'une voix sonore, cette voix qui prenait si vite le cœur de ceux qui l'entendaient, elle demanda:

— Voulez-vous m'aimer un peu, madame, je sens déjà que je vous aimerai beaucoup.

Mme Chazelles serra les petites mains qui lui tendaient des fleurs, et répondit:

—Il me sera bien facile de vous aimer, made-

moiselle! car c'est à vous, j'en suis sûre, que je dois d'être réunie à mon fils.

—Ignorez-vous, madame, que sans lui mon père n'aurait plus d'enfant!

Elle resta plus d'une heure à causer assise sur un tabouret près de la fenêtre enguirlandée de jasmins de Virginie. Elle parla de sa solitude qui parfois lui paraissait un peu lourde.

—N'avez-vous pas de voisins, mademoiselle?

—Si, répondit-elle; je vais au bal dans quelques châteaux, et mon père donne chaque année plusieurs fêtes... Dans trois semaines on célébrera l'anniversaire de ma naissance, il y aura cent personnes ici. Mais les jeunes filles qui viendront sont des Parisiennes très au fait des élégances et des coquetteries mondaines, parlant de théâtres où je n'ai jamais mis les pieds, de romans que je n'ai point lus, de modes auxquelles je ne veux pas me plier. Elles ne sont pas pour moi des amies. Je n'échange avec elles aucune idée, aucune sympathie. Quelques familles se montrent très assidues, ce sont celles qui comptent des fils à marier. Je suis écœurée de leurs avances et de leurs semblants de tendresse. Dans ces moments-là si vous saviez combien je m'estimerais heureuse d'avoir une confidente, une conseillère. On ne peut tout dire à son père. Si bon qu'il soit, le mien ne comprendrait pas tout ce que j'ai parfois dans le cœur. Vous me paraissez bonne! Votre fils assure que vous êtes une sainte. Nous avons souvent parlé de vous ensemble, car M. Jacques et moi nous sommes d'excellents amis... Songez-donc! la première fois qu'il se trouve sur mon chemin, c'est pour me sauver d'un effroyable danger. On voit ces choses-là dans les livres; je n'aurais jamais cru qu'elles arrivassent

dans la vie réelle. Et le croiriez-vous, madame, il n'en a jamais rien dit à mon père, dans la crainte que celui-ci, effrayé de mes imprudences, ne vînt me défendre des promenades ayant leurs dangers. Cependant M. Jacques devait savoir que sauver la vie de sa Calixte eut été près de mon père la meilleure des recommandations... J'ai été plus touchée de cette discrétion que du courage et du sang-froid dont il a fait preuve.

—Mademoiselle, répondit la veuve en serrant les mains de cette belle enfant qui sollicitait si gracieusement son affection, rien de ce que fera mon fils d'héroïque et de brave ne saura surprendre. Il a bien fait d'agir ainsi. Pour le recommander à la bienveillance de votre père, il a son devoir, sa [illegible] en faire, et le désir de me voir heureuse. Je vous remercie de ce que vous faites pour moi, pour lui, car Jacques n'a jamais eu au cœur d'autre amour que sa mère. Grâce à vous nous allons enfin connaître la joie de vivre [illegible] pour l'autre.

—M. Jacques travaille tout le jour, madame, me permettrez-vous de faire ici des visites ? Quand vous serez assez aimable pour nous venir voir, vous me causerez beaucoup de joie. A l'avance, promettez-moi d'assister à la fête de mon anniversaire.

—En robe noire?

—Oui, en robe noire si vous y tenez. Mme Adémar de Verfeuil, veuve comme vous et comme vous en deuil y viendra également. Quoiqu'elle ne sorte jamais elle fait une exception en ma faveur ce jour-là.

—Vous parliez de solitude où vous vivez sans une amie, Mme Adémar de Verfeuil n'aurait-elle pu être cette amie-là?

—Jamais, vous la verrez. C'est une personne du meilleur monde qui a dû être très belle. Ruinée par un malheur de famille, elle a souffert et s'est irritée. La pauvreté pèse sur elle comme une croix. Austère et froide, elle ne m inspire aucune affection. On dirait pourtant qu'elle s'efforce de me témoigner de l'amitié, mais elle demeure si hautaine que je la repousse de tout mon pouvoir, Vous aussi, madame, vous êtes subitement tombée d'une haute situation, mais quelle différence, votre âme est restée indulgence et douce, et je suis portée tout de suite à vous chérir.

—Eh bien! aimez-moi, mademoiselle, j'ai la reconnaissance heureuse et facile.

Toutes deux restèrent longtemps à causer dans le petit salon, et ce fut seulement en entendant le son de la cloche du dîner, que Calixte devina l'heure.

Elle quitta rapidement Mme Chazelles, sauta au cou de son père, et lui dit avec une joyeuse expression:

—J'ai vu la mère de M. [illegible] elle est charmante. Je compte bien qu'elle obtiendra de son fils qu'il me donnè des leçons de dessin.

Au moment où M. Vauvilliers et sa fille descendaient sur la pelouse un homme, vêtu d'un costume de gros drap, portant sur la tête un chapeau à larges bords, et s'appuyant sur un bâton, essaya de se dissimuler derrière un massif; mais elle le reconnut, et s'avançant vers lui:

—Tiens! dit-elle, c'est le vieux berger! Que voulez-vous, père Broussailles?

—Moi, rien?

—Cependant, vous avez un but, en venant ici?

—Vous voir, répondit-il d'une voix sombre, cela me fait du bien de temps en temps.., Les fleurs réjouissent les yeux, pas vrai?

—Vous faut-il des vêtements, de l'argent?

—Non, merci, et bien du bonheur, la demoiselle.

Le berger s'éloigna en murmurant des paroles étouffées.

—Quel singulier homme! dit Calixte.

—Très singulier, ma fille.

—Depuis quand est-il ici? Il me semble l'avoir toujours connu ?

—Depuis dix ans. Notre berger était vieux et prenait sa retraite, cet homme se présenta pour le remplacer. Il n'apportait au régisseur ni papiers, ni référence, mais paraissait pauvre et triste: on l'accepta. Peut-être cache-t-il au fond de son cœur un secret douloureux. Ses longs cheveux, sa barbe épaisse, le chapeau qu'il tient obstinément rabattu sur ses yeux, pourraient faire croire qu'il craint d'être reconnu; je le rencontre rarement, et c'est, je crois, la première fois qu'il se hasarde si près de l'habitation. Loin de me chercher, il a toujours paru me fuir, et c'est par l'entremise du fermier que je lui fais remettre en dehors de ses gages une limousine chaude et des chaussures neuves.

—Pauvre homme! dit Calixte, tu as raison, il doit être malheureux.

—Il ne l'avoue à personne du moins. Dans l'intention de lui venir plus efficacement en aide, je priai un jour l'abbé Gontry de l'aller voir, il revient sans avoir réussi à rien tirer de cette âme fermée et de cet esprit sans doute ignorant.

—Pauvre berger! répéta de nouveau Calixte

—Eh bien! ajouta M. Vauvilliers, réussit où nous avons échoué, et fais pour lui ce que tu ju-

geras convenable. A propos, tu as cessé de puiser dans ma caisse depuis longtemps. Oublies-tu que je donne un grand bal en ton honneur en quinze jours? Tu n'es plus une enfant. L'année dernière encore j'ai pu te laisser des toilettes aussi simples qu'il t'a convenu de les choisir, mais je prétends enfin que tu sois par l'élégance l'égale des jeunes filles qui viendront à ton bal. Prends cette poignée de billets de banque et fais-toi belle.

—Vous vous montrez toujours genéreux, père! J'accepte et je vous remercie; d'ailleurs, je garde le droit de partager avec mes pauvres.

—Oui, chère ange! mais pas d'économie en ce qui te concerne, je veux que tu sois bien belle?

—Est-ce que je vous plais pas tous les jours?

—Si, ma chérie, mais j'ai une raison particulière.

Calixte se suspendit des deux mains au bras de son père:

—Une raison! je vais vous la dire, père ingrat et mystérieux... Comme cela est malin de deviner pourquoi vous me voulez plus belle ce jour-là qu'un autre. Il viendra beaucoup de jeunes gens à ce bal: des riches et des pauvres, des sots et des hommes d'esprit, des héritiers titrés et des orphelins portant des noms vulgaires... Et vous voulez voir combien s'éprendront de votre fille, et vous la demanderont en mariage... Ne dirait-on pas que vous êtes pressé de me voir quitter votre maison... Ah! vous pouvez sans crainte répondre à tous ceux qui souhaiteront entrer dans la famille, jusqu'à ce que moi-même je vous dise bien franchement et sans baisser les yeux sous votre regard:—Voilà un homme que je crois digne d'être le compagnon

de ma vie.—Je vous ai toujours vu si bon, si généreux, si tendre; je voustrouve tellement audessus de tous les hommes que je vois, que vous me faites prendre en dédain les jeunes gens qui sont mille fois plus vieux que vous, car il leur manque la foi, l'enthousiasme et la bonté. C'est entendu, je serai très belle... Je demanderai des conseils à Mme Chazelles... Je te préviens que je l'aime déjà...

Le maître de la fonderie serra tendrement sa sa fille sur son cœur.

—Tout ce que je sais d'elle, dit-il, la place si haut dans mon estime, que tu me causes une véritable joie en m'apprenant que tu te sens attirée vers elle. J'irai demain lui présenter mes devoirs, et te remettre un peu dans ses mains.

—Elle est encore très belle, dit Calixte, distinguée et charmante. Il me semble que son fils lui ressemble beaucoup.

—Allons, dit M. Vauvilliers avec un sourire, tout est pour le mieux, alors. A propos, ...envoie des friandises chez la mère Namoury, Jean-Louis ne se remet point de la fièvre qu'il a attrapée, il y a trois mois...

Mlle Vauvilliers tressaillit. Le souvenir de l'épouvantable scène, dont l'ancienne carrière avait été le théâtre, lui revint à la mémoire ; l'énergie de son caractère l'avait défendue contre l'ébranlement nerveux qu'elle avait ressenti, mais Jean-Louis, pris de fièvre et de délire, se remettait plus difficilement du choc. Depuis ce jour, pâle et mièvre, pris de terreurs de toutes sortes, il languissait et tombait dans une mortelle anémie. Mais fidèle à sa parole de ne rien dire, il avait comme Calixte gardé le secret du danger couru.

Le soir même des secours furent envoyés à sa

mère. Le lendemain M. Vauvilliers et sa fille allèrent faire une visite à Mme Chazelles. Celle-ci les reçut avec effusion. La cordialité du maître de la fonderie la pénétra de reconnaissance, et le baiser qu'elle mit sur les cheveux blonds de Calixte avait quelque chose d'une caresse maternelle.

A partir de ce moment, il ne se passa guère de jour sans que Calixte et Mme Chazelles passassent ensemble quelques heures. La jeune fille, certaine de la sympathie de la veuve, s'abandonnait sans crainte aux élans naïfs de son caractère. Parfois elle l'emmenait chez ses pauvres; elle la consulta pour la fameuse toilette de bal. Elle l'entraîna même jusque chez le berger que sa chevelure inculte et sa longue barbe avaient fait nommer le père Broussailles par les gens du pays. Mais celui-ci, qui d'ordinaire accueillait admirablement la jeune fille, ne put maîtriser un mouvement d'effroi, le jour où Calixte vint en compagnie de Mme Chazelles. Assis à terre, son chien à ses côtés, il attira plus avant son chapeau de paille sur son front hâlé, et dédaigna de répondre aux questions de la jeune fille.

Selle-ci mit près de lui un panier de provisions et murmura en s'adressant à sa nouvelle amie:

—Je crois ce vieillard un peu fou... Il mène ici une vie taciturne, isolée. On dirait souvent qu'il a perdu l'habitude de la parole. Cependant d'ordinaire il m'accueille bien.

Les deux femmes descendaient le chemin, bordé de menthe et de baume sauvage, et quand elles furent presque hors de vue, le berger se redressa, et sa houlette étendue dans la direction qu'elles venaient de suivre, il murmura:

—Elle! elle! que vient-elle faire ici?

V.

Par une belle journée d'été Jacques Chazelles et Firmin Bercy quittèrent la fonderie, ayant à la main un parasol de campagne et un de ces tabourets compliqués qui renferment un attirail d'artiste en quête de paysage. Les cheminées des hauts fourneaux ne laissaient échapper aucun panache de fumée; les marteaux chômaient, et dans le village égayé on apercevait les ouvriers en costume de dimanche, buvant un vin clairet qui met l'esprit en gaieté sans trop monter à la tête. Femmes et jeunes filles se promenaient en jasant. Les garçons se dirigeaient par instinct de leur côté; mais, sous le regard vigilant des mères, les amitiés qui se nouaient et les paroles qui pouvaient s'échanger ne laissaient prise à aucune médisance. Firmin et son nouvel ami marchaient allègrement et causaient avec l'entrain de leur âge. Artistes tous deux, élevés dans de saines traditions, ils se communiquaient leurs rêves. Firmin espérait conquérir un jour une belle place à Paris; Jacques, qui, dans la pensée constante d'assurer l'avenir de sa mère, avait renoncé à faire de la peinture le but et la joie de sa vie, s'abandonnait au plaisir de songer que durant toute cette journée il ne s'occuperait que de l'art qui le passionnait. Ils devaient aller loin, très loin, et copier un coin de vallée formant un délicieux tableau.

Tout à coup Jacques cessa de parler, et prêta l'oreille.

—Entendez-vous? demanda-t-il.

—Oui, répondit Firmin, c'est Mlle Marielle.

—On dirait les sons d'un violoncelle.

—Vous avez raison... Malgré vos études et vos voyages, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Paul Aubertas, dont la réputation fut européenne. Durant les années de sa célébrité il se maria à une charmante femme, peu riche, mais douée de toutes les qualités propres à faire le bonheur d'un homme de talent; car nous ne devons point nous le dissimuler, il faut des aptitudes d'âme tout à fait spéciales pour comprendre ces grands enfants qu'on appelle des hommes de génie, et les pousser doucement vers la gloire au lieu de paralyser leur élan. Aubertas était alors en pleine possession de sa renommée. Pendant dix ans ils voyagèrent ainsi, lui cueillant des palmes, elle les tressant en berceau pour sa fille, cette Marielle dont vous entendez l'âme chanter sur son instrument. On aurait déjà pu compter Marielle au nombre de ces enfants prodiges dont le talent devance les années, mais Aubertas, jaloux de cette vocation entée sur son génie, formait sa fille, l'instruisait et ne lui permettait pas encore de jouer en public. Brusquement, en plein succès, la maladie s'abattit sur Aubertas; le tremblement qui s'empara de ses membres lui rendit impossible de tenir l'archet, et d'une célébrité retentissante il tomba brusquement dans l'oubli. Autant vaut dire que la mort commença pour lui: une mort lente mais certaine. Les oiseaux de passage, qu'on appelle les artistes, réunissent peu d'économie durant les premières années de leur gloire. Ils se disent vent qu'il sera temps plus tard, et jouissent de la vie tandis qu'elle effeuille ses roses. Lorsque Aubertas se sentit enlevé à l'art, il n'eut d'autre instinct que celui de disparaître d'un monde qui,

après l'avoir acclamé, le laisserait si vite retomber dans le néant. Sa femme possédait, dans cette vallée, un domaine de peu d'étendue; mais la maison était suffisamment grande et le jardin assez vaste. Si on ne pouvait vivre dans ce coin de terre il semblait possible d'y mourir. La famille Aubertas arriva ici un soir d'automne; un ancien jardinier fut chargé de remettre le jardin en état et, au printemps suivant, l'habitation reprit vie. La nature qui ne se repose point avait, à l'insu d'Aubertas, embelli la propriété durant les dix années d'abandon. Les lierres couvraient les murailles d'un manteau sombre; tout refleurit et reverdit autour de ce malade dont la vie se borna à demeurer assis dans un coin du jardin, sous une tonnelle en été, au soleil en hiver. Il trouva son unique joie à cultiver le talent de sa fille, et l'enfant, dirigée par cet habile maître, devint bientôt véritablement artiste. Mais à mesure qu'elle grandissait, le père s'affaiblissait davantage: il y a trois ans il mourut d'une maladie lente à laquelle les médecins n'ont pas donné de nom. Consomption, névrose, anémie? l'âme avait usé le fourreau. Mme Aubertas est restée dans sa maison, et vit seule avec sa fille, crucifiée chaque jour par la crainte de voir s'envoler l'unique tendreste qui lui reste en ce monde.

—Quoi, Mlle Marielle...

—Regardez! mon ami, dit Firmin.

En écartant un peu l'odorant rideau de clématites, il fut aisé à Firmin et à Jacques de voir la scène qui se passait dans le jardin. Marielle, assise sous l'ombre d'un catalpa, jouait du violoncelle avec une expression merveilleuse. Sans doute elle improvisait, car elle n'avait

pas de musique à côté d'elle, et ce qu'elle chantait était d'un caractère si intime et si poignant qu'elle n'en pouvait avoir trouvé les notes que dans son cœur.

Vêtue d'une robe flottante, sous l'ombre de l'arbre dont les grappes de fleurs blanches piquées de velours brun se mêlaient à sa chevelure noire, elle aurait pu servir de modèle au plus exigeant des peintres.

—Ah! s'écria Jacques, si je pouvais rendre cela.

—Attendez, répondit Firmin.

Il tourna le bouton de la grille, la franchit, puis présentant Jacques à Mme Aubertas.

—Madame, lui dit-il, vous m'avez souvent prié de faire le portrait de votre fille, et j'ai reculé devant les difficultés de la tâche; laissez-moi vous présenter mon ami, et si vous le voulez bien prenons ici tout de suite une première séance.

—Quoi! dans ce jardin.

—Justement! En plein air! Il existe une école qui ne parle que de cela.. Pardonnez-nous, madame, et cette brusque entrée et cette présentation rapide, l'artiste doit être saisi par l'ensemble du tableau, avant de se mettre à l'œuvre. Je sais bien que tout ceci n'est pas absoment correct, que nous avons un costume un peu négligé. Excusez-nous en faveur de l'intention.

—Eh bien! monsieur, répondit Marielle à Jacques, je vais vous jouer la "Chanson des Saules" afin que vous puissiez prendre ce mouvement, comme dit votre ami.

Firmin saisit un crayon, et se mit à dessiner une touffe de splendides pivoines; Jacques, entraîné par la grâce et la beauté de son modèle

ébaucha rapidement une figure de demi-grandeur. Marielle jouait sans paraître se préoccuper de ce qui se passait autour d'elle. Son visage pâle, couronné des grappes de catalpa, semblait d'une beauté idéale, et les rêves de son cœur, racontés dans cette mélodie, transportaient des deux artistes dans un monde enchanté!

Les heures passèrent sans qu'ils s'en doutassent, et ce fut seulement en voyant baisser le soleil qu'ils cessèrent de peindre.

—A dimanche la prochaine séance, dit Jacques.

Il plaça la petite toile dans le salon, se chargea de nouveau de son attirail de campagne et reprit le chemin du Val-Perdu.

—N'est-elle pas ravissante, cette Marielle? demanda Firmin. Eh bien! je ne puis m'empêcher de croire qu'elle se meurt du mal auquel a succombé son père.

—Si jeune!

—C'est peut-être un instinct qui pousse la mère à souhaiter de la sorte le portrait de sa fille. Il faut aussi avouer que Marielle souffre d'un chagrin plus dangereux que la phtisie.

—Lequel?

—Ah! ce sont des suppositions fausses, peut-être, mais je suis convaincu que Marielle aime Adémar de Verfeuil.

—N'est-il point sur les rangs de ceux qui prétendent à la main de Mlle Vauvilliers.

—Il subit la pression de sa mère à qui jamais il ne désobéit. Adémar est naturellement désintéressé. Mais sa mère lui a trop répété que, pour lui rendre sa situation perdue, il devait faire un beau mariage. Par dévouement pour Mme de Verfeuil il entre dans ses vues matrimo-

niales. S'il écoutait son cœur, il demanderait la main de Marielle, et Marielle le sait, et Marielle souffre d'une lutte inavouée entre son légitime orgueil et un amour qui s'ignore. Jamais Adémar ne m'a fait de confidence, et Mlle Aubertas garde son virginal secret, mais lorsque M. de Verfeuil vient visiter Mme Aubertas, il est facile de deviner à l'émotion involontaire que trahissent leur visage, le mystère qui se cache au fond de ces jeunes âmes. Marielle se rend à peine compte de la joie secrète qu'elle éprouve pendant qu'Adémar écoute avec recueillement les accords de son violoncelle; plus avancé dans la vie, M. de Verfeuil démêle l'énigme de son âme. Je sais que s'il était libre de faire la vie à son gré il épouserait cette belle fille pâle, frêle, et maladive; que près d'elle il préférerait la pauvreté à la fortune partagée avec une autre; mais avant de songer à lui, Adémar obéit à une volonté implacable. Le devoir le garotte. Très fier et très droit, il ne mentira jamais. S'il demande en mariage Mlle Vauvilliers, il la rendra certainement heureuse. et la conduite de son mari à son égard ne lui permettra jamais de supposer qu'il s'abandonna à un autre rêve. La dot de Calixte sera d'un million comptant, et vous devinez ce que vaudra plus tard l'héritage du père.

—N'est-il point terrible que cette fille charmante soit l'objet de pareils calculs?

—Vous avec raison, Jacques, mais cette même comédie se joue autour de toutes les dots, et trop souvent les tristes héros de ces comédies ne valent pas Adémar de Verfeuil.

—A-t-il donc des chances de réussir?

—Il en posséderait auprès de toute autre jeune fille. On ne peut lui refuser ni la distinction ni

même la beauté physique. Enfin, si Mlle Calixte tient à une couronne de comtesse, il lui offre un blason datant des croisades; s'il est un déshérité de la fortune, il est aussi un honnête homme. Heureusement Mlle Vauvilliers ne connaît pas la vanité! Certes, si elle devenait la femme de M. de Verfeuil, elle ne serait peut-être jamais absolument heureuse, et sans savoir pourquoi il manquerait un aliment à son cœur, mais elle serait honorée, respectée, et sa fortune recevrait un digne emploi tandis que...

—Pourquoi n'achevez-vous pas?

—Pour cette raison, qu'il est véritablement trop triste de voir des jeunes filles comme elle devenir l'objet d'un marchandage et d'un trafic. Ne voyez-vous, ne devinez-vous donc rien ? Si peu que vous vous mêliez à la vie de M. Vauvilliers, ne remarquez-vous pas qu'un certain personnage se trouve sans fin maintenant entre Calixte et lui?

—Voulez-vous parler de M. Corseul.

—Oui, je pense à celui-là, et j'espère que vous ne le défendrez pas quand je l'accuse.

—Je ne le connais assez ni pour l'accuser ni pour prendre son parti. Mes relations avec lui se bornent à peu de chose. Lorsque je le rencontre il me parle de la mine du Canigou...

—Prétexte!

—Prétexte sérieux, du moins, car cette mine existe.

—Sans doute, seulement elle ne lui appartient pas.

—Il l'afferme cependant, et agit en toute circonstance, comme s'il était autorisé à traiter.

—Oh! ce personnage doit avoir toutes les audaces. Il a le droit de traiter, c'est possible. On lui a fait une promesse de vente, et cette

promesse lui donne le droit d'agir comme s'il était déjà propriétaire, mais je me défie toujours de ces parisiens qui viennent en province sous prétexte de négocier des affaires en commandite, et qui le plus souvent masquent des faiseurs de quatrième ordre sous l'apparence de petits capitalistes. Vous m'objecterez que M. Corseul vient d'acheter Beauchâtel, d'accord ; mais je sais de bonne source que le propriétaire se contente d'un acompte de vingt-cinq mille francs. Avant que le paiement soit achevé M. Corseul aura peut-être sans retour quitté le Val-Perdu, et, faute de paiement, M. Laufré qui se défaisait de son domaine par caprice, sera très heureux d'y rentrer. Il gagnera à cette vente de retrouver restaurée une demeure dont les tourelles perdaient leur pignon comme les meunières leur bonnet. N'avez-vous point deviné les projets réels de ce monsieur de Haute-Garonne? Et bien! la mine, le château servant de prétexte à des vues plus sérieuses, M. Corseul a appris que nous avions au Val-Perdu une belle fleur sauvage et il s'est promis de la transplanter dans le monde parisien. Mais nous sommes là pour la défendre. Votre mère s'est prise d'une soudaine amitié pour Mlle Calixte, je possède à Paris des amis nombreux, journalistes, artistes, assez au courant de ce qui se passe dans la sphère des voisins pour m'envoyer un jour des notes précises sur le bel Anatole.

—Quoi! s'écria Jacques, vous croyez que M. Corseul?...

—Ne remarquez-vous donc rien?

—Vous le savez, avant l'arrivée de ma mère je m'occupais exactement de mes devoirs, et je n'allais chez M. Vauvilliers que le dimanche; depuis que j'ai retrouvé les joies de la famille, je

ne quitte guère le pavillon durant mes heures de loisir. Il m'est donc moins facile qu'à vous de suivre les marches stratégiques des prétendants à la main de Mlle Vauvilliers. Quel dommage qu'une si aimable créature soit exposée à devenir la compagne d'un homme qui l'épousera pour sa dot, et ne saura rien comprendre de ses qualités.

—Oui, répondit Firmin d'une voix plus âpre, mais il est de notre devoir de veiller sur cet ange. Nous mangeons le pain du père à quelque degré que se soit. De moi il fera s'il se peut un véritable artiste; vous deviendrez un ingénieur remarquable, et le maître fera tout pour vous mettre en lumière, et vous créer un brillant avenir. Nous lui donnons notre temps et notre intelligence, soit! Il nous paie pour cela. Mais il a le droit de tout attendre de notre dévouement, en faveur de l'intérêt qu'il nous témoigne. Je vous le déclare, je percerai à jour cet Anatole Corseul, venu peut-être dans notre Val sur la simple indication d'une agence de mariage.

—Vous êtes un brave cœur! s'écria Jacques en serrant la main du sculpteur.

—Il faut bien qu'il s'en trouve, pour que l'espèce ne s'en perde pas!

—Je n'avais pas besoin de cette journée passée avec vous pour vous vouer une grande sympathie; la voilà changée, je l'espère, en solide amitié.

Ils revinrent lentement à la fonderie, plus silencieux qu'au départ. Quand ils rentrèrent au Val-Perdu, le premier coup de cloche était sonné; il leur restait à peine un quart d'heure pour changer de costume. Mme Chazelles avait accepté l'invitation de M. Vauvilliers. Rien ne pouvait paraître plus doux à cette femme, frap-

pée à vingt ans en plein bonheur, que de renaître pour ainsi dire par ses joies maternelles Jacques avait obtenu qu'elle quittât son deuil. Vêtue d'une robe de soie violet foncé, un fichu de blonde sur les épaules, elle était charmante encore, et ses cheveux blancs ressemblaient à une fantaisie de coquette ayant mis un œil de poudre sur ses bandeaux. Jacques paraissait fier de sa mère. Le solide esprit de Mme Chazelles charmait M. Vauvilliers; il se réjouissait d'avoir donné à sa fille une si admirable compagne. Avec sa liberté d'enfant gâtée, Calixte demanda à Firmin l'emploi de son temps.

—Dites de notre temps, mademoiselle; puisque nous ne pouvions le passer près de vous, il était impossible d'en faire meilleur usage.

—J'en serai juge; donc vous êtes allés en pleine campagne?

—D'abord notre ingénieur songeait à peindre un adorable coin de paysage que nous avons découvert tous les deux. Croyez-vous que l'on puisse être amoureux d'un paysage, mademoiselle?

—Oui, répondit Calixte, si vous entendez par là que vos pas se portent de préférence de ce côté, qu'un sentiment invincible vous attire vers l'horreur ou la beauté de ce cadre.

—Ne discutez jamais cette question avec elle, dit M. Vauvilliers, je ne puis vous dire à quel point ses enthousiasmes pour la nature me causent de mortelles inquiétudes. Figurez-vous qu'elle chérit par-dessus tout un bois de noyers où règne une ombre presque impénétrable, et au sortir duquel se creuse un abîme dont les eaux noires, couvertes de roseaux, empêchent de voir Ce pays, que vous voyez seulement par son côté pittoresque renferme des ravins effrayants,

des carrières abandonnées, et c'est justement de ce côté que la méchante fille dirige ses promenades. Et cependant, ajouta Vauvilliers, si je perdais Calixte par un de ces accidents au-devant desquels elle semble courir, j'en mourrais de désespoir.

—Ah! père! père! s'écria Calixte.

Mais en même temps qu'elle poussait cette exclamation que son accent rendit si tendre, elle jeta sur M. Chazelles un regard rempli d'une reconnaissance allant jusqu'aux larmes.

—Promets-moi de ne jamais t'exposer comme tu l'as fait cent fois, ma chérie?

—Oui, père, je le promets; j'ai souvent joué avec le danger, mais à l'avenir je serai la prudence même.

—Défie-toi surtout du bois de noyers!

—Je m'en défierai; monsieur Bercy, les conseils de mon père ont ouvert une parenthèse dans notre entretien, fermons-la et revenons aux paysages dont vous êtes amoureux, vous et votre ami...

—Eh bien! mademoiselle, nous nous dirigions du côté d'un petit étang, à berges fleuries, ombragées d'arbres de Sainte-Lucie, d'ébéniers et de sureaux. Sur cette eau morte, figurez-vous des fleurs de nénuphars jaunes et bleues, des châtaignes d'eau, des lentilles vert tendre; puis traînant autour en marge fleurie, des myosotis bleus, des menthes sauvages, des plantins d'eau, des corolles d'une variété si grande qu'un botaniste mettrait dix ans à les classer. J'ai toujours rêvé de placer là une statue. Je voudrais une figure chaste et douce, une sorte de Muse des tristesses mystérieuses de la nature... Je conduisais donc M. Chazelles de ce côté, lorsque tout à coup le son d'un violoncelle lui a fait

tourner la tête; nous nous trouvions devant le jardin de Mlle Marielle Aubertas. Alors, savez-vous quelle idée s'est emparée de mon ami: l'impérieux désir de faire le portrait de cette créature idéale, et dans le cadre même où il la voyait. Les audaces réussissent toujours. Je présente Jacques, il commence, et je vous affirme que ce portrait sera un chef-d'œuvre.

—Je n'en doute pas, répondit Calixte; le modèle est ravissant, et je connais le talent de M. Chazelles. J'avoue que j'aurai la curiosité de juger de l'œuvre, et si vous avez séance dimanche, je choisirai ce jour-là pour faire une visite à des voisines que j'aime beaucoup. N'êtes-vous point très lié avec ces dames, monsieur de Verfeuil?

—En effet, mademoiselle.

—Je regrette infiniment que la santé de Mlle Marielle ne lui permette point de venir souvent ici; j'espère néanmoins qu'elle voudra bien assister à la fête que mon père donne dans quinze jours. Elle sera complète. Je couronne une rosière et j'habille tous les enfants du pays. Et puis, je puis bien l'avouer, j'aurai une toilette venue de Paris, de la maison du roi des couturiers. Mon père ne veut pas me voir avec des robes de vingt-cinq francs! Il paraît que je ne serai une jeune fille sérieuse que le jour où je saurai royalement dépenser les millions de mon père.

Pendant le dîner, Calixte se montra pleine de verve et d'entrain. Adémar l'écoutait avec une sorte de crainte; Anatole Corseul croyait de bon goût de paraître absorbé dans le sentiment d'une admiration croissante; Jacques et Firmin soutenaient la causerie avec esprit, entraînés

par cette grâce sans recheche et cet esprit sans apprêt.

Calixte quitta le salon au bras de Mme Chazelles, et toutes deux, accompagnées de M. Vauvilliers, allèrent s'asseoir sur la terrasse. Ce fut une journée charmante pour les deux amies. Ils se retirèrent de bonne heure, et laissèrent Anatole et le maître de la fonderie dans une discussion importante, à propos du rendement des mines du mont Canigou.

Après une semaine de labeur, Jacques et Firmin prirent la route de la maison de Marielle. Celle-ci était assise à la même place, son violoncelle à ses pieds, et l'ombre transparente du catalpa descendant sur son front de neige. Ils trouvèrent dans ce jardin jouant avec des roses, et Adémar lisant des vers d'André Chénier. Par une étrange et cruelle fantaisie, Marielle avait demandé "le jeune Malade". Adémar lisait d'une voix sonore et douce, et communiquait à chaque vers le sens de sa beauté propre; dans sa bouche, et lue à deux pas du fauteuil de Marielle, cette œuvre ravissante s'imprégnait d'une déchirante tristesse. Parfois Adémar s'arrêtait, étouffé par une émotion dont il ne restait plus maître; alors l'angélique regard de Marielle plongeait dans le sien avec une profondeur étrange dans laquelle il trouvait l'audelà de la vie.

Au moment où les deux amis pénétrèrent dans le jardin, le livre venait de tomber des mains de M. de Verfeuil, et Marielle regardait le ciel avec une touchante expression de résignation. Elle se leva et fit deux pas en avant en apercevant les jeunes gens, mais elle retomba vite sur son fauteuil. Pourtant elle s'efforça de sourire et de paraître joyeuse. Jacques dressa la toile sur

le chevalet, étudia consciencieusement l'œuvre commencée, puis il dit à Marielle:

—Le cadre est fini, il s'agit maintenant de la figure, la réussirai-je?

—Puisque vous me représentez jouant du violoncelle, vous plairait-il de m'entendre jouer?

—Je n'aurais osé vous le demander dans la crainte de vous fatiguer.

Elle prit l'archet, puis se penchant vers Adémar.

—Recommencez "le jeune Malade", dit-elle, il me semble que l'harmonie des vers de Chénier s'alliera merveilleusement avec les sons de l'instrument. Cette triste fantaisie amena une soudaine pâleur sur le front de M. de Verfeuil. Il obéit cependant, et ces vers si puissants et si tendres parurent une révélation à ceux qui les entendirent. Tandis que M. de Verfeuil les lisait, le pas de Calixte effleura sans bruit les allées. Elle tenait sa promesse de visiter la jeune malade. Très simplement vêtue d'une robe de toile, un chapeau de paille manille sur la tête, elle se montra quand le livre fut fermé et que le violoncelle cessa de pleurer sous les doigts de la jeune fille. Alors elle courut à Marielle, et la pressant dans ses bras:

—Quelle grande artiste vous êtes! Jamais vous n'avez joué ainsi! Mais vous vous tuerez à faire chanter ainsi votre instrument et ceux qui vous aiment devraient vous interdire de jouer...

—Mademoiselle, on est indulgent pour les malades, et je suis une malade...

—Voilà votre portrait! qu'il est ressemblant, Marielle! Oh! monsieur Chazelles, vous aurez beau faire désormais de la modestie, je sais ce

que vous pouvez. C'est tout simplement adorable. Votre mère doit être heureuse, Marielle?

—Certes! mais plus tard encore, quand ce tableau seul lui rappellera celle qui s'en est allée, elle sera deux fois reconnaissante à M. Chazelles.

—Voulez-vous bien vous taire! dit Calixte en l'embrassant; à vingt ans on guérit toujours!

—Ma mère n'est pas là, ajouta Marielle... Nous pouvons bien être franches, n'est-ce pas? Je serai morte à la chute des feuilles.

Ademar se leva sous prétexte de replacer le volume dans la bibliothèque, mais en réalité pour dissimuler son trouble aux regards de Mlle Vauvilliers.

Quand il revint, son visage avait recouvré un calme absolu.

Une séance de quatre heures suffit à Jacques pour achever d'esquisser la figure, déjà souriante dans ce cadre de fleurs. Calixte laissa les jeunes gens s'éloigner, et plus tard, accompagnée de Gloriole, elle rentra chez elle. Son père l'attendait dans le salon en compagnie d'Anatole Corseul, de Firmin Bercy et de Roberval.

—Mon père, dit-elle, décide M. Chazelles à faire mon portrait, je suis jalouse de celui de Marielle.

VI

La fonderie chômait; les ateliers restaient clos les fourneaux vides, les cours désertes. Mais si le travail se donnait relâche, l'activité des ouvriers trouvait largement carrière dans une autre partie du Val-Perdu. Là passait, courait, se pressait une population active, heureuse. Le rire brillait sur tous les visages, la chanson

commencée dans un groupe s'achevait dans l'autre. On entendait de grands coups de marteau frappés dans les madriers, on voyait arriver des charretées de feuillage; les petits enfants chancelaient sous le poids des bottes de fleurs. Des arbres tout entiers, arrachés de la forêt voisine, masquaient les piliers d'un arc de triomphe; assises sur la pelouse, des petites filles formaient des couronnes et des guirlandes. Dans le parc se dressaient des tables gigantesques, où devaient prendre place des ouvriers de la fonderie et leurs familles. Une estrade dominant un vaste espace découvert servirait aux musiciens. Vraiment ce n'était pas trop de toute une journée pour les préparatifs de la fête de Calixte, reine charmante du Val-Perdu. Des invitations lancées depuis quinze jours conviaient les propriétaires des châteaux voisins à un dîner que fournirait la maison Potel et Chabot, et qui serait servi par le personnel de la maison. Quant à l'orchestre du bal, on se contenterait de celui du théâtre de Perpignan, fort passable en vérité. Calixte affectait de ne pas se montrer. Elle devait paraître ignorer ce qui se préparait pour elle. Mais si elle demeurait discrètement enfermée dans le hall, Gloriole qui trouvait moyen d'être partout à la fois accourait toutes des demi-heures annoncer qu'il était arrivé une caisse de Paris; qu'elle avait vu les bijoux destinés à la rosière; que les musiciens s'installaient au château. Calixtè se sentait heureuse. La toilette commandée était prête, et cette toilette était charmante. Elle se demandait quels souvenirs lui offriraient ses amies. Quant à elle, la chère mignonne, elle avait aussi son mystère, complot charmant, ignoré de M. Vauvilliers, et dont la réussite était en partie

due à Mme Chazelles. Toutes deux s'entendaient à merveille; la mère de Jacques éprouvait une joie chaque jour grandissante à garder près d'elle cette belle fille, si simple, si douce, étrange parfois dans ses fantaisies d'enfant gâtée, mais généreuse avec passion, et presque franche avec excès. Qui sait quels rêves indéfinis traversaient la pensée de la veuve, tandis que ses doigts effleuraient la blonde chevelure de Calixte? Cette intimité croissante causait un bonheur non moins grand à M. Vauvilliers. N'était-ce point la Providence qui envoyait au Val-Perdu cette femme d'une distinction rare, apportant à Calixte l'appui de sa présence au moment où elle entrait réellement dans le monde. En confiant sa fille à Mme Chazelles, le maître de la fonderie paraissait si ému que des larmes montèrent aux yeux de la veuve. Aussi, cèrtaine de l'approbation de son père, Calixte ne quittait elle guère Mme Chazelles durant les heures de l'après-midi. Tantôt elle courait au pavillon; d'autres fois elle restait avec elle dans le parc. On les voyait ensemble dans les chaumières des pauvres gens; Jean-Louis, qui souffrait d'une fièvre survenue depuis l'aventure du Trou-aux-Mâcres, devint pour elle l'objet de soins particuliers. Un jour Calixte ayant donné ordre d'atteler, monta dans une voiture légère avec Mme Chazelles, fit arrêter devant le bois de noyers, puis s'appuyant sur le bras de la veuve, elle se dirigea vers le gouffre sinistre. Les parois, droits comme ceux d'une falaise, formaient un mur crayeux, veiné de rouge. L'eau noire, couverte de roseaux et de châtaignes d'eau, croupissait au fond. Calixte n'avait point osé y revenir depuis le jour où elle faillit être victime de son élan généreux. Ar-

rivée près de l'arbre dont les branches avaient aidé à son salut, elle s'agenouilla et dit à Mme Chazelles:

—Regardez tout au fond... Jean-Louis se trouvait là... sur cette pierre dépassant à peine la muraille; il s'accrochait à cette touffe ligneuse poussée entre les roches, et moi, descendant par cet endroit où l'on dirait que des degrés naturels sont ménagés, je m'arrêtai, sur cette corniche étroite, incapable d'aller plus loin, et dans l'impossibilité de remonter; Jean-Louis appelait à l'aide, tandis que prise de terreur, et sentant que le faible appui qui me soutenait ne tarderait point à crouler, je me demandais combien de secondes s'écouleraient avant que je trouvasse la mort dans cette eau fétide... Oh! notre sauvetage à tous deux fut un miracle. Je me souviens à peine de ce qui se passa; Jean-Louis fut ramené le premier à terre. Quant à moi au moment où je touchai le sol je m'évanouis à moitié.

Mme Chazelles embrassa longuement Calixte.

—Depuis que je vous connais, dit la jeune fille, j'apprécie cent fois davantage la généreuse imprudence de votre fils. Si son courage lui avait coûté la vie cependant! Quel désespoir eût été le vôtre. Oh! jamais! jamais! mon père ne s'acquittera envers vous.

—Jacques a rempli son devoir ce jour-là, mon enfant, comme il le remplira, je l'espère, dans toutes les circonstances, même les plus difficiles. Les âmes bien trempées ne se manquent jamais à elles-mêmes.

Longtemps Calixte et Mme Chazelles restèrent au pied de l'arbre séculaire qui paraissait les envelopper à la fois de sa force et de son ombre.

Elles se sentaient en cet endroit si complète-

ment heureuses qu'elles durent faire un effort pour s'arracher à la joie sereine qui leur remplissait l'âme. Ce fut à regret qu'elles quittèrent le Trou-aux-Mâcres, et la jeune fille dit en se levant à Mme Chacelles:

—Une croix sera dressée ici, en souvenir du jour où j'ai failli y périr.

Cette promenade acheva de les rapprocher.

La vie de Calixte se compléta. Elle ressentait pour la mère de Jacques une affection ardente, enthousiaste, qui, jusqu'alors, lui avait manqué.

Elle la consultait sans cesse, refaisant de son éducation ce qui jusqu'alors restait trop volontaire et trop libre. Elle renonçait presque à ses promenades à cheval à travers les gorges du Val-Perdu; elle lisait davantage, et tirait orgueil de son adresse à exécuter les travaux à l'aiguille que lui enseignait Mme Chazelles. Moins frivole, elle paraissait plus jolie. Dans le cœur de la veuve. Calixte trovait tant de résignation et de véritable grandeur qu'elle sentait le besoin de l'égalèr, par des efforts constants sur elle-même. Elles s'entendaient d'une façon presque absolue. Mme Chazelles poussa la bonté jusqu'à se rendre à Perpignan, afin d'acheter tout ce qui manquait à Calixte pour la réussite de son petit complot. Gloriole leur avait apporté son aide, et rien ne pouvait présager que le mystère en eût été trahi. Les hôtes commençaient à arriver au Val-Perdu. Mme Chazelles et Calixte veillaient à l'arrangement élégant des chambres. Un souper retint assez tard les hôtes de M. Vauvilliers, et l'on se sépara en se promettant de se retrouver le lendemain de bonne heure.

Peut-être Calixte s'endormit-elle tard, occupée

qu'elle était par la pensée d'une longue journée de fête; cependant, lorsque Gloriole entra dans sa chambre, elle la trouva debout, accoudée à sa fenêtre, respirant les fortes senteurs qui, des collines, lui arrivaient par bouffées.

Elle mit une robe fort simple, et descendit au hall où Mme Chazelles l'attendait. Peu à peu les invités descendirent. C'étaient des gentilshommes des environs, la plupart de fortunes modestes; des propriétaires opulents parlant un peu trop de leurs terres et faisant sonner haut la dot de leurs filles. Au nombre de ceux-là se trouvait M. Mantferroux; il possédait deux cent mille livres de rentes qu'il dépensait avec plus d'ostentation que de bon goût. Sa femme et ses trois filles, d'une élégance fastueuse, s'habillaient à Paris. Quand elles parurent, en costumes trop voyants et trop riches pour la matinée, Mme Chazelles ne put réprimer un sourire.

M. Montferroux, fils d'un éleveur de Normandie, vendit ses herbages après la mort de son père, et vint s'établir à deux lieues du Val-Perdu, dans un château qu'il restaura avec magnificence. Devenu le propriétaire du manoir, il se crut le droit de reproduire, pour son usage, les armes de l'écusson surmontant le portail, comme s'il était l'héritier direct d'une grande famille éteinte. Quand il songeait à marier ses filles, ce n'était jamais qu'à des gentilshommes de bonne souche. Grandes, maigres, laides, mais avec une sorte de piquant dans l'expression, les trois sœurs, dotées de deux cent mille francs, ne pouvaient manquer de trouver des maris. Orgueilleuses, près les jeunes filles pauvres, elles éprouvaient contre Calixte une sourde jalousie voilée d'amabilité de commande. Calixte, belle, spirituelle et possédant du chef de

sa mère huit cent mille francs, était un autre parti que Mlles Montferroux. L'élégance sobre de Calixte déconcertait un peu toutes prétentions. Mme de Verfeuil entra avec son fils. Vêtue de noir, son visage émacié ressortait vivement dans un cadre de jais et de dentelles. Elle avait fort grand air. L'expression glaciale de sa physionomie se fondit en apercevant Calixte, mais elle n'eut pour les petites Montferroux qu'un salut froid. Une jolie petite veuve, qui s'habillait de lilas tendre, passa à son tour au bras de son amie de pension, Rose Bellini; elles habitaient auprès de la fonderie et venaient souvent chez Calixte. Celle-ci les embrassa avec effusion. Enfin la salle se remplit de familles empressées d'accourir à l'invitation de M. Vauvilliers, de jeunes femmes charmées de danser, de jeunes gens pensant qu'au bal il leur serait peut-être possible de découvrir la jeune fille dont ils souhaiteraient devenir le mari. ...

La cloche de la chapelle sonnait à grande volée, M. Vauvillier dit à ses invités:

—Ma fille et moi nous allons prendre la rosière dans sa maison; nous vous retrouverons à la chapelle.

Dans l'humble demeure vers laquelle se dirigeaient Calixte et son père, l'émotion était grande. Assise sur le seuil, l'aïeule guettait de loin. A l'intérieur une scène touchante se passait. Colette, la rosière, s'était trouvée orpheline à l'âge de douze ans. Quand la mère expira de fatigue, plus que de maladie, elle laissait trois enfants et une vieille mère cassée par l'âge. Colette accepta le fardeau avec courage. Tandis que l'aïeule gardait les petits, elle gagnait quelques sous à coudre chez les gens du pays. Sa mère cultivait le jardin, soignait les

abeilles, élevait quelques chèvres. Tout le monde s'intéressait à Colette, qui grandit, élevant la petite famille, se refusant tout afin de tout accorder aux autres. Lorsque Mlle Vauvilliers eut l'idée de récompenser, chaque année, la fille la plus sage du Val-Perdu, ce fut sur Colette que se réunirent tous les suffrages. Seule, la brave fille en parut surprise. Peut-être eut-elle refusé cet honneur, sans la joie que manifestèrent les petits à cette nouvelle; aussi tandis que M. Vauvilliers, sa fille, et un groupe formé des plus anciens du village se rend à la maison de Colette, celle-ci laisse achever sa toilette par les enfants. Pauline noue la ceinture de satin blanc, Charlot lui tend un livre de messe; la plus jeune, Vermeille, une blondine de huit ans, présente la dernière épingle que Colette va mettre à son fichu. L'aïeule se lève de la chaise sur laquelle elle était assise, à l'ombre des pampres dont la porte est couronnée. Les larmes aux yeux elle remercie M. Vauvilliers de l'honneur qu'il fait à sa famille. Colette rougit en serrant contre elle les enfants, Calixte l'embrasse et pose sur son front, un peu brun, le chapel de roses que l'évêque de Soissons donna le premier à la plus sage. Le maître de la fonderie offre le bras à [illegible] confuse, un membre du conseil municipal présente gauchement le sien à Calixte; l'aïeule suit, s'appuyant sur deux de ses petits-enfants.

Les invités de M. Vauvilliers ont pris place dans les bancs de la chapelle, mais les ouvriers fiers de voir couronner la fille d'un ancien camarade, sont rangés sur deux haies. N'était le respect inspiré par la sainteté du lieu, ils applaudiraient tous. Au fond on aperçoit le maître-autel illuminé, les vapeurs de l'encens arri-

vent sur la place; le desservant, les enfants de chœur et le bedeau descendent vers le portail, et le vénérable vieillard, avec quelques paroles émues, donne sa bénédiction à Colette. La rosière se place dans le chœur, ayant à ses côtés Mlle Vauvilliers, sa marraine. Avant l'Evangile, l'officiant descend de l'autel, un enfant de chœur porte à ses côtés un plat d'argent dans lequel se trouvait une montre d'or et de menus bijoux. Il lui parle à son tour du bonheur dans la famille qu'elle fondera. A ces évocations de tendresses et de fiançailles lointaines, Colette rougit, et sa marraine devint un peu pâle. Elle se demanda pour la première fois si les félicités promises à cette enfant seront un jour son partage. Colette pauvre, Colette chargée d'une famille qu'elle n'abandonnera jamais, lui paraît à cette heure plus certaine qu'elle-même de sa félicité! Celui qui la prendra pour femme obéira seulement au sentiment qui l'entraîne vers cette honnête fille, tandis que Mlle Vauvilliers, l'opulente héri[illegible]tera peut-être plus de convoitise qu'elle n'inspirera d'amour. Elle prie avec une force rendue plus grande par cette vague angoisse, puis son regard se portant sur le groupe d'hommes debout dans le chœur, ces hommes qui pour la plupart, ne priaient pas et qui peut-être n'ont jamais su prier, elle se sent prise d'un frisson douloureux; mais ses yeux rencontrent en ce moment les yeux de Mme Chazelles, et le calme rentre dans son cœur; quand elle voudra faire un choix, n'est ce pas Jenny qu'elle consultera après son père.

La cérémonie terminée, on quitta l'église; Colette cette fois est près de sa grand'mère qui pleure en la serrant dans ses bras. Ouvriers, invités se confondent fraternellement. Tout à

coup un robuste jeune homme, beau d'une beauté franche et sereine se fraie avec peine un passage, et le regard droit, la voix un peu tremblante, il demanda:

—Mère Cadiote, Colette, si vous le voulez bien, remettra dans trois semaines cette toilette blanche, pour revenir dans la même chapelle jurer devant Dieu qu'elle m'accepte pour mari. Je sais bien qu'il n'est guère d'usage de demander une jeune fille en mariage devant si nombreuse compagnie, mais je serai le plus heureux des hommes si elle m'accepte, et je me croirai le droit d'ouvrir le bal avec elle.

—Eh bien! Colette, demanda M. Vauvilliers, réponds-tu à la demande de ce brave garçon?

Colette d'un mouvement rapide fit passer devant elle l'aïeule et les enfants, puis avec une timidité anxieuse elle répondit:

—Tout ou rien!

—Ah! Colette, vous me rendez fou de joie!

Il embrassa la vieille mère, il serra les mains de Colette, et cet incident doublant l'entrain de la fête, ouvriers et villageois se dirigèrent vers les tables dressées dans le parc. Colette placée entre son fiancé et sa grand'mère paraissait à la fois embarrassée et heureuse. Calixte et ses amies aidaient gaiement au service. Le plus beau bouquet de fête qu'on put lui offrir était la joie de ces braves gens. Elle savait bien, du reste, que son tour viendrait. Tandis que les ouvriers prolongeaient le déjeuner par des chansons, M. Vauvilliers et ses amis rentrèrent dans la salle. On déjeuna, puis, comme s'il s'agissait d'une simple promenade, le maître de la fonderie conduisit ses invités sous une tente dressée sur la pelouse. En y rentrant Calixte poussa un cri de surprise. A l'intérieur, la ten-

te disparaissait sous des fleurs mariées avec un art exquis; des fleurs effeuillées couvraient également le sol.

—C'est mon bouquet à moi, dit le père en embrassant Calixte.

Il tira pourtant de sa poche un écrin et ajouta:

—Ceci est destiné à ta parure.

Calixte l'ouvrit et y trouva un fil de perles merveilleux.

—Mais père, c'est une folie, les jeunes filles ne portent pas de si riches bijoux.

—Ma chérie, les perles ne sont pas des brillants et puis qui sait combien de temps s'écoulera avant que tu sois une jeune femme?

Les trois sœurs Monferroux avaient fait venir de Paris de jolies fantaisies qui ravirent Calixte. Anatole Corseul s'était fait expédier un bouquet portant la signature d'une maison à la mode, un bouquet classique, en tant que mosaïque de boutons de roses montés sur fil de fer. Une cravate de dentelle l'encadrait. Anatole paraissait d'autant plus fier de cette merveille que Jacques tenait à la main quelques brins de fleurs sauvages qui lui parurent du plus mauvais goût.

—Daignera-t-elle les accepter? se demandait Jacques.

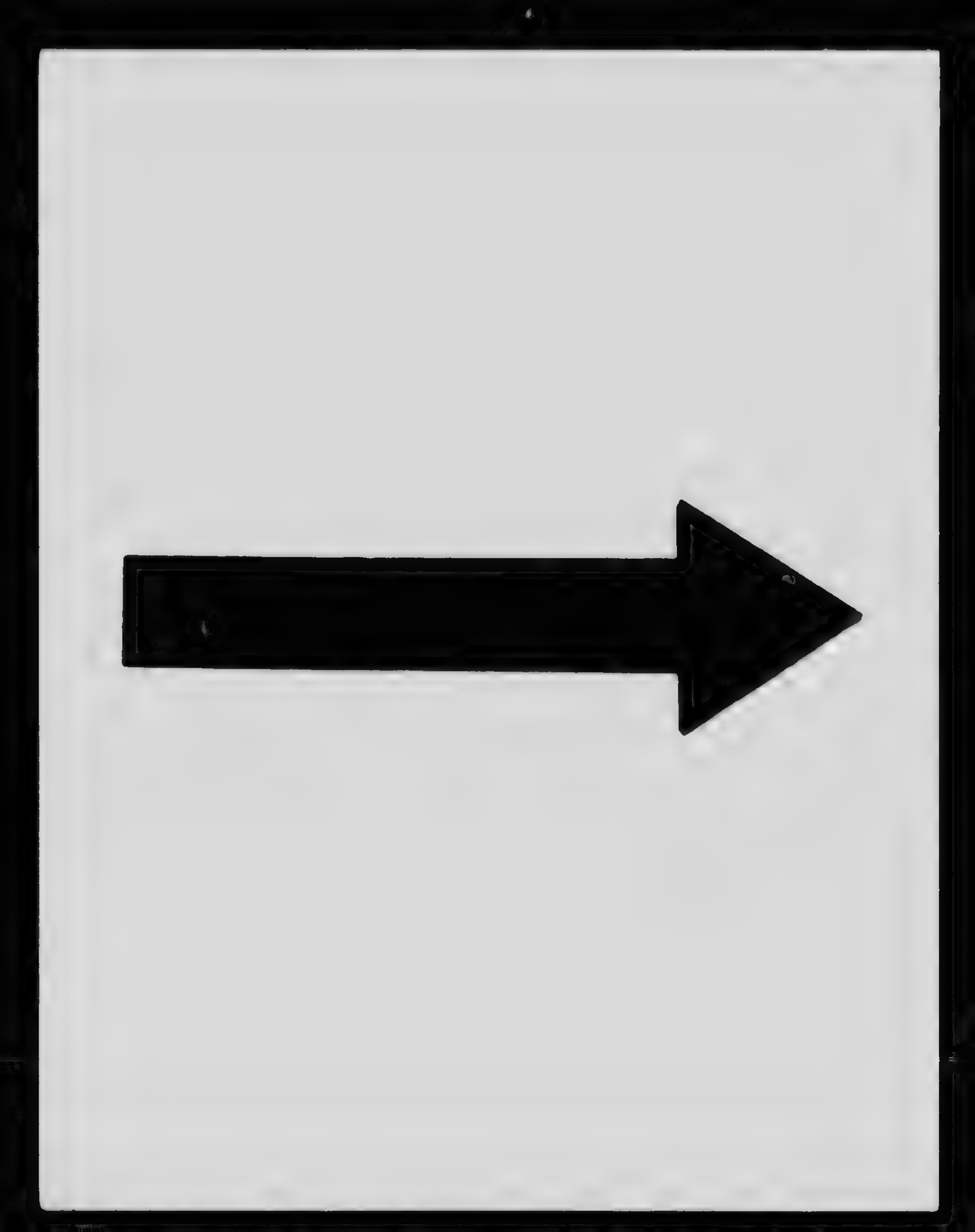
Il s'avança grave, heureux pourtant.

—Soyez heureuse, mademoiselle, dit-il, vous qui répandez la joie autour de vous!

Calixte regarda les fleurs que lui présentait Jacques.

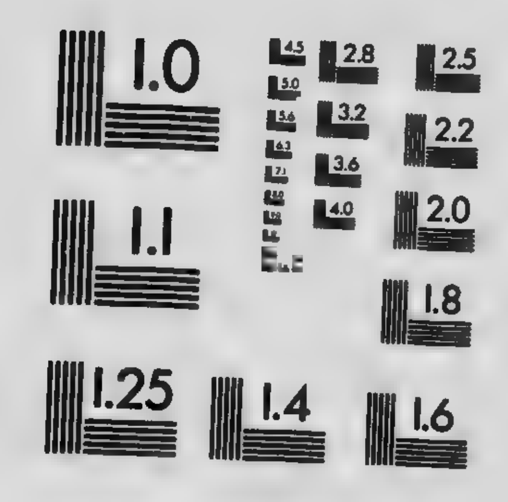
—Ah! fit-elle, vous êtes allé les cueillir à la carrière abandonnée... On ne les trouve que là...

Elle les farda dans ses mains sans se douter



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





de la jalousie qui naissait dans l'âme de Corseul.

La table placée au milieu de la tente débordait de bouquets et de cadeaux. Calixte embrassait ses amies, elle remerciait tout le monde avec effusion. Mais ce n'était que le prélude de la fête. Les ouvriers vinrent à leur tour; le plus vieux offrit des fleurs au nom de ses camarades, et Calixte l'embrassa sur les deux joues. Puis vinrent les enfants; enfin une jeune mère, apportant un nouveau-né dans une corbeille d'osier, pria Calixte de vouloir bien en être la marraine.

Celle-ci accepta de grand cœur. Le défilé paraissait terminé quand le père Broussailles parut.

Le vieux berger portait sa vieille limousine, et son chapeau retombait aussi avant sur ses yeux; il tenait dans ses bras un agneau d'une blancheur de neige qu'il mit aux pieds de Calixte:

—Faudra l'aimer, dit-il, bien l'aimer.

Alors Calixte, caressant tour à tour l'enfant et l'agneau, les adopta à la fois. Le berger se retira au milieu des ouvriers qui semblaient le considérer avec une sorte de crainte. Les sons de l'orchestre donnèrent le signal, et la danse commença sur la pelouse. Corseul qui s'était élancé le premier obtint de Mlle Vauvilliers la contredanse dont l'orchestre jouait les premières mesures.

Jacques se rapprocha de sa mère.

—Pourquoi t'es-tu laissé devancer par ce fat? demanda Mme Chazelles.

—Je ne danserai avec personne, ma mère.

Mme Chazelles parut surprise, et Jacques ajouta:

—Mlle Calixte aura toujours assez de danseurs. Je me contente d'être son ami.

Il erra dans les salons, puis fatigué de la musique, du mouvement tournant des danseurs, de l'éblouissement de la lumière et du scintillement des pierreries, il passa du salon sur la terrasse.

A quoi songeait-il, tandis que son regard se perdait dans la profondeur des jardins? Se souvenait-il de ses lointains voyages? Son esprit errait-il au milieu des merveilles d'Ispahan? Se rappelait-il les dangers courus au milieu du désert, les longues traversées sur une mer paisible, ses enthousiasmes en présence des grands spectacles de la nature, puis aussi dans ces solitudes où nul ami ne le réconfortait, ses heures de découragement et de souffrance? Il resta longtemps appuyé sur la balustrade de pierre à l'italienne entourant la terrasse. Les ritournelles des valses lui arrivaient par bouffées, et sa tristesse grandissait sans qu'il en comprit la cause.

Et pourtant rien ne lui manquait à cette heure. Sa mère était près de lui, leur existence semblait largement assurée. Une année auparavant il se fût estimé le plus heureux des hommes.

Un nom mourut sur ses lèvres, faible comme un soupir, et il ajouta:

—Pauvre enfant!

En ce moment Calixte passait de la salle de bal sur la terrasse.

Enveloppée de tulle, et marchant avec la grâce spéciale qui la caractérisait, elle semblait un de ces esprits légers qui traversent les rivières, une de ces fées que la superstition des peu-

ples place tantôt à l'ombre des bois, tantôt parmi les roseaux des lacs.

Elle s'avança à son tour vers la balustrade ; mais elle ne pouvait voir Jacques en ce moment. Calixte se sentait presque triste, la conduite de M. Chazelles à son égard cachait une énigme dont elle cherchait le mot. Pourquoi Jacques était-il le seul qui ne l'eut pas invité à danser. Elle avait saisi son regard plus froid que d'habitude peser sur elle comme un reproche. Cette enfant gâtée en voulait à l'ingénieur de son abstention. Il lui sembla qu'il devènait coupable à son égard en évitant de se mêler à la foule de ceux qui murmuraient ses louanges. Et cependant, qu'était pour elle ce jeune homme entré depuis quelques mois à la fonderie. Il ne possédait ni l'élégant attrait de M. de Verfeuil, ni le dandysme raffiné de cet Anatole Corseul qui croyait réussir à lui plaire, en lui envoyant des bouquets si bien montés qu'il ne ressemblaient plus à des fleurs, et en lui répétant que le véritable bonheur consiste à avoir une loge à l'Opéra, trois voitures, et des diamants capables d'exciter la jalousie des autres femmes. Celui-ci la prenait pour une niaise. Quant à M. de Verfeuil, tout en le blâmant elle le plaignait. En agissant à son égard comme il le faisait, en se posant un prétendant à sa main, il obéissait à l'implacable volonté d'une mère qui croyait de son devoir de relever sa maison ruinée, par une alliance avec une jeune fille millionnaire. S'il devenait son mari, il la respecterait et la rendrait heureuse à la condition que dans le mariage, l'estime soit suffisante pour réaliser la félicité intime. Calixte ne le méprisait pas. Pauvre, mais de grande race, il offrait un blason en échange d'une fortune, et la plupart des filles

dans sa situation eussent trouvé le marché avantageux. Mais Calixte était, sans le savoir, une affamée de bonheur. Elle comptait pour rien les millions paternels si ces millions devaient l'empêcher de jouir du bonheur qu'elle voyait briller dans les regards de certaines jeunes mariées ses amies, vivant dans une condition modeste. Quant à M. Corseul, bien qu'elle ignorât sa véritable situation pécuniaire, elle ne voyait en lui qu'un manieur d'argent avide de palper une grosse dot, incapable de la comprendre, assez audacieux peut-être pour occuper un jour une situation importante dans la finance, mais trop peu sévère sur les principes de l'équité pour ne pas risquer une de ces chutes qui tuent d'un seul coup. Dans le nombre de ceux dont elle lisait les intentions et les désirs à travers leurs regards, s'en trouvait-il un seul auquel elle put dire la main tendue: —"Marchons ensemble."—Oh! s'il venait celui-là traversant le milieu dans lequel Calixte vivait, comme elle le reconnaîtrait vite; combien lui aussi il saurait la comprendre et la conquérir.

Autour d'elle, sans fin s'agitaient des questions de dot, d'argent, de terres, de revenus. Du cœur nul n'en parlait. On lui offrait les luxueux plaisirs de la capitale, aucun ne parlait de rester dans ce Val-Perdu où elle avait grandi. Jusqu'à cette heure de la soirée elle s'était sentie satisfaite, et voilà qu'une mélancolie lui venait.

Accoudée sur la balustrade elle se sentait devenir mortellement triste. Tout à coup une ombre passa à ses côtés et un cri involontaire lui échappa:

—Monsieur Jacques!

L'ingénieur s'arrêta surpris de la voir seule tandis qu'on danse encore:

—Souffrez-vous, mademoiselle, ou bien est-ce simplement le repos que vous êtes venu chercher sur cette terrasse? Le bal est, ce me semble dans toute son animation, et je croyais que vous l'aimiez avec passion.

—Est-ce donc mal? demanda Calixte.

—Certes, mademoiselle, il ne m'appartient point de vous donner une opinion là-dessus. Le bal pour vous n'est pas seulement la danse, mais l'élégance d'une parure raffinée, des fleurs dans les cheveux et cent mille francs de perles au cou.

—Si vous aviez une sœur le lui interdiriez-vous?

—Je laisserais ce soin à son mari.

—De sorte que votre femme...

—Un homme dans ma situation ne fait point de projets d'avenir, de crainte de les voir déçus. Si je me marie un jour, ma femme m'aimera assez, je l'espère, pour se contenter d'un modeste bonheur dans lequel n'entreront jamais les plaisirs bruyants.

Le refrain d'une nouvelle valse se fit entendre et Calixte faisant un pas du côté du salon, dit à l'ingénieur avec un sourire:

—Je n'ai pas promis cette valse, monsieur Chazelles.

Un violent combat se livra durant une seconde dans l'esprit de Jacques. Offrir son bras à Mlle Vauvilliers était repondre à cette coquetterie insouciante sans doute, et peut-être s'apprêter un chagrin. Ne pas répondre pouvait paraître peu aimable. Il restait debout devant elle, à demi incliné, respectueux et presque triste. Une idée subite venait de s'emparer des

danseuses. Le salon débordait sur la terrasse, et les couples enlacés tournaient au son du "beau Danube" bleu" non plus sous la lumière des bougies mais à la clarté brillante et froide d'une lune d'argent.

Mme Chazelles inquiète de son fils venait à sa recherche, quand Calixte l'aperçut.

Elle n'eut pas le temps de la rejoindre, Anatole Corseul, courbé en deux, lui demandait si elle l'acceptait pour cavalier.

—Merci, monsieur, répondit-elle d'une voix glacée, je suis fatiguée et je ne danserai plus.

Jacques eut envie de la remercier; mais déjà elle avait pris le bras de Mme Chazellles et se dirigeait du côté de son père.

—Eh bien! chérie, demanda le maître de la fonderie, déjà lasse?

—Un peu; et puis, vois-tu, ce qui fatigue ce n'est point de danser aux sons d'un excellent orchestre, mais de s'entendre répéter sans fin la même chose: vous êtes jolie! vous êtes jolie! vous êtes jolie! Eh! je le sais bien! c'est pour cela que je voudrais m'entendre dire autre chose. Ah! père, comme les jeunes gens d'aujourd'hui connaissent mal ce qui plaît vraiment à une femme.

—Que veux-tu! il faut les prendre comme ils sont et pour ce qu'ils sont. Admets cependant qu'au bal, où les femmes luttent d'élégance, on ne peut guère que marivauder. En somme, pour être heureuse il ne faut pas trop exiger. L'homme qui fait la cour à une femme n'a pas toujours la chance de lui avoir sauvé lavie... Et ceux qui ont ces courages-là sont d'habitude ceux qui se taisent. Ne dédaigne pas trop les madrigaux, et ne bâtis jamais de romans.

—Mon père, dit Calixte avec un petit éclat de

rire, croiriez-vous que M. Chazelles ne m'a point fait danser.

—Vraiment? Eh bien cela ne me surprend pas. Mais en revanche M. Corseul a multiplié ses invitations.

—Tellement que je l'ai refusé tout à l'heure.

—Sois certaine qu'il ne te le pardonnera pas.

—Tenez, le voilà qui danse avec Anastasie, une des trois Maigres. Dame! Deux cent mille francs de dot ne sont pas à dédaigner.

Jacques et sa mère se rapprochaient, et Calixte se penchant vers son père, lui dit:

—Je t'en prie, obtiens de M. Jacques qu'il fasse mon portrait.

M. Vauvilliers serra doucement le bras de sa fille.

—Pourquoi y attaches-tu tant de prix? Si tu veux ton portrait, je puis faire avec toi un voyage à Paris et nous demanderons à un artiste à la mode de reproduire le joli visage de ma Calixte... Il n'est guère dans les attributions d'un ingenieur de faire le portrait des jeunes filles.

—Je le sais, je le sais! mais il ne te refusera rien, à toi, tandis qu'il ne m'a pas répondu quand je l'ai prié de me donner des leçons de dessin. D'ailleurs il a bien réussi le portrait de Marielle...

—Allons! il s'agit d'un caprice d'enfant gâtée.

—Je le ferai...

—Feras-tu ce que je demande?

—Quand?

—Tout de suite, exigeante créature!

M. Vauvilliers rejoignit l'ingénieur.

—Mon cher ami, lui dit-il, je pourrais vous parler pendant un quart d'heure d'un objet entièrement étranger à ce qui m'occupe; ces fa-

çons-là ne sont pas pour nous. Il s'agit d'un désir de Calixte, et dame! moi qui suis un homme sérieux, je ne me hasarderais point à refuser de les satisfaire. Cette enfant désire son portrait fait par vous. J'ai offert Jules Lefebvre, Chaplain, Cabanel, et je me suis vu refuser avec perte. J'ai parlé du caractère sérieux de vos travaux, on m'a fait la moue...... Moi, voyez-vous, je ne résiste point aux moues de ma fille, surtout le jour de sa fête... demandez-moi ce que vous voudrez, mais cédez à son désir.

—Qu'il soit fait selon la volonté de Mlle Calixte, répondit Jacques d'une voix qui s'altéra légèrement.

M. Vauvilliers lui serra les deux mains puis l'entraîna du côté de Calixte:

—C'est entendu, fit le maître de l'usine; le peintre emprunte à l'ingénieur deux heures de séance chaque jour. Je dois même avouer à la louange de l'artiste qu'il ne s'est pas trop fait prier. J'espère que tu vas signer ta paix avec lui.

—Que veux-tu père, j'étais jalouse de Marielle.

M. Vauvilliers se mit à causer avec Mme Chazelles, tandis que Calixte poursuivait en s'adressant à Jacques:

—Trouvez-vous Mlle Aubertas très belle?

—D'une beauté spéciale, oui, mademoiselle. On dirait que l'approche de la mort la spiritualise.

—La croyez-vous donc perdue, vous aussi!

—Peut-être existerait-il un moyen de la sauver. L'indiquer à la mère serait lui enfoncer un nouveau glaive dans le cœur. Si cette enfant avait une amie riche et bonne, je répondrais de tout. La jeune fille riche dirait à Marielle: je

pars pour l'Italie, venez avec moi; vous vous sentirez renaître, et nous reviendrons au Val-Perdu toutes deux rayonnantes de santé.

—Vous ne connaissez point Marielle, dit Calixte en relevant la tête. Elle ne meurt pas seulement de la poitrine, mais d'un chagrin qu'elle cache à tous... M. de Verfeuil la prendrait pour femme si sa mère ne lui imposait un autre choix. Eh bien! pour ressusciter cette pâle Marielle il faudrait une espérance que M. Adémar est trop loyal pour lui donner. Si je l'agréais il m'épouserait afin de remplir le vœu de sa mère, et je le crois assez honnête homme pour être bon et loyal compagnon. Mes allures trop franches et souvent un peu hardies ne lui plaisent pas. Il me recherche pour ma fortune et cependant je ne le méprise point.

—Savez-vous ce que je ferais si j'étais à votre place, mademoiselle? Eh bien! je prierais mon père d'offrir à M. de Verfeuil une place dans ses bureaux. Pauvre, il travaillerait; le gain que lui rendrait son labeur lui permetrait alors d'épouser une fille plus pauvre encore qu'il ne l'est lui-même.

—J'en parlerai demain, répondit Calixte avec vivacité. Oui vraiment, M. Adémar et Marielle semblent être destinés l'un à l'autre... Vous la trouvez plus jolie que moi, n'est-ce pas?

—Attendre les compliments, serait d'une coquette. Tant pis! Je ne vous en ferai pas; et je vous crois trop fière pour les aimer.

—Ah! vous avez deviné cela? Ce n'est pas l'opinion de M. Anatole. Il crible sa causerie d'adjectifs à mon adresse, ce monsieur à l'opoponax! Dites-moi, vaut-elle quelque chose, sa mine?

—Puisqu'elle a ruiné deux Compagnies; il est probable qu'elle enrichira la troisième.

—Vous m'étonnez; il me semble que rien de juste et de bon ne peut venir de M. Corseul. Oh! tenez! c'est à prendre tous les hommes en dédain de voir avec quel empressement ils se précipitent du côté où se trouve une dot à prendre.

—Il n'est pas le seul à vous offrir ses hommages. Le château de Sancerre appartient à un homme millionnaire comme M. votre père.

—Avec cette différence que le propriétaire de Sancerre a ramassé les siens dans la boue. Croyez-vous qu'on m'honore beaucoup en venant me les offrir. Il voudrait se refaire un honneur en s'alliant à ma famille. Tenez, parfois je prends le monde en tel dédain que je jure de ne me marier jamais.

—Il y aura un heureux de moins en ce monde.

—Pensez-vous cela sans restrictions?

—Au contraire, avec beaucoup de restrictions.

—Voilà qui me rassure. J'aime la discussion permettant la franchise. On peut citer mes défauts sans me choquer. Je sais monter à cheval, conduire, et je nage à merveille! quelle éducation! Quand j'étais petite le médecin ordonne de m'obliger à faire les exercices violents afin de me fortifier, et à force de m'occuper d'escrime et de tir je suis devenue une personne un peu fantasque et hardie, prompte à la colère et fière à l'excès.

—Vous oubliez la bonté qui vous rend pitoyable aux misères d'autrui; un esprit fin, glissant aisément à la raillerie, une bravoure allant jusqu'à la témérité; mais surtout une franchise charmante qui brille dans vos yeux, éclate dans votre sourire et résonne dans le son de votre voix.

—Prenez garde, vous allez tomber dans le travers de M. Corseul, et m'adresser des compliments... Justement le voici... Peut-être va-t-on jouer une nouvelle valse...

En effet Anatole s'avança vers elle et demeura dans une attitude suppliante.

—Je parlais tout à l'heure des mines du Canigou, dit Mlle Vauvilliers de son accent le plus incisif; si vous aviez mieux compris mon caractère, monsieur, vous seriez parti pour le Cap afin d'y découvrir des mines de diamants... Du fer! cela est bon pour mon père! Les diamants eussent été pour moi.

—S'il ne fallait que trouver des diamants au Cap pour vous prouver...

— Eh bien! croyez-moi monsieur Corseul, abandonnez l'affaire du Canigou et allez au Cap, j'aime les diamants à la folie.

Anatole Corseul jeta un regard méchant à Jacques Chazelles: il allait peut-être lui adresser quelque raillerie, mais il n'en eut pas le temps, le feu d'artifice commençait et Calixte acceptant le bras de Jacques courut se mêler à un groupe de jeunes filles.

—Est-ce que cette petite sotte se moquerait de moi? demanda Anatole. Si l'ingénieur se trouve sur mon chemin, tant pis! Je le casse!

VII

A Beauchâtel on menait grande vie; afin de se créer des relations utiles dans le pays, Anatole Corseul multipliait les dîners plantureux, les déjeuners gais et sa réputation de prodigue hospitalité lui gagnait bon nombre de parti-

sans parmi la jeunesse avide de plaisirs et les prenant un peu sans regarder quelle main les distribue. Des dons faits adroitement à l'église du Val-Perdu, une distribution de vêtements à des pauvres gens lui méritèrent une réputation de charité. Beauchâtel, meublé par un des premiers tapissiers de Paris, était un miracle d'élégance raffinée. Les jeunes gens des habitations voisines, manoirs, gentilhommières ou simples maisons de campagne, s'émerveillaient des recherches d'un luxe dont ils n'avaient pas l'idée. Quand ils rentraient chez eux, tout leur semblait mesquin et triste; le dégoût leur prenait des vieux meubles, des fauteuils fanés, des papiers peints couvrant les murs. Dans leurs conversations ils ramenaient sans fin le nom de ce Parisien brillant, à la fois spirituel et généreux, dont les causeries les transportaient au milieu d'un monde nouveau. L'existence de petits hobereaux qu'ils menaient leur paraissait indigne de leur jeunesse et de leurs aspirations. Les mères et les sœurs entendaient revenir comme un rèfrain dangereux ce mot éternel: Paris! Paris! Plus d'un fils demanda à son père de lui permettre l'hiver suivant d'y aller lui aussi; les uns donnèrent pour prétexte des études de droit ou de médecine à faire; les autres une irrésistible passion artistique. L'influence de Corseul fut telle que trois jeunes gens, jusque-là respectueux et soumis, réclamèrent des comptes à leurs mères, et exigèrent qu'on les mît en possession de l'héritage paternel. En même temps Anatole professait si hautement son admiration pour Mlle Vauvilliers, que nul ne doutait dans le pays qu'il lui fit une cour assidue devant se terminer par un mariage. Angtole recevait avec dis-

crétion des félicitations qu'il possédait la chance de Mlle Vauvilliers. L'affaire de la mine du mont Canigou, habilement grossie, les dépenses d'Anatole, tout convenait à établir sa situation sur des bases solides. Les Trois Maigres qui d'abord avaient en secret espéré captiver le Parisien renoncèrent à leurs espérances. Les proportions de l'intimité croissante d'Anatole avec le Maître de la fonderie devinrent telles que Mme de Verfeuil s'inquiéta, et pressa Adémar de présenter officiellement sa requête. Celui-ci hésitait, reculait; la sympathie mystérieuse qu'il ressentait pour Marielle arrêtait la parole sur ses lèvres, à l'heure où il était sur le point de demander la main de Calixte. Celle-ci devina ce qui se passait entre le fils et la mère ; rêvant le bonheur de Marielle, prise de pitié pour la ruine de cette maison, mais blâmant hautement le faux orgueil qui empêchait Adémar de s'affranchir de cette gêne, elle résolut de contribuer à l'union de deux êtres faits l'un pour l'autre, mais séparés par un orgueilleux malentendu.

Un soir, après dîner, ellè accepta le bras de M de Verfeuil, et quand ils se furent éloignés de la foule:

—Voulez-vous me parler avec une fraternelle franchise? lui demanda-t-elle.

—Oui, mademoiselle, car vous êtes digne de toute confiance.

—Je n'ignore point les vœux de votre mère, mais en fille sage que je suis, et considérant le mariage comme l'indissoluble contrat qui lie deux existences jusqu'à la mort, j'ai résolu de n'épouser qu'un homme que j'aimerai. Suivez mon exemple, écoutez la voix de votre cœur. Ne m'opposez pas la minime situation de votre

fortune, ce serait l'objection d'un homme faible de cœur. Abandonnez à votre mère le revenu qui vous reste, acceptez d'aller pendant deux ans représenter la maison de mon père en Amérique, quand vous reviendrez votre situation sera faite au Val-Perdu, et l'espérance aura prolongé la vie de Marielle. Je me ferai son amie, je lui parlerai de vous. Je l'emmènerai avec moi en Italie, et vous la retrouverez heureuse et ressuscitée.

—Mais ma mère! ma mère!

—Votre mère abaisserait votre caractère en vous obligeant à contracter un autre mariage. A certains mots de mon père, j'ai deviné qu'elle avait fait une démarche près de lui, et sans doute il attend pour m'en parler une heure propice... J'ai voulu devancer cette confidence. Dans quinze jours un homme investi d'une confiance absolue doit aller à Philadelphie, si vous le voulez vous serez ce mandataire. N'est-il pas plus noble de refaire sa fortune grâce à l'industrie, que de la devoir à la dot d'une femme. Je vous porte autant d'intérêt que de sympathie, et je suis certaine que même dans les conditions où il se fut conclu, notre mariage n'eut pas été pour moi un malheur. Mais l'estime ne suffit pas; la tendresse est nécessaire, vous chérissez Marielle en secret, fiancez-vous à elle avant de partir.

Calixte regarda bien en face Adémar qui lui répondit d'une voix ferme:

—Vous avez raison, et je suivrai votre conseil. Pendant mon absence efforcez-vous de soutenir l'énergie de Mlle Aubenas.

Le soir même Calixte, avec cette franchise qui était une de ses forces, dit à son père:

—Je me suis expliquée avec M. de Verfeuil ;

nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre; l'inaction lui pèse, il te représentera en Amérique quand tu le désireras.

Le regard de M. Vauvilliers alla de l'un à l'autre des jeunes gens. Il les vit calmes et satisfaits, et se contenta de répliquer:

—Je préparerai demain les actes dont vous aurez besoin, monsieur de Verfeuil, et Lourdois vous remettra quinze mille francs pour vos premières dépenses.

Huit jours plus tard Adémar quittait sa mère et partait pour Philadelphie. Cette nouvelle ne surprit pas Jacques Chazelles, mais elle lui mit au cœur une joie dont la violence l'effraya.

Possédait-il donc assez d'influence sur cette jeune fille pour qu'elle réglât sa vie d'après ses conseils. Tantôt il s'exagérait l'importance du départ de M. de Verfeuil, tantôt il essayait de l'amoindrir. Une seule chose demeurait visible dans sa conduite, la volonté de s'éloigner de Calixte autant que le lui permettaient et les obligations de son emploi et l'affection croissante que lui témoignait M. Vauvilliers.

Quatre mois à peine s'étaient écoulés depuis l'entree de Jacques à la fonderie, et déjà tout marchait d'après les soins et les ordres du jeune ingénieur. Quand on consultait le Maître, comme on appelait M. Vauvilliers, celui-ci répondait le plus souvent: "Adressez-vous à M. Chazelles". On en prit l'habitude et Jacques devint rapidement le véritable directeur du Val-Perdu. Il ne se passait plus guère de jours sans que le Maître allât chez Mme Chazelles, L'esprit aimable de la veuve, sa droite raison, les délicatesses de son cœur le charmaient chaque jour davantage. Il eut souhaité maintenant que Jacques et sa mère eussent leur couvert à

sa table, mais Jacques refusa avec obstination ce que la veuve eut accepté par amitié pour Calixte. Un matin Lourdois, ayant mandé l'ingénieur, prit dans sa caisse quatre billets de mille francs qu'il lui tendit.

—Veuillez émarger, dit-il, vos appointements sont fixés à quinze mille francs; vous en avez dépensé mille avant l'arrivée de Mme votre mere. Il est temps que je mette mes écritures en ordre.

—Etes-vous certain du chiffre? demanda Jacques; la somme me semble supérieure aux services que je rends ici.

—Supérieure! Non pas. On ne jure que par vous, et si cela continue on croira que M. Vauvilliers se ménage un associé.

Jacques signa et sortit rapidement. Une joie soudaine lui envahit le cœur. Si cela était vrai pourtant, si le maître de la fonderie du Val-Perdu pensait à lui créer une position importante... Il s'arrêtait, n'osant poursuivre, s'effrayant de l'audace en son espérance. Certain que sa présence n'était pas indispensable, avide d'air et de liberté, afin d'essayer de voir clair dans son jeune cœur il prit sans en avoir conscience le chemin de la carrière abandonnée. Au moment où il débouchait du bois de noyers, sa surprise fut grande d'apercevoir Broussailles assis au pied du grand noyer. Ses moutons broutaient l'herbe autour de l'abîme, et les chiens rassurés par la docilité du troupeau demeuraient allongés sur le sol, le museau entre les pattes, suivant d'un œil demi-clos les mouvements des bêtes. Broussailles, les deux mains appuyées sur la crosse de son bâton, couvert de sa vieille limousine rayée regardait au loin. Son vaste chapeau de paille ne couvrait plus son

front, et Jacques demeura un instant immobile à considérer le vieillard. Son visage tranissait une certaine noblesse, son attitude n'avait plus rien de la timidité servile qu'elle trahissait d'habitude. Sa taille haute et droite gardait une sorte d'élégance virile. Enfin, bien que ses cheveux fussent blanchis aux tempes, le berger ne semblait pas à cette heure avoir plus de cinquante ans. Un de ses chiens trahit la présence d'un étranger en se dressant sur ses pattes, et en aboyant avec force.

Le père Broussailles tressaillit en reconnaissant l'ingénieur, et fit un mouvement pour reprendre son chapeau. Jacques s'assit sur une souche, prit un crayon et commença l'esquisse de ce qu'il avait sous les yeux. C'était en réalité un tableau complet. Les roches à veines rouges, semées de distance en distance de touffes d'arbustes, de bruyères roses s'étendant en tapis épais, enfin ce berger bizarre, avec ses chiens énormes composeraient une scène qui n'était pas sans grandeur.

Broussailles paraissait suivre avec intérêt le travail du jeune homme. ...

Celui-ci dessinait depuis une heure, il referma son album de poche, et le berger s'approchant lui dit d'une voix saccadée:

—Nous autres nous lisons dans les étoiles et nous connaissons la vertu des plantes... Ayez confiance... Je vous souhaite du bien... Où vous êtes assis vient souvent la fille du Maître... Et quand elle se penche sur le trou noir, c'est pour chercher la place où elle était prête à périr quand vous l'avez sauvée...

—Comment sais-tu cela? demanda Jacques.

—Les bergers sont devins... Elle est bonne et

belle, vous l'aimez, elle sera votre femme, et votre sort à tous deux se décidéra ici...

—Si tu disais vrai, berger...

—Je ne mens jamais.

—Je suis pauvre!

—Un malheur t'a ruiné, Vauvilliers le réparera... N'aie crainte, le père Broussailles te protège... J'ai trouvé pour la demoiselle du trèfle à cinq feuilles, et pour toi des cailloux rouges... prends-les ils te porteront bonheur.

Jacques, quoi qu'il n'eut point la faiblesse d'être superstitieux accepta les pierres bizarres que le berger lui tendait. Comment cet homme connaissait-il son secret? Fallait-il donc croire à la double vue de certains êtres accoutumés à la contemplation du ciel, et vivant en commun avec des créatures infimes? Pourquoi lui conseillait-il l'espérance?

La rencontre de Broussailles lui parut un présage heureux; il lui sembla que la Providence venait de lui répondre et qu'il ne commettrait point une folie en s'abandonnant aux rêves de son cœur.

Comme il rentrait, Firmin Bercy lui apprit que le secrétaire de M. Vauvilliers, le cherchait.

Jacques se rendit au cabinet du maître de la fonderie.

Celui-ci était en conférence avec Anatole Corseul.

Le fringant Parisien, cachant depuis de longs mois sous les dehors voulus d'une frivolité luxeuse d'énormes besoins d'argent, pressé de tous côtés par ses créanciers, et voyant approcher le terme où il se verrait obligé de renoncer à l'affaire du Canigou, faute d'un commanditaire, avait résolu de brûler ses vaisseaux. Très-engagé dans une affaire de crédit dont l'écrou-

lement pouvait amener à la fois le déshonneur et une ruine complète, il devait pour échapper aux conséquences auxquelles l'exposait son titre d'administrateur se démettre de cette situation et vèrser une somme importante. Or en ce moment sa considération mondaine, et sa sécurité commerciale, dépendant pour lui du traité à signer avec Vauvilliers, il devait avant trois jours se rendre à Paris et y porter cent mille francs, sous peine de voir son crédit crouler dans un désastre. Jacques connaissait déjà la valeur de la mine, mais mis en défiance par les demi-mots de Firmin, il était résolu à s'opposer de tout son pouvoir à la conclusion de l'affaire, afin d'être édifié sur la valeur morale de l'homme, avant de mettre une signature à côté de la sienne.

—Je vous attendais, dit M. Vauvilliers, M. Corseul, obligé de partir, me demande une décision. Avez-vous étudié la question sous toutes ses faces?

—J'ai pu apprécier le rendement de la mine, et l'affaire serait excellente d'y jeter deux millions. Les deux premières Compagnies se sont ruinées pour avoir commencé les travaux avec cinq cent mille francs. Mais si de ce côté je me sens rassuré, je le suis beaucoup moins quant aux détails, et je vous demande, monsieur, une semaine pour achever mon travail.

—Mais voilà quatre mois que vous avez les pièces en mains, et vous faites des expériences! dit Anatole.

—Qu'est-ce que cela prouve? Ma prudence quand il s'agit des intérêts qui me sont confiés.

—Cette mine est maintenant sans valeur puisqu'elle ne me rapporte rien. Je ne demande

qu'une part assez faible dans les bénéfices et quatre cent mille francs comptant.

—Peut-être abaisserez-vous un peu votre chiffre? dit froidement Chazelles.

—Non, monsieur, et je ne cèderai la mine à ce prix qu'à la condition de signer aujourd'hui même.

—Et moi, monsieur, j'userai de toute mon influence sur M. Vauvilliers pour le prier de m'accorder huit jours.

Le maître de l'usine regarda Jacques avec attention et fut frappé de l'expression calme mais résolue de son visage. Il éprouvait tant de confiance dans la raison précoce du jeune homme qu'il se demanda s'il ne devait pas se fier entièrement à lui pour la conclusion de cette affaire. Après un moment de réflexion, il dit donc à M. Corseul:

—Vous partez pour Paris dans deux jours, et vous y resterez bien trois jours encore. A votre retour vous aurez ma décision, quelle qu'elle soit!

Anatole ne put réprimer un mouvement de colère.

Jacques se leva, ne voulant point paraître insister davantage, et peser sur la décision du maître de la fonderie.

En quittant M. Vauvilliers, Jacques traversa le jardin. Calixte s'y promenait cueillant des roses.

—Monsieur Chazelles, dit-elle, vous me donnez aujourd'hui ma première leçon de dessin?

—Je suis à vos ordres, mademoiselle.

—Tenez, dit-elle en lui tendant un bouton de rose d'une teinte soufre charmante, je paie d'avance les cachets.

Jacques prit la fleur et regarda Calixte qui détourna la tête.

—Mademoiselle, balbutia-t-il.

Mais elle s'enfuyait déjà, car elle venait d'apercevoir Anatole sortant à son tour du cabinet de M. Vauvilliers.

Celui-ci n'avait rien perdu de cette scène. Il avait vu le geste de Calixte et Jacques tenait encore à la main la rose qu'elle lui avait donnée.

Un sourire d'une méchanceté cruelle passa sur ses lèvres minces, et il s'avança rapidement du côté de l'ingénieur.

—Je suis bien aise de vous rencontrer, monsieur, lui dit-il, afin d'apprendre de quelle façon je dois interpréter votre attitude à mon égard. Depuis que j'ai l'honneur de venir chez M. Vauvilliers, je vous trouve sur ma route, contrecarrant mes projets, vous opposant à mes désirs, usant de votre influence et de votre savoir pour empêcher la réalisation d'une affaire à laquelle j'attache une haute importance.

Jacques arrêta son regard clair sur la figure pâle de M. Corseul.

—Permettez-moi de vous répondre que je ne dois compte à personne de mes actes. Investi de la confiance de M. Vauvilliers, je m'efforce de la mériter. Il n'existe aucun danger à montrer une excessive prudence. On s'expose souvent en agissant sans réfléchir.

—Voudriez-vous dire que l'affaire du Canigou peut présenter des chances mauvaises?

—Encore une fois, monsieur, je ne prétends rien, et n'ai surtout rien à démêler avec vous. Je ne suis point le futur acquéreur de cette mine. Chargé d'en analyser les produits je l'ai

fait suivant ma conscience, et ce résultat vous a été favorable.

—Soit! Mais M. Vauvilliers allait signer un acte d'association...

—Il peut se contenter d'un acte de vente.

—M'apprendrez-vous la raison de la distinction que vous établissez?

—En dehors du cabinet de M. Vauvilliers ou du mien, je n'ai l'habitude de traiter aucune affaire, répliqua Jacques froidement.

Il salua d'une façon hautaine, et il allait s'éloigner quand la main d'Anatole se posa sur son bras.

—Vous vous trompez, répliqua Corseul d'une voix incisive. Il existe différentes façons de traiter les affaires, voilà tout. Je le fais moi hardiment dans le salon ou dans le bureau du père... Vous agissez, vous, d'une façon clandestine et honteuse... Je demandais quatre cent mille francs, au père, vous mendiez des roses à sa fille... Belle spéculation! Calixte possède huit cent mille francs de dot et vous êtes pauvre! Plus que pauvre, puisque jusqu'à ce jour votre mère a vécu de bienfaits mystérieux et d'aumônes déguisées...

—Misérable! s'écria Jacques en s'avançant vers Anatole le geste menaçant.

—Si vous vous jugez offensé, je suis à vos ordres, ajouta le Parisien.

Jacques secoua la tête.

—On n'est offensé que par ses égaux, dit-il, et vous n'êtes pas mon égal. Je représente le travail, vous êtes la paresse vicieuse, j'ai le droit de marcher le front levé, et Dieu sait dans quelle fange vous roulerez. Je ne pense donc point à moi, mais je vous défends, entendez-vous, de lever les yeux sur Mlle Vauvilliers. Celle-là est

une de ces femmes qu'on n'attaque jamais impunément devant un homme de cœur.

—Vous avoue-t-elle déjà pour son champion? demanda Corseul de plus en plus ironique, M. Vauvilliers vous garderait-il la confiance dont vous vous targuez s'il savait que vous essayez d'attirer à vous la tendresse ingénue de sa fille. Je l'ai, moi, officiellement demandée en mariage à son père... Il ne m'a jusqu'à ce jour ni accepté ni refusé, mais je ne me cache point pour faire à Mlle Calixte une cour respectueuse, comme vous le faites pour recevoir ses roses. Vous jouez votre jeu! Les jeunes gens pauvres ne sont-ils pas tous destinés à jouer cette éternelle comédie de la passion cachée. Vous me semblez plus adroit que beaucoup d'autres, voilà tout!

Jacques baissa la tête atteint en plein cœur, et ce fut Anatole qui s'éloigna le front haut en sifflotant un air de chasse.

—Allons, murmura-t-il, le coup a porté!

Jacques ne bougeait pas. D'un mouvement machinal il avait caché la rose offerte par Calixte. Les cruelles paroles de M. Corseul éclairaient brutalement le mystère du cœur.

—C'est vrai, disait-il d'une voix brisée, c'est vrai! je l'aime! Mais ce qui est un mensonge, c'est que j'aie jamais songé qu'elle était riche. Je l'ai trouvée belle, puis elle m'a paru bonne. Mes chagrins d'enfance la touchaient...... Nous nous étions trouvés en face l'un de l'autre dans une heure terrible, et j'avais risqué ma vie pour elle... Je l'aime! C'est un malheur... Mais si elle allait m'aimer, elle. Si cette jeune imagination se laissait prendre à un charme romanesque... Alors... Eh bien! oui, alors je semblerais avoir joué un rôle odieux... Et pourtant, savais-je

son nom seulement quand je l'arrachais à l'abîme... Lui ai-je jamais reparlé du jour où je l'enlevai demi-morte au risque de rouler avec elle dans l'eau morte de la carrière... Non! non! ma conscience est pure, si mon cœur est faible... Je ne me reproche rien, et cependant... Cependant ma place n'est plus ici... Je trahirais malgré moi mon secret, peut-être à son tour... Dois-je troubler la paix de cette maison? Je quitterai le Val-Perdu. Je retournerai à Paris... Je me dirai que le bonheur n'est pas fait pour moi... Ah! maudit sois le misérable qui me fit pauvre! Si j'étais riche je pourrais dire à M. Vauvilliers: J'aime votre fille, donnez-la moi pour femme!

Jacques frissonna de la tête aux pieds, aspira l'air fortement comme pour se donner des forces, puis il se dirigea du côté du pavillon.

Sa mère l'attendait.

—Tu es en retard, Jacques.

—C'est vrai, je te demande pardon; je n'ai pas faim... déjeune sans moi.

Mme Chazelles s'approcha de son fils.

—Comme tu es pâle, souffres-tu!

Alors le cœur de Jacques éclata. Il se jeta dans les bras de sa mère; il lui dit tout: son amour naïf, son respect pour Calixte. Il répéta qu'il avait mis en elle toutes ses espérances de joie, et que les paroles de M. Corseul lui faisant comprendre sa folie, dans la crainte de compromettre la jeune fille et de passer pour un chercheur de dot, il ne voyait d'autre moyen de salut qu'un prompt départ.

—Mais si elle t'aimait, elle aussi?

—Ne me le dis pas! Je le redouterais aujourd'hui. Nous partirons. Que tout soit prêt dans trois jours. Pardonne-moi de bouleverser

ainsi ta vie. Nous agirions mal en demeurant au Val-Perdu.

—Que ta volonté soit faite, mon enfant!

—Tu es une sainte, une généreuse mère! Je t'aime, je te bénis. Nous nous suffisons l'un et l'autre, et nous oublierons le rêve que j'ai fait... Il me reste quelques billets de mille francs qui suffiront pour attendre que j'aie trouvé un autre emploi.

—Comment annonceras-tu cette nouvelle à M. Vauvilliers?

—Je vais lui écrire.

—Fais vite alors, les sacrifices douloureux doivent s'accomplir d'un seul coup.

Jacques prit une feuille de papier et commença une lettre qu'il avait d'abord résolu de faire brève; mais il s'était attaché trop sincèrement à M. Vauvilliers pour ne point trahir les généreux sentiments de son âme. La plume courait sur le papier; il ne voulut point relire ce qu'il avait écrit, mit les quatre pages dans une enveloppe et chargea la vieille Coudrette de porter la lettre chez M. Vauvilliers.

Celui-ci se trouvait dans le salon avec sa fille, Anatole Corseul faisait une dernière visite avant de quitter le Val-Perdu.

—Je serai de retour dans trois jours, je l'espère, dit-il à M. Vauvilliers, et cette fois j'aurai votre décision.

—Je crois qu'elle sera favorable à vos désirs

Le valet de chambre parut apportant une lettre sur un plateau.

—Vous permettez? demanda Vauvilliers.

Il décacheta la lettre et ne put retenir un cri de surprise.

—Qu'avez-vous donc, mon père? demanda Calixte.

—Chazelles nous quitte.

—Bah! dit Anatole, comme cela, brusquement?

—Je n'y comprends rien!! Oh! s'il croit que je vais le laisser faire! Tant de science et de loyauté ne se rencontrent pas souvent. Tout s'expliquera. S'il veut une augmentation...

—Mon père pouvez-vous lui supposer un actif semblable? ...

—Mais alors quelle folie!

Anatole se leva, prit congé et dit sur le seuil:

—Si vous le souhaitez, je puis vous ramener un autre ingénieur.

—Oh! je ne perds pas encore l'espoir de faire changer M. Chazelles de résolution. Si j'ai besoin de vous, je vous écrirai.

Lorsque le père et la fille se trouvèrent seuls, M. Vauvilliers demanda à Calixte:

—Y comprends-tu quelque chose?

Elle était pâle comme un lis et ce fut d'une voix très faible qu'elle répondit:

—Rien! mon père, je n'y comprends rien!

M. Vauvilliers sortit et Calixte fondit en larmes.

VIII

L'étude de maître Froidevaux, une des plus importantes de Paris, était ce matin-là tellement encombrée de clients que les clercs en perdaient la tête: Achats, testaments, inventaires, contrats, actes de société, baux, commandites, rupture amiable de ces mêmes sociétés, liquidations par suite de l'intervention de la justice, occupaient à la fois maître Froideveaux et son

premier clerc. Ceux-ci s'accaparaient les grandes affaires, confiant celles de second ordre à Justin Faucheux, que son habileté en droit rendait apte à débrouiller et à prévoir bien des choses.

Il existait dans la vie de Justin Faucheux des côtés obscurs. On savait vaguement que la destitution d'un emploi dans la magistrature le jeta sur le pavé sans ressources et à demi déshonoré! Cette situation lui fermant l'entrée des carrières louables, il s'estima trop heureux d'entrer dans une étude d enotaire, en qualité de second clerc, et très vite il s'y ménagea une situation à part. Son habileté de jurisconsulte, son grade de docteur, et cette finesse qui faisait le fond de son caractère le rendirent indispensable. Ostensiblement il gagnait six mille francs, mais les méchantes langues affirmaient qu'il triplait cette somme en rendant aux clien de la maison de mystérieux services. Sous prétexte d'ajouter à ses émoluments par des travaux supplémentaires, Justin Faucheux restait souvent fort tard dans l'étude, Alors, après avoir préparé des actes, élucidé des affaires, écrit des consultations, il ouvrait les cartons, fouillait dans les dossiers et préparait les éléments de fondation d'une de ces maisons qu'on appelle "cabinets d'affaires." Il savait qu'en raison de sa position morale, il ne deviendrait jamais officier public, mais il s'en consolait par l'esppoir de réaliser une fortune non point en suivant la voie droite, mais en prenant des chemins de traverse, Silencieux à l'égard des autres clercs, obséquieux avec le maître, recherché de la clientèle, soigné dans sa tenue et presque élégant, Justin inspirait une sorte de crainte aux nouveaux venus, et de respect à bon nom-

bre de gens. Maître Froideveau ne pouvant s'occuper de prêts d'argent et d'emprunts, de trafics d'affaires, et de certaines liquidations, Justin accaparait ce genre de négociations et s'en tirait souvent à la satisfaction des deux parties. A celui qui demandait de l'argent il trouvait un prêteur; à quiconque cherchait un placement avantageux il procurait des fonds, et prenait un double courtage. De jour en jour il augmentait un capital qu'il commençait à faire valoir sous les noms divers de prêteurs fictifs. Les fils dè famille commençaient à apprendre le nom de Faucheux, et, le trouvant moins exigeant que la plupart des autres usuriers, ils le protégeaient à l'envi. Maître Froideveaux ignorait ces manœuvres. Justin ne traitait rien à l'étude où trop d'yeux étaient ouverts, où trop d'oreilles se trouvaient tendues. Il se contentait d'y recevoir et d'y indiquer ses rendez-vous. L'étude fermée, alors commençait l'existence véritable de Justin. Il trafiquait, prêtait, recevait des renseignements par l'entremise d'agences borgnes; puis après s'être occupé durant deux heures de ses affaires personnelles, il dînait dans un cabaret élégant, et se rendait à un théâtre. Pour son plaisir ? Non pas. Au théâtre comme partout il faisait des affaires. Au foyer, durant les entr'actes il écoutait des demandes d'argent, en refusait ou en promettait selon la solvabilité du client.

Certes déjà riche comme il l'était, Justin Faucheux aurait pu se dispenser de travailler chez maître Froideveaux, mais aussi il lui fût devenu impossible de puiser, comme il le faisait, des documents au fond des archives de l'étude, et il avait besoin de ces documents pour l'avenir. C'est à Faucheux qu'Anatole Corseul devait

l'acquisition de Beauchâtel; c'est à lui qu'il comptait s'adresser afin de se procurer les fonds dont il avait un besoin urgent.

La première visite d'Anatole fut donc le clerc de maître Froideveaux. En le reconnaissant ; Justin lui adressa une sorte de signe maçonnique, recommandant à la fois la patience et la discrétion; puis il se hâta de se débarrasser de ses autres clients, et quand il se trouva libre, il appela Corseul dans un angle de l'étudè.

—Eh bien! lui demanda-t-il, les affaires?

—Mauvaises. Il me faut deux cent mille francs dans trois jours.

—Diable! c'est fort et c'est court.

—Si tu ne me les trouve pas, je suis perdu.

—De quelle façon?

—J'ai commis une sottise en acceptant d'être administrateur de la Société des Chemins de fèr du Congo. Nous croulons, et je tomberais du mauvais côté.

—Pourquoi ne point m'avoir prévenu?

—Parce que j'espérais trouver cette somme dans la caisse d'un millionnaire, en échange d'une association pour l'exploitation des mines du mont Canigou. Une superbe entreprise, celle-là.

—Pourquoi ne s'est-elle pas terminée?

—On demande du temps pour se décider, et je te l'ai dit la crise est imminente... la Société, en croulant, conduira ses administrateurs en police correctionnelle. Trouve deux cent mille francs, et ma fortune est assurée.

—Avec le mont Canigou?

—Non, j'épouserai la fille d'un millionnaire.

—T'aime-t-elle?

—Pas encore; je crois même qu'elle éprouve une secrète inclination pour un autre.

—C'est dangereux.

—Celui qui s'est laissé prendre aux beaux yeux de cette charmante fille, car elle est aussi jolie que riche, possède l'orgueil des pauvres... Avant de quitter le Val-Perdu, je lui ai lancé un coup de Parthe... Il quittera la fonderie afin de ne plus être soupçonné de rechercher l'héritière quand il aime simplement la jeune fille. Il est des gens qu'on prend par leurs vices, et d'autres par leurs vertus. Un mariage avec la belle Calixte est encore lointain ce j'ai besoin d'argent tout de suite.

—Avec un délai de deux jours, nous ne pouvons parler d'hypothèques.

—Elle serait du reste impossible à prendre; je n'ai payé qu'un à compte de vingt-cinq mille francs sur Beauchâtel, et le vendeur reste créancier privilégié.

—Quelle prime offriras-tu? demanda Justin Faucheux.

—Cinquante mille francs, à la condition que j'aie deux ans pour me libérer.

—C'est impossible, répliqua Justin. Peut-être aurais-je pu trouver deux cent mille francs, mais à un terme fort court; trois moispar exemple.

Dans trois mois ma situation n'aura peut-être pas changé.

—Si, d'abord tu ne craindras pas la police correctionnelle, ce qui est déjà quelque chose; ensuite tu auras traité pour les mines. Avec qui comptes-tu t'associer?

—Le Val-Perdu est la propriété d'un homme de haut mérite et de grande fortune: M. Vauvilliers.

—Le maître de la grande fonderie?

—Oui; Froideveaux est-il son notaire?

—Pas absolument, et cependant nous sommes chargés de payer une rente à un vieux serviteur de la maison... Attends un peu...

Justin se dirigea vers un cartonnier, ouvrit un dossier et y prit une liasse de papiers.

—Voici, dit-il, une lettre de M. Vauvilliers, nous enjoignant de remettre tous les mois à Bertrand Corseraie, son ancien domestique, la somme de cent francs... et des poignées de reçus du même Corseraie... Nous sommes au 30 juillet, il est probable qu'il viendra toucher sa rente aujourd'hui. Nous ne traitons pas d'autre affaire avec le propriétaire du Val-Perdu... Dix clients m'attendent... viens ce soir chez Bignon, je t'y rejoindrai, et j'espère avoir trouvé un moyen de salut.

Anatole quitta son ami, et se rendit au siège de la Société des chemins de fer du Congo. On y était dans une grande agitation. Des avis mystérieux parvenus au président l'avertissaient que plainte ayant été portée contre les agissements extra-légaux des membres du conseil, une intrusion de la justice était imminente. Chacun des administrateurs la tête perdue en présence d'une menace de cette gravité se demandait comment il sortirait de cette situation, lorsque Corseul fit son entrée dans la salle des délibérations.

—C'est votre faute! s'écrièrent plusieurs voix, si nous sommes dans un pétrin semblable. Nous vous devons un mauvais exemple. La seule chose qui nous console, c'est que vous partagerez notre part de responsabilité.

—Messieurs, répliqua Anatole, je remettrai à la Société deux cent mille francs et je resterai complètement indemne. Faites-en autant.

En faire autant! Cela était plus aisé à dire qu'à exécuter.

—Je connaissais le péril avant vous, reprit Anatole, car je suis venu pour y parer.

Est-ce que d'habiles gens se laissent désarçonner pour si peu! Payez et la justice n'aura rien à voir dans vos affaires! Croyez-vous que sans la gravité de la crise j'aurais quitté Beauchâtel pour revenir dans votre étuve parisienne? Jamais de la vie! Nous sommes en face d'un gouffre, jetons-y non pas nos personnes comme Curtius, mais une part de notre fortune. Quand le navire est en danger on lance le lest à la mer.

Corseul possédait ane facilité d'élocution et une audace qui le servirent doublement. En un quart d'heure il calma l'animosité dont il était l'objet, et rendit quelque courage à ses compagnons d'infortune. Le comité des chemins de fer du Congo se sépara et les administrateurs promirent de se mettre en quête, chacun de son côté, de trouver les fonds nécessaires pour être en mesure, au moment où la justice ferait son entrée dans les bureaux.

Mais si Anatole se vantait bien haut de tenir tête à l'orage, il n'en gardait pas moins une crainte cuisante au fond du cœur. Réussirait-il à emprunter la somme indispensable? L'aurait-il pour un temps suffisant? Il ne pouvait se dissimuler qu'il offrait des garanties nulles comme une foule de gens adroits, il ne possédait qu'une surface de convention, et c'était sur cette convention que s'appuyait sa destinée. Assez hardi pour risquer beaucoup de choses, il s'était cependant toujours efforcée de rester en règle avec le code. En ce moment encore, il ne songeait guère aux actionnaires ruinés par sa faute, il se préoccupait uniquement d'éviter que

les livres fussent saisis. Entre le moment où il quitta le bureau des chemins de fer du Congo et l'instant où il se rendit chez Bignon, il demeura en proie à une impatience nerveuse. Enfin sept heures sonnèrent. En entrant au restaurant il aperçut Justin Faucheux qui l'attendait.

Celui-ci paraissait rayonnant.

—Aurais-tu trouvé des fonds?

—Je sais que j'ai en mains le moyen de faire notre fortune à tous deux.

—Ah bah!

—Vauvilliers possède des millions?

—Oui.

—Une fille...

—Ravissante, je te l'ai dit.

—Tu l'**épouseras.**

—Je ne demande pas mieux.

—Et tu me remettras la moitié de la dot.

—Pour la faire valoir?

—Pour fonder mon cabinet d'affaires.

—Ah! répliqua plus froidement Anatole.

—Trouves-tu cela cher?

—Usuraire, tout simplement.

—Cela dépend de ta manière de voir.

—Explique-moi la tienne.

—Mlle Calixte possède en propre huit cent mille francs, chiffre très-respectable... Depuis que tu m'as fait le plaisir de me venir trouver à l'Etude pour demander mes services, j'ai obtenu sur la fortune du propriétaire du Val-Perdu des renseignements complets. Tu ne te doutes même pas combien ta passion pour Mlle Vauvilliers est une heureuse chance. Elle sera un jour héritière d'une dizaine de millions.

—Je me sens de force à les dépenser.

—Tout le monde est de cette force-là. Seule-

ment je ne te crois pas assez habile pour les savoir conquérir. Tu ne pousses pas la fatuité jusqu'à croire que cette charmante fille, élevée par un père qui l'adore, dans des principes en opposition complète avec les tiens, va subitement tomber amoureuse de toi. Les élégances de Parisien peuvent très bien échouer devant sa simplicité de provinciale. De plus, car tu as témoigné quelque franchise, il te semble que Mlle Calixte a distingué un rival. Grâce à ton adresse, tu crois qu'il renoncera à la lutte, c'est possible; mais le départ de M. Chazelles... C'est bien le nom de l'ingénieur... n'arrachera pas son souvenir du cœur de Mlle Vauvilliers. Elle songera d'autant plus à lui qu'en partant il aura fourni une preuve de désintéressement. Le meilleur moyen de faire connaître un profond attachement dans l'âme de cette jeune fille, serait justement d'agir comme il le fait. Le politique le plus habile ne trouvera jamais rien de plus que ce simple honnête homme, et la vertu obtient souvent des résultats que le vice ne saurait prévoir.

—Tu me fais un sermon, je crois.

—Je pose mes prémisses. Donc tu ne plairas point à Mlle Calixte qui est une fille de la nature, comme aurait dit Jean-Jacques, et tu ne l'obtiendras point pour femme du moins de son plein gré.

— Veux-tu dire que je la devrai à la volonté de son père?

—Encore moins.

—Pour Dieu! finis-en avec tes énigmes.

—Eh bien! tu ne deviendras le mari de Calixte que si tu emploies l'intimidation.

—Je ne comprends pas.

—Elle chérit passionnément son père?

—Passionnément.

—Pour lui sans doute elle serait prête à tous les sacrifices?

—J'en suis certain.

—Prête à donner sa vie, elle briserait à tous les sacrifices?

—S'en suis certain.

—Prête à donner sa vie, elle briserait certainement son cœur.

—Elle le briserait.

—Eh bien! nous sacrifierons Calixte à ton ambition.

—C'est mon plan.

—L'honneur de M. Vauvilliers est intact, n'est-ce pas?

—On le vénère dans le pays qu'il habite.

—Tu mettras sa fille à même de choisir entre son mariage avec toi et l'honneur paternel.

—Tu sais donc...

—Je sais que le maître de la fonderie a commis un crime, et que je te mettrai à même de le prouver.

—Et c'est cette preuve que tu prétends me vendre.

—La moitié de la dot de Mlle Calixte.

—De quelle nature est cette preuve?

—Convaincante... Vauvilliers a écrit et signé la lettre qui le condamne...

—Cette lettre précise-t-elle le crime?

—Non; mais elle révèle qu'il en existe un témoin.

—Au fait! au fait! Tu me tiens sur des charbons ardents...

—Je t'ai parlé ce matin de Bertrand Closeraie, ce vieillard qui, chaque mois se présente à l'étude afin d'y toucher une somme de cent

francs, dont le montant se trouve dans la caisse du patron.

—Je me souviens.

—Ce bonhomme est venu avant la fermeture de l'étude. Je l'ai payé... En ouvrant son portefeuillè pour enfermer son billet de banque, il la laissé tomber une lettre.

—Tu ne la lui as pas rendue?

—On ne doit jamais rendre une lettre, avant de savoir si elle peut être utile.

—Peux-tu me la montrer?

—Tu la liras... Si tu crois le marché avantageux tu me remettras en échange d'une obligation de quatre cent mille francs le papier que j'ai dans mon carnet; si ta délicatesse s'effarouche d'employer un moyen violent afin d'obtenir la main de Mlle Calixte, moi qui n'ambitionne point de devenir son mari, je me rendrai au Val-Perdu, et j'échangerai tout simplement mon papier contre une somme égale à celle que j'exige. Ainsi, tu le vois, c'est un cadeau que je te fais, avec les épingles d'usage pour la conclusion de tout marché. Car, enfin, bien que je sois nullement amoureux de l'héritière qui te tient au cœur, je pourrais garder pour moi le moyen que je t'offre.

—Il reste à en supputer la valeur.

—Tu la connaîtras au dessert. Nous pouvons sabler quelques bons vins en attendant que la fortune nous arrive. Bois, mon pauvre Anatole! pour oublier qu'il te faut payer deux cent mille francs dans trois jours.

—Peu m'importe de les payer pourvu que je les trouve.

—A ton mariage! s'écria Justin Faucheux, en élevant son verre.

Anatole but comme le lui conseillait son ami,

et pourtant il n'oubliait pas même au milieu d'une demi-ivresse que sa situation dépendait à cette heure du deuxième clerc de M. Froideveaux.

Ce fut seulement avant de quitter le cabinet dans lequel ils venaient de dîner, que Justin tirant son portefeuille, étendit dessus la lettre dont il parlait, puis, le retenant des deux mains, il permit seulement à Corseul de la lire des yeux.

Si préparé que celui-ci fut à apprendre une chose grave, il devint très pâle, et laissa échapper un cri de surprise.

—Quatre cent mille francs! lui répéta Faucheux, c'est donné.

Anatote poussa le bouton correspondant à la sonnerie électrique. Une seconde après un garçon parut:

—Que désire, monsieur?

—Du papier, de l'encre, une plume.

—De l'encre et une plume seulement, corrigea Justin.

Lorsque le garçon eut apporté ce qu'on lui demandait, Justin dit en souriant à Corseul:

—Pensais-tu me faire ton obligation sus papier libre... J'ai toujours du papier timbré dans ma poche, moi! affaire d'habitude.

Il dicta la formule qu'Anatole écrivit docilement sous sa dictée, puis, tandis que Corseul lui remettait l'obligation, il tendit la lettre qui devait exercer une si grande influence sur sa fortune.

—Voici pour l'avenir, dit-il; mais le présent ?

—Tu auras deux cent mille francs, contre un reçu de deux cent cinquante mille, à trois mois.

—Trois mois, c'est m'étrangler.

—Avant trois mois tu seras marié ou tu n'es

qu'un sot. Viens demain à l'étude, tu trouveras les fonds.

Ils finirent leur soirée au théâtre, et ne parlèrent que de musique.

Justin rentra chez lui le visage rayonnant.

Cette fois, il allait vraiment saisir la fortune par les cheveux.

Il habitait un appartement de deux pièces, meublé pauvrement, et ne s'en apercevait même pas. Justin trouvait qu'on peut supporter les privations durant la jeunesse, et il n'avait point eu jusque-là la pensée de jouir rapidement d'un luxe qu'il eut aimé comme un autre. Ce qui venait de se passer, bouleversait absolument ses premiers plans. Il fonderait immédiatement un cabinet d'affaires qui deviendrait le premier de Paris. Pour augmenter la confiance, il se marierait et chose étrange chez un homme avide comme Justin et si peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à son but, il ne songea pas un seul instant à faire de son mariage une spéculation nouvelle, et son souvenir se reporta vers une jeune fille gagnant péniblement son pain, et celui de sa mère aveugle, à exécuter dè mignons travaux de femme. Celle-là n'aurait point sans doute assez d'élégance pour flatter sa vanité, mais du moins elle ne compromettait en rien la situation acquise. Chose étrange, Justin avare, usurier, Justin mettant les deux pieds dans la fange pour arriver à son but, Justin y trempant les deux mains afin d'y ramasser de l'or, se reposait de ses bassesses dans le lointain souvenir d'une pauvre fille honnête qui le soigna fraternellement durant une longue maladie, et qui peut-être l'aimait sans douter de l'éveil de son cœur. Il ne l'a-

vait point vue depuis plus de deux ans, et peut-être le croyait-elle ingrat. En cela elle se fut trompée; il était reconnaissant autant qu'un ambitieux peut l'être, et l'idée de son mariage avec Mélanie était la seule pensée désintéressée qui jamais traversa son cœur. Il se demanda si dès le lendemain il n'irait point voir la pauvre enfant, mais il jugea prudent d'attendre le résultat de la négociation délicate qui commencerait au Val-Perdu, aussitôt le retour d'Anatole Corseul. Un moment il songea qu'il devait accompagner son complice. Les roueries et les lâchetés de celui-ci l'emporteraient-elles sur la force de M. Vauvilliers? Un homme commandant à cinq cents hommes, et jouant avec les millions allait peut-être trouver plus d'un moyen pour rendre inutile le crime redoutable abandonné aux mains d'un niais suffisant. Mais d'un autre côté si Corseul échouait dans le trafic de la lettre, ne valait-il pas mieux lui laisser l'entière responsabilité de cet acte misérable. Que le nom de Justin Faucheux fut prononcé, et c'en serait fait sans retour de l'avenir de cet ambitieux. Le clerc de notaire réfléchit seulement qu'il aurait tort d'aventurer deux cent mille francs sur l'affaire des chemins de fer du Congo, et il pensa que mieux valait abandonner cinquante mille francs de bénéfice que de risquer son capital. Il avait sous la main une vieille fille avide d'énormes dividendes et peu scrupuleuse, sur les gains illicites; c'est à elle qu'il conseillerait de remettre à Corseul les fonds dont celui-ci avait besoin.

Tranquille de ce côté, et se considérant comme certain de tirer de M. Vauvilliers une somme plus ou moins considérable, il s'endormit d'un paisible sommeil, puis à l'aube il se trouva de-

bout. Avant de se rendre à l'étude il avait déjà vu Mlle Euphrasie Langlumé, et jeté un mot à la poste à l'adresse de son ami.

Dans la journée Anatole se rendit à l'étude, souscrivit une obligation de deux cent cinquante mille francs à trois mois d'échéance, versa les fonds à la caisse des chemins de fer du Congo, donna sa démission de membre du comité administratif, puis l'esprit tranquille et la conscience légère, car la conscience d'Anacole Corseul était difficile à troubler, le Parisien après avoir chaleureusement serré la main de Justin prit la route du Val-Perdu.

Quand Anatole lança au visage de Jacques Chazelles l'accusation de préparer une belle affaire en feignant de céder à un sentiment involontaire, il fit au cœur de cet homme simple, courageux et droit une blessure que rien ne devait plus cicatriser. Ses confidences à sa mère soulagèrent d'abord son désespoir, mais à mesure qu'il se trouvait en face de l'obligation d'abandonner le Val-Perdu, il sentait son cœur s'emplir de larmes et sa volonté défaillir.

Il avait songé à écrire, manquant de force pour parler; sa mère lui prouva qu'agir de la sorte serait mal reconnaître les bontés de M. Vauvilliers:

—Va le trouver, dit-elle, invente un prétexte à défaut de raison, si tu ne te sens pas le courage de triompher de ta tendresse.

—Vous avez raison, ma mère, répondit Jacques, je parlerai...

Pendant deux jours il chercha à diverses reprises à rencontrer M. Vauvilliers; il se sentait prêt à lui dire qu'il allait quitter le Val-Perdu; mais chaque fois qu'il se trouva en face de cet homme d'une bonté parfaite, qui le traitait

avec une affection presque paternelle, le courage lui manqua.

Le troisième jour, tandis qu'une dernière fois il accompagnait le maitre de la fonderie à la mine du mont Canigou, M. Vauvilliers s'arrêtant sur la première croupe de la colline, dit en lui montrant le panorama qui s'étendait devant ses yeux: ...

—Vous avez beaucoup voyagé, mon jeune ami, vous avez visité des forêts séculaires, descendu d'admirables fleuves, traversé le désert et vécu dans la Perse, le jardin des roses. Eh bien! dites-moi si jamais vous avez rencontré un coin de terre mieux fait pour reposer à la fois le cœur et les yeux. Les hommes les plus blasés y retrouveraient leur jeunesse; je ne crois pas qu'il soit possible de songer jamais à quitter le Val-Perdu quand on y est entré.

—C'est un paradis, monsieur, vous avez raison, répondit Jacques d'une voix brave, mais dans l'Eden entra le serpent.

—Il n'en existe point ici. ...

—Quand ce ne serait que le serpent de la monotonie?

— Quel mot dites-vous là, Jacques? fit M. Vauvilliers avec tristesse.

—Je crois, monsieur, dit l'ingénieur, que le regard accoutumé aux larges espaces se circonscrit difficilement; que la poitrine avide de l'air des montagnes sent un poids étouffant l'oppresser au fond des vallées; que la tranquillité de cet uniforme bonheur peut faire regretter les grandes aventures, les chasses terribles, les combats les caravanes, et qu'il faut être déjà fatigué de la vie pour se contenter dans le repos.

—Mais nul se repose au Val Perdu, vous moins que personne, Jacques.

L'ingénieur ne répondit pas

Le regard de M. Vauvilliers se fixa sur lui avec une expression de tristesse:

—Mon ami, dit-il lentement, comme si son chagrin ne permettait pas aux mots de se frayer aisément un passage, l'idée que vous exprimez est-elle personnelle? Sentez vous donc déjà la nostalgie des voyages, et songeriez vous à me quitter...

Monsieur...

—Vous hésitez, vous ne me démentez pas. Quoi! le Val-Perdu vous fatigue, vous y étouffez! que vous y manque-t-il? Votre mère y habite, et vous avez en moi le meilleur des amis... La situation que je vous ai faite vous paraît-elle au-dessous de votre valeur? Je suis prêt à l'augmenter; les services que vous me rendez sont dè ceux qu'on ne marchande pas. Et ne croyez pas que je vous blâme. A votre âge on doit préparer l'avenir; vous deviendrez à votre tour père de famille. Amassez pour l'heure où vous songerez au mariage, mais ne me quittez pas, Jacques, croyez-moi, ne me quittez pas.

—Quand je m'éloignerai du Val-Perdu, monsieur, ce ne sera pour aucune raison ambitieuse. Je reçois des émoluments suffisants; ma vie pourrait être heureuse... Mais j'ai l'humeur inquiète et vagabonde plus que je ne le croyais, et c'est pour cela...

—Ainsi, vous voulez me quitter?

—Par grâce, monsieur!

– Vous êtes un ingrat! fit le maître de la fonderie, ingrat à l'égard de votre mère que vous abandonnez...

—Vous vous trompez, monsieur, je l'emmène.

—En voyage à travers le monde.

—Elle m'aime.

—Oui, elle vous aime grandement et saintement. Sa vie n'a été qu'un long sacrifice et c'est au nom du martyre enduré que je vous supplie de ne point la soumettre à de nouvelles épreuves. Vivez près d'elle, près de moi, qui, en vous appelant ici, répondais de votre avenir et de votre bonheur.

—C'est impossible, je vous le jure, monsieur, c'est impossible!

—Alors, répliqua M. Vauvilliers avec une autorité sous laquelle le jeune homme courba la tête, assez de mensonges, parlez moi comme un homme à un autre homme, sans détours et sans subterfuges... Quelqu'un vous a-t-il froissé ou blessé ici?

—Personne, non monsieur, personne.

—Pourtant vous ne me dites point la vérité. Je comprends l'amour des voyages, les curiosités ardentes; si vous étiez seul au monde, je m'expliquerais votre ennui, mais ici vous êtes en famille... D'ailleurs ce désir de voir devait être à demi satisfait par votre séjour à Ispahan. Et puis vous ne pouvez sans humanité entraîner une femme d'une santé délicate dans les dangers que vous allez courir... Si réellement vous avez résolu de partir, laissez votre mère au Val-Perdu; nous la chérissons tous ; elle trouvera ici des cœurs dévoués, elle pourra parler de vous à des gens qui vous aiment.

—Je vous remercie, monsieur, oui, du fond de l'âme je vous remercie, et si je ne me rends pas à votre prière, c'est que je ne puis, que je ne dois pas accepter.

—Vous voyez bien que vous me trompez! s'é-

cria Vauvilliiers en prenant dans les siennes les mains du jeune homme.

—Alors, pardonnez-moi, monsieur, je souffre plus que vous ne sauriez le croire.

—Agissez suivant votre volonté, ajouta froidement M. Vauvilliers froissé de l'obstination du jeune homme.

Tous deux revinrent au Val-Perdu sans se parler. Jacques rentra chez lui en proie à une émotion qu'il s'efforçait de dissimuler, et le maître de la fonderie semblait attristé au moment où il franchit la porte du hall.

—Comprend-on rien aux fantaisies de M. Chazelles! dit-il à sa fille en l'embrassant, il nous quitte!

—Lui! s'écria Calixte.

—Oui, lui! Lui que nous comblions de prévenances, lui à qui je réservais la direction de la fonderie quand l'âge eut éteint mon activité; lui que je traitais en enfant de la maison, et que tu considérais comme un frère...

—Comme un frère, répéta faiblement la voix de Calixte.

—Et sa mère, cette adorable femme! va supporter le poids de cette fantaisie; il l'emmène avec lui.

—Où, mon père?

—Eh! le sait-il lui-même? A travers le monde. Quelle précieuse compagne tu vas perdre, chérie! et combien tu regretteras cette charmante créature si sensée, si affectueuse, si noble dans ses pensées, si grande dans ses mouvements.

—M. Chazelles part! répéta Calixte d'une voix monotone; puis tout à coup elle ajouta : j'en suis sûre, c'est à cause de moi qu'il s'éloigne. Je l'ai fatigué de mes fantaisies, je l'ai forcé à se rendre à mes caprices. Un jour j'ai

demandé mon portrait; le lendemain j'ai exigé des leçons de dessin; dis lui, mon père, que son rôle de peintre ordinaire de ton enfant gâtée est fini; que le portrait restera inachevé, que j'abandonnerai mes crayons, qu'il restera ingénieur de la fonderie sous ta direction seule et que jamais, jamais je ne songerai plus......

M. Vauvilliers enveloppa sa fille d'un long regard, à la fois pénétrant et triste, puis il murmura:

—Aurait-il donc raison de partir.

Comme si le regard de son père l'eût gênée, Calixte s'approcha de la fenêtre, et le front collé sur les vitres elle fixa ses yeux sur les collines, du côté où la montagne éventrée avait failli l'engloutir.

IX

Jacques devait le lendemain quitter le Val-Perdu; les malles étaient prêtes; Mme Chazelles avait dit adieu à tous ceux sont elle s'était fait d'humbles amis. Lourdois paraissait furieux, Auberval ne cessait de chercher le motif du départ subit de l'ingénieur. Firmin Bercy éclairé, par son propre cœur, l'avait déjà deviné. Il éprouvait pour Jacques une sincère sympathie, et cependant qui aurait pu affirmer qu'au fond de son âme il ne se réjouissait pas de voir s'éloigner un homme devenu l'objet des préférences de tous? Avant de quitter le Val-Perdu, Jacques voulut faire une promenade ressemblant à un pèlerinage, et graver plus avant que jamais dans sa mémoire le souvenir du Trou-aux-Mâcres. Il s'y rendait seul, quand

Firmin s'avançant vers lui prit son bras, et lui dit:

—Si je ne vous gêne pas, emmenez-moi où vous allez.

Ils suivirent tous deux la route montueuse, et, au bout d'une demi-heure, ils se trouvèrent près de la carrière abandonnée. Le jour était sombre, et, sous un ciel plombé, l'excavation remplie d'eau morte et couverte de châtaignes d'eau prenait encore un plus lugubre aspect.

L'ingénieur s'assit sous le grand noyer, et demeura plongé dans une rêverie profonde.

—Vous avez vu ici Mlle Calixte! dit subitement Firmin en pressant le bras de Jacques.

—Vous avez raison, répondit Chazelles, ici je lui ai sauvé la vie.

—Et vous partez après cela?

—A cause de cela, répliqua Jacques.

—Allons, vous valez mieux que moi.

L'ingénieur secoua la tête.

—Non, dit-il, je suis faible, puisque je souffre; je suis faible, puisque je pleure.

Il cassa une touffe de feuilles de noyer et la cacha dans sa poitrine.

Au bout d'une heure, il fallut songer au retour. Le jour baissait. On était en septembre. Ils redescendirent en s'efforçant de parler de choses indifférentes.

Ils venaient d'arriver à un détour de la colline quand il leur parut que le ciel était d'un rouge étrange. En effet, le haut de la montagne derrière laquelle le soleil s'était couché restait plongé dans une ombre deviolette, tandis qu'un foyer lumineux, dans lequel dominaient les teintes pourpres, s'étendait au loin dans la vallée.

—Que se passe-t-il donc? demanda Firmin.

—C'est le feu! le feu! s'écria Jacques. Hâ-

tons-nous, il s'agit de payer de notre personne.

Tous deux descendirent en courant.

C'étaient en effet les lueurs d'un incendie qui se projetaient sur le ciel. Le feu avait pris brusquement au rez-de-chaussée d'une maison à trois étages, habitée par des familles d'ouvriers. Il ne restait dans cette maison que des femmes, des enfants et des vieillards. Les hommes, travaillaient à la fonderie.

Deux enfants avaient en jouant mis le feu à un amas de broussailles placées près de l'escalier. Ne soupçonnant pas le danger, ils regardèrent brûler les broussailles, jusqu'à ce que, la chaleur devenant trop étouffante, ils se décidèrent à sortir, insouciants du mal commis et des malheurs qui pouvaient suivre.

Cette habitation était située à une trop grande distance de la fonderie pour que les ouvriers occupés à leur bruyante besogne s'aperçussent du commencement d'incendie, et entendissent le cri d'effroi des malheureux enfermés dans cette maison. Le premier qui parut surpris de voir une clarté rougeâtre se répandre sur le ciel, le fit remarquer à ses camarades, et un cri jaillit subitement de toutes les poitrines:

—Le feu! le feu!

M. Vauvilliers courut vers le lieu du sinistre, et Calixte remplie à la fois d'épouvante et de pitié, le suivit accompagnée de Gloriole.

Ce fut en ce moment que Jacques et Firmin comprenant ce qui se passait descendirent la colline. La maison en flammes se trouvait au bas de la montagne, tandis que les ouvriers de l'usine avaient à faire un trajet assez long pour s'y rendre.

Cependant M. Vauvilliers avait mis un tel empressement à courir sur le lieu du sinistre,

qu'il se trouva en face de la maison embrasée avant que Firmin et Jacques pussent offrir leurs services. A l'instant où M. Vauvilliers arrivait, des femmes, des enfants éperdus, penchés aux fenêtres, criaient en appelant au secours. Nul n'était plus brave que l'ancien capitaine de cavalerie. Il ne calcula point que ceux qui se trouvaient en danger de mort étaient des gens pauvres, malades, dont le present était triste, et dont l'avenir serait douloureux; il ne compara point à ces humbles existences sa vie heureuse et le complet bonheur dont il jouissait. Des êtres faibles allaient périr, il lui appartenait de les sauver.

Quand il se jeta dans la maison, il acquit la certitude que l'escalier, à demi-brûlé, ne laissait aucun moyen de parvenir aux étages en proie à l'incendie.

—Une échelle! une échelle! cria-t-il.

Des ouvriers en dressèrent une contre la muraille, et les malheureuses créatures à demi-asphyxiées répondirent par une exclamation de reconnaissance à l'apparition du maître de la fonderie. Mais au moment où M. Vauvilliers plaçait son pied sur le premier échelon, deux mains se cramponnèrent à son bras.

—Ne va pas! ne va pas! c'est la mort!

—C'est le devoir! répondit Vauvilliers en repoussant doucement sa fille.

—Mon père est perdu! répéta Calixte en se tordant les bras. Toute ma fortune à qui me rendra mon père.

Il fallait de l'héroïsme pour tenter le sauvetage des malheureux enfermés dans les chambres embrasées. Leurs corps se dessinaient en noires silhouettes sur le fond clair des panneaux. La vue du brasier, les cris d'épouvante, les ex-

clamations arrachées par la torture à ceux que le feu mordait déjà, les craquements sinistres se succédant sans relâche formaient une scène si terriblement tragique que plus d'un homme énergique aurait reculé.

Vauvilliers avait disparu dans la fournaise.

—Mon père! mon père! répétait Calixte devenue folle d'angoisse.

—Où est-il? demanda une voix mâle à l'oreille de la jeune fille.

—Là! là! répondit-elle en désignant la fenêtre par laquelle le maître de la fonderie était rentré.

—Priez pour moi, Calixte... ajouta la même voix.

Cet accent était si douloureux, que Mlle Vauvilliers ne l'avait pas reconnu. Quand elle ouvrit ses yeux que l'épouvante avait fait fermer, elle vit l'ingénieur gravissant lestement l'échelle. Il était temps qu'il arrivât au secours du maître. Au second étage se trouvait un paralytique auquel les jambes refusaient tout service, mais qui conservait la vigueur de ses bras, puis deux enfants, l'un de trois ans, l'autre de cinq. Les parents travaillaient dans la montagne. Courir aux petits, les prendre dans ses bras, et les porter sur le bord de la fenêtre fut l'affaire d'un moment. Il attacha solidement les deux corps frêles à un câble, et le fit lentement couler en bas. Dès que la corde fut dénouée, il la tira à lui et se dirigea vers le vieillard. Il s'agissait de le sauver en employant le même moyen; mais le malade saisi d'épouvante ne gardait plus assez de sang-froid pour aider à son sauveur. Semblable à un noyé qui compromet son salut et l'homme qui vient à son aide en l'étreignant avec violence,

les deux bras du paralytique se jetèrent autour du corps de M. Vauvilliers.

— Sauvez-moi! disait-il, sauvez-moi!

—Confiance et courage, répondait le maître, dénouez vos bras... laissez-moi faire. Je suis robuste, ne craignez rien...

—Le feu gagne! le feu gagne!

Lâchez-moi donc malheureux, vous allez me perdre avec vous.

Vous voulez m'abandonner! non! non! nous nous sauverons ensemble... sortons d'ici...

Vauvilliers essaya de détacher les mains crispées du malade, mais une contraction nerveuse semblait avoir soudé ses doigts osseux. Vauvilliers avança d'un pas, alors les jambes impotentes du vieillard traînèrent sur le sol, et le poids de son vieux corps immobile devint impossible à soulever.

Les flammes gagnaient, elles léchaient déjà la plante des pieds du paralytique; Vauvilliers se jeta en avant et se rapprocha de la croisée.

—Descendez! descendez! lui cria-t-on.

Impossible! répondit Vauvilliers. La frayeur rend ce malheureux à demi fou.

— Descendez! abandonnez-le!

En aucun cas Vauvilliers n'aurait suivi ce conseil. C'est en ce moment que Calixte entendit murmurer à son oreille:

— Priez pour moi!

Un cri de désespoir expira sur ses lèvres. Jacques montait.

Il aperçut Vauvilliers et le paralytique formant pour ainsi dire un seul être. Que faire ? Les soulever tous deux paraissait impossible. Il fallait le tenter cependant. Relevant la corde qui traînait à terre, Jacques lia les deux corps,

les souleva, les posa sur le sommet de l'échelle, puis il cria en bas:

—Deux hommes de cœur! en haut!

Les deux hommes arrivèrent à temps pour faire opérer sans danger cette périlleuse descente. On s'attendait à voir reparaître Jacques; mais celui-ci ouvrant une petite porte s'assura qu'à l'aide d'une échelle de meunier il lui serait possible de gagner l'étage suivant, et il monta. Il trouva une fillette de douze ans à demi-asphyxiée et la remit à un ouvrier qui, s'aidant de la gouttière, arrivait hardiment sur le toit.

—Est-ce tout? demanda Jacques.

—Il reste une jeune mère et son nourrisson au dernier étage.

—Attendez-moi, fit l'ingénieur.

Il essaya de traverser un couloir; mais le couloir brulait. Reprenant un autre chemin il se cramponna à un balcon de bois, et se haussa à la force des poignets.

Un cri d'admiration et de stupeur suivit cet acte de hardiesse et de sang-froid: Jacques se trouvait déjà dans la chambre. Il arracha la couverture de la jeune mère, la souleva, la plaça au centre avec son nourrisson, noua les quatre angles, déchira des draps en longues lanières, puis reparaissant sur le balcon, il descendit avec lenteur ce double fardeau. Au moment où il approchait de terre, un sinistre craquement se fit entendre à la fois dans le balcon et dans la toiture, Jacques se rejeta en arrière, le balcon croula dans la cour, tandis qu'un pan de la toiture s'effondrait dans la petite chambre où se trouvait l'ingénieur.

Il y eut un moment d'angoisse inexprimable

au milieu de la foule pressée autour du lieu du sinistre.

Perdu! il est perdu!

Les flammes débordèrent à travers la baie agrandie par la chute du balcon de bois; des gerbes de feu montèrent vers le ciel, et la foule s'agenouilla. Mais avant qu'elle eut le temps de recommander à Dieu l'héroïque jeune homme, un être hérissé, chevelu, la barbe et les vêtements à demi brûlés, traversant le brasier dans lequel s'abîmaient les pans de murailles, parut au milieu de la foule, tenant dans ses bras le corps inanimé de l'ingénieur.

Une large blessure coupait son front, ses mains pendaient inertes.

—Le berger! vive le berger! criait la foule.

Celui-ci déposa sur l'herbe le corps du jeune homme, demanda d'une voix impérieuse de l'eau et du linge, lava, banda la blessure, puis il s'efforça de verser entre les dents serrées de Jacques Chazelles quelques gouttes d'une liqueur vivifiante.

—Il n'est pas mort! Il ne peut pas être mort! répétait-il; Dieu ne m'a pas maudit à ce point...

Autour de lui s'était formé un cercle silencieux; Vauvilliers se pencha vers Jacques, et dit le premier:

—Il revient à lui! Dieu nous le gardera.

En effet Chazelles venait d'ouvrir les yeux; il reconnut le maître de la fonderie et lui adressa un regard rempli d'affection, puis il essaya de se soulever. Alors deux bras se tendirent, un sanglot éclata, Mme Chazelles venait d'arriver.

—Ne pleurez plus! dit le berger, il vit! il vit!

Alors Broussailles, sentit deux lèvres effleurer

ses mains, les mains qui avaient emporté Jacques hors de la fournaise.

—La Demoiselle! murmura-t-il.

Jacques fut transporté chez lui; M. Vauvilliers, sa fille et le berger suivirent les ouvriers qui le soutenaient. Avant que la porte du pavillon se fût refermée, Broussailles s'était établi dans un coin de la chambre du jeune homme.

Un domestique partit en voiture pour Perpignan; la foule se dispersa en partie; mais un groupe d'ouvriers demeura dans les jardins. Chacun d'eux tremblait pour la vie de Chazelles et nul ne sentit le besoin de se reposer. Le docteur arriva dans la nuit, et l'examenqu'il fit de la blessure le rassura. Jacques ne revenait point de son épanouissement, et le chirurgien pansa ses brûlures sans qu'il s'en aperçût. Lorsqu'on l'eut transporté dans un lit frais, on le ramena lentement à la vie; ses yeux s'ouvrirent, ils se fixèrent sur sa mère en pleurs et sur le maître de la fonderie. Alors avec un sourire il murmura:

—Ne te tourmente pas, mère, je vivrai; puis il ajouta: Dieu vous conserve pour ceux qui vous aiment, monsieur!

—Vous ne me quitterez jamais! jamais! s'écria Vauvilliers avec l'expression d'une reconnaissance passionnée.

Le médecin ayant recommandé le repos pour son malade, il ne resta près de son lit que Mme Chazelles dont le courage surmontait la douleur.

Le jour se levait. Rassurés sur le sort de l'ingénieur, les ouvriers se rendirent à leur travail. Calixte avait employé le reste de la nuit à disposer une sorte de dortoir pour les incendiés. Par ses ordres on leur distribua des vi-

vres; ces soins d'humanité terminés elle resta dans le hall attendant le retour de son père.

Quand celui-ci parut elle se jeta dans ses bras avec un cri de joie, puis le front appuyé sur son épaule:

—Et lui, lui, père, est-il qu'il mourra?

L'expression du visage de Calixte, le son profondément troublé de sa voix jetèrent subitement une clarté dans l'âme de Vauvilliers. Il attira sa fille sur son cœur, et lui dit d'une voix empreinte de tendresse:

—Calixte, ne sais-tu pas pourquoi Jacques voulait partir?

—Non! répondit-elle, mais je sais pourquoi je veux qu'il reste!

Alors elle raconta le danger couru jadis, l'héroïsme de l'ingénieur, et le courage dont la veille encore il avait donné une preuve éclatante.

—Tu lui dois la vie, il a sauvé la mienne! Père, garde-le! j'aime tant sa mère!

—Mais lui? demanda Vauvilliers.

—Lui ne songe point à moi, puisqu'il s'éloignait...

M. Vauvilliers embrassa le front de Calixte.

—Je te veux heureuse, lui dit-il, et tu ne pouvais faire un meilleur choix. Jamais je n'ai rêvé pour toi un mari plus noble de cœur, plus brave, plus intelligent que Jacques Chazelles.... et je crois pouvoir t'affirmer, avec la connaissance que je possède du cœur humain, que son départ si brusque et si mal expliqué, n'avait d'autre motif qu'un excès de délicatesse. Tu lui semblais trop belle pour qu'il ne t'aimât pas, mais trop riche pour qu'il osât te demander en mariage.

—Oh! père! serait-ce . . . ?

—Je questionnai sa mère.

—Les pauvres auront une part de ma joie, père; rebâtis à tes frais la maison incendiée, et fais un cadeau aux pauvres gens qui l'habitaient.

—Les ouvriers déblaieront les décombres aujourd'hui.

—Tu peux aller embrasser Mme Chazelles.

Calixte attendit avec impatience que la matinée fût assez avancée pour entrer dans le pavillon. Coudrette se tenait dans la petite antichambre comme si elle voulait interdire à tous l'appartement de son maître; et de temps en temps elle frissonnait en apercevant, le visage collé aux vitres, le père Broussailles, les cheveux et la barbe brûlés, les yeux cerclés de rouge.

Calixte interrogea d'une voix si douce, et supplia si bien Coudrette que celle-ci alla chercher sa maîtresse. Elle arriva et toutes deux s'embrassèrent en silence.

Puis la veuve dit à Calixte:

—La fièvre s'est déclarée, une fièvre ardente.... pauvre enfant, il se croit transporté au milieu de l'incendie. Il vous voit, il vous appelle, et quand les accès redoublent d'intensité, il me semble que votre vue lui ferait du bien.

—Le croyez-vous?

—Oui, et si j'osais...

—Essayons, dit doucement Calixte.

Elle pénétra dans la chambre dont les rideaux étaient fermés, s'approcha du lit, et regarda, avec un sentiment d'inexprimable pitié, le beau visage de Jacques Chazelles entouré de bandelettes de toile.

—Ne partons-nous plus, mère? demanda Jacques en se soulevant, je ne veux pas rester ici

davantage. L'air du Val-Perdu est mortel...... Rentrons à Paris, j'y trouverai un autre emploi, et l'on ne m'accusera pas d'une bassesse.... Mais emmenez-moi donc! Si je restais je deviendrais coupable... Va, je triompherai de la lâcheté de mon cœur... Ou plutôt non! je garderai son éternel souvenir...... Si nous étions morts tous deux dans la carrière abandonnée.... Dieu ne voulait pas; il nous éprouve et nous purifie... Elle ne saura jamais, jamais!

Calixte se jeta au cou de Mme Chazelles.

—Est-ce donc vrai? demanda-t-elle.

—Hélas! dit la mère!

Calixte saisit dans ses doigts frêles le poignet fiévreux du blessé:

—Calmez-vous, mon ami, mon frère, lui dit-elle; guérissez-vous et ne songez point à quitter le Val-Perdu.

Jacques ne comprit point les mots qu'elle lui disait, mais la prière de la jeune fille lui apporta un soulagement presque instantané, et quand elle passa sa main sur son front, il crut qu'un ange lui enlevait la souffrance causée par sa blessure.

—Je suis bien, je suis heureux, dit-il.

Jacques parut s'endormir.

Mme Chazelles emmena Calixte jusqu'à la porte du pavillon. Alors toutes deux reconnurent le berger.

—Madame, dit Calixte, c'est Broussailles qui arracha votre fils à l'incendie.

—Quoi! dit la veuve, il a sauvé Jacques.

Elle s'élança vers le berger, et voulut lui prendre les mains, mais celui-ci recula avec une sorte d'épouvante:

—Vous ne me devez rien! rien! dit-il, et il s'enfuit à travers le parc.

Durant cette même matinée M. Anatole Corseul rentrait à Beauchâtel en conquérant, en attendant qu'il commençat le siège du Val-Perdu.

Machinalement, tandis qu'on lui servait son chocolat, il demanda à son valet de chambre:

--Rien de nouveau, dans le pays?

—Au contraire, monsieur, des événements dramatiques.

—Bah!

—La nuit dernière le feu a pris à une maison d'ouvriers.

—Une masure!

—De trois étages, et qui flambait comme un feu de Saint-Jean... M. Vauvilliers est accouru sur le lieu du sinistre, et si M. Chazelles ne l'avait tiré du brasier, il était perdu.

—Ah! pensa Anatole, voici l'ingénieur passé à l'état de sauveteur.

—Et M. Chazelles...

—Est dangereusement blessé.

—En mourra-t-il?

—Je ne crois pas, monsieur.

—Décidément il a tous les bonheurs... Blessé en sauvant la vie de Vauvilliers, il possède maintenant des droits à la reconnaissance de tout le monde... Diable! si je ne rapportais de Paris un moyen certain de triompher des répugnances de Calixte, je regarderais la partie comme perdue. Mais j'arrive muni d'armes victorieuses. Seulement je ne pourrai entamer la lutte aussi vite que je l'aurais cru. L'intérêt de tous va se porter sur Chazelles. Sa pauvreté disparaît devant son dévouement. Ah! çà, mais la vocation de ce monsieur est d'arracher au péril les membres de la famille Vauvilliers!

Anatole Corseul déjeuna, se reposa durant trois heures, puis il fit atteler et se rendit à la

fonderie. Ce fut en vain qu'il tenta de voir M. Vauvilliers, celui-ci se trouvait en conférence grave avec des Américains. Anatole laissa sa carte, et compris qu'il ne pourrait revenir avant le dimanche suivant.

Or on était au mardi. Il eut enragé de ce contre-temps si l'arme qu'il possédait contre Vauvilliers, cette lettre payée à l'aide d'un bon de quatre cent mille francs, ne l'eut rassuré sur l'avenir.

Il se consola de ce retard en faisant des visites dans les châteaux avoisinants, et en acceptant des dîners jusqu'au samedi.

Pendant qu'Anatole se divertissait avec ses amis, Jacques soigné avec un admirable dévouement sentait revenir ses forces. La fièvre ne dura pas. Au bout de trois jours il se leva, et put rester étendu dans un fauteuil sous les grands tilleuls formant un couvert impénétrable aux rayons du soleil. A côté de lui sa mère travaillait à une tapisserie. Jacques parlait peu, et d'une voix faible; Mme Chazelles, au contraire, ne cessait de l'entretenir du maître de la fonderie, de Calixte qui, deux ou trois fois par jour, traversait les massifs et s'arrêtait un moment devant le jeune malade. La douceur de son regard, l'harmonie de sa voix rendaient à Jacques des joies qu'il avait cru à jamais évanouies.

Pour la première fois ils paraissaient s'entendre, et l'affection expansive avec laquelle la jeune fille embrassait Mme Chazelles confirmait celle-ci dans la certitude que le bonheur de son fils était enfin assuré.

Contre l'espérance d'Anatole, M. Vauvilliers ne reçut point le dimanche suivant. A une lettre de Corseul sollicitant une décision au sujet

de la mine du Canigou, il répondit que l'état de M. Chazelles ne lui permettant point de s'occuper d'affaires, il ajournait celle-ci jusqu'à la guérison complète de Jacques, le maître de la fonderie ne manqua point de passer près de lui toutes ses soirées, et quand il le crut assez fort pour apprendre de quelle façon il comptait arranger sa vie, il lui dit:

—Je devrais vous en vouloir de la dissimulation dont vous m'avez donné des preuves...... Je vous pardonne à la condition que vous userez à mon égard d'une complète franchise... qui sait d'ailleurs si elle ne vous servira pas plus que ne le faisaient vos restrictions... Vous êtes bien peu semblable aux jeunes gens que j'ai rencontrés dans ma vie. Loin de solliciter la reconnaissance, vous paraissez la craindre...... Il a fallu que l'angoisse de ma fille lui arrachât le secret de votre premier dévouement. Je vous devais le trésor le plus précieux que je possède, et vous me le laissiez ignorer... C'était déjà mal! Mais enfin je comprends l'excès de cette délicatesse... Pourquoi partiez-vous, dites, pourquoi?... Ne valait-il pas mieux me dire: Je suis pauvre, mais je possède de l'intelligence et de la bonne volonté; je suis sûr de rendre votre fille heureuse...

—Vous m'auriez chassé, murmura Jacques.

—Je vous aurais tendu les bras, répondit Vauvilliers.

Chazelles devint si pâle qu'il parut près de s'evanouir.

—Allons! allons! fit Vauvilliers, il est temps de faire intervenir ma fille... Heureusement je l'aperçois à l'extrémité de l'allée... Viens vite, Calixte, tends ta main à M. Jacques, et paie

d'un seul coup ta dette et la mienne en devenant sa femme.

Calixte s'approcha silencieusement et ce fut dans les mains de Mme Chazelles qu'elle plaça ses doigts tremblants.

—Aimez-vous! dit Vauvilliers, je me rajeunirai à votre joie.

Chazelles regarda Calixte et des larmes de bonheur roulèrent dans ses yeux.

—C'est bien vrai, vous serez ma femme?

—Oui, répondit-elle, votre heureuse femme.

—Docteur, cria Vauvilliers au médecin qui arrivait, enlevez-moi vite les bandages de la tête de ce garçon-là, et qu'il soit possible de le marier dans un mois.

—Je garantis qu'avant une semaine il sera guéri s'il veut obéir à mes prescriptions.

—J'obéirai, docteur, j'obéirai, dit Jacques dont la figure pâle rayonnait; mais sans nuire à votre science, je vous affirme que le bonheur dont je suis comblé aujourd'hui est encore le meilleur moyen de me rendre la santé!

—Allons! fit le docteur avec un affectueux sourire, je ne vous en veux pas, et j'estime même que vous avez raison. Ceux qui gardent la foi et l'espérance guérissent plus vite que les athées et les méchants. Un peu de prudence, mais en dehors de cette recommandation, il ne me reste rien à prescrire.

En effet la convalescence de Jacques fut rapide. Quinze jours après l'incendie qui faillit avoir de si terribles suites, il reprenait sa vie habituelle; quoiqu'il travaillât moins, on le revit cependant parmi les ouvriers. Le jour où il y reparut pour la première fois il fut l'objet d'une véritable ovation. Cette preuve de sympathie le toucha jusqu'aux larmes, et pendant

qu'il serrait les mains calleuses tendues vers lui, il répéta à plusieurs reprises:

—Mon Dieu que c'est bon d'être aimé.

Le soir, tandis que M. Vauvilliers, Calixte, Mme Chazelles et son fils causaient dans le hall, Calixte dit à Jacques:

—Vous m'offrirez comme cadeau de noces deux toiles, l'une représentant mon ascension du fond du Trou-aux-Mâcres, l'autre l'incendie où vous avez failli périr.

—Je commencerai demain, répondit l'ingénieur.

En effet il se mit au travail plein d'une ardeur joyeuse, et deux jours plus tard l'esquisse se trouvait terminée.

Firmin Bercy qui fut admis à la voir la trouva fort belle, et dit à Jacques en lui serrant la main:

—Vous êtes heureux, vous! bien heureux!

Un moment après il ajouta:

—Vous ai-je dit que l'ambition me reprend ? Eh bien! c'est vrai, je suis las de voir mes œuvres coulées en fonte noire, et jerêve les marbres éblouissants. D'ailleurs, la solitude dans laquelle je vis pourrait me devenir funeste. Excepté avec vous, je ne puis parler beaux-arts avec personne; l'esprit s'entretient par la communion d'autres esprits. J'ai cru qu'il me serait possible d'oublier Paris, et de vivre au Val-Perdu dans la paix qui nous enveloppe et la contemplation de la nature, ce n'est pas vrai ; la nostalgie me reprend de ce Paris admirable et fatal, et j'y retourne...

—M. Vauvilliers connaît-il votre décision?

—Pas encore.

—Firmin, permettez-moi de croire qu'elle n'est pas irrévocable... Je comprends en partie

les motifs qui vous poussent à quitter le Val-Perdu, et cependant j'avoue qu'un des côtés de votre départ m'échappe. Il y a six mois, lorsque j'arrivai ici, vous me vantiez le bonheur de vivre dans ce milieu plein de grandeur et de paix. Vous vous applaudissiez d'avoir ce qui manque à tant de jeunes artistes, la possibilité de travailler sans que la production fut rapide et forcée. Vous saviez qu'un jour vous quitteriez le Val, mais vous sembliez reculer cette date dans le lointain de quelques années. Qui peut avoir changé vos idées d'une façon si subite? Qu'est-il survenu dans votre existence. Quelque chose a-t-il varié dans votre vie? Ne gardez-vous point ici les amitiés qui se groupent autour des gens de cœur?

—Si, si, je garde tout cela! C'est en moi, au plus profond de mon être que quelque chose s'est brisé.

Jacques regarda Firmin avec une expression de sympathie et de pitié qui remua profondément le cœur du jeune homme.

—Je ne vous demande plus votre secret, dit-il d'une voix lente et basse, comme s'il redoutait d'exciter une lancinante douleur; je respecte les mystères des grands cœurs; mais je vous supplie en mon nom de demeurer au milieu de nous. Je puis bien parler ainsi, puisque vous savez...

—Vous épousez Calixte, Jacques, dit Firmin, et je me réjouis de penser que cette créature charmante aura la félicité dont elle est digne. Ne craignez point que je jalouse le bonheur dont vous jouissez. J'aurais souffert bien davantage si Mlle Vauvilliers était devenue la compagne d'un homme comme Anatole Corseul. A propos, je l'ai rencontré l'autre jour en compagnie de deux ou trois gommeux de province. Il rôde

autour du Val sans pouvoir encore y rentrer. Tenez! jamais je ne regarde le visage de cet homme sans y découvrir tous les signes de la perversité! J'ai reçu de Paris des lettres qui éclairent pour moi certains côtés de cette natur: perverse. C'est un faiseur, peut-être p. Je ne sais pas si, même en reconnaissant la valeur de la mine qu'il vous offre, vous ne feriez pas bien de retarder pour conclure. D'après ce que m'affirme mon correspondant, la promesse de vente de la mine est limitée à une certaine date, date à laquelle s'il n'a point payé, il perd tous ses droits à cette acquisition fructueuse. Attendez donc que la mine revienne à son ancien propriétaire, vous achèterez dans des conditions meilleures, et vous gagnerez en plus de n'avoi aucun rapport avec M. Anatole, ce qui me semble déjà un beau bénéfice.

—Eh bien! fit Jacques, j'attendrai.

—De plus, veillez sur votre bonheur. J'ignore si vous le savez, mais Anatole ne se cache point d'éprouver ce qu'il appelle une passion pour Mlle Vauvilliers. On affirme même qu'il a juré de devenir son mari... et que ce pari a été fait durant un souper où le champagne ruisselait dans les coupes. Tenez, si je ne croyais que mon respect pour Mlle Calixte m'oblige à garder le silence, il y a longtemps déjà que j'aurais provoqué ce misérable!

—Gardez-vous en bien, répondit Jacques. Vous avez eu raison de vous taire. Qu'importent les propos d'un fat! Ni vous ni moi n'avons le droit de demander raison à cet homme de propos tenus au milieu d'une orgie... Si M. Vauvilliers les dédaigne...

—Dites qu'il les ignore.

—Laissons M. Corseul pour ce qu'il vaut;

avant un mois Calixte sera ma femme, et je saurai la protéger... Quant à la mine, je suivrai votre conseil, et je ne donnerai aucune suite à cette affaire jusqu'à ce que la promesse de vente soit périmée.

—M. Vauvilliers donne une fête la semaine prochaine.

—Oui, et ce jour-là, je crois que mon mariage avec Calixte sera officiellement annoncé. Firmin, je vous en conjure, ne parlez plus de vos projets d'éloignement. Vous trouverez en moi un frère, et ma femme sera votre sœur.

Firmin détourna la tête.

Jacques l'entraîna dans les jardins, s'efforça de distraire cet esprit malade et ce cœur souffrant, et tous deux rentraient dans la maison de M. Vauvilliers quand une voiture bien attelée tourna devant le perron.

—Tiens, dit Firmin, je reconnais l'équipage de M. Ferron notre préfet.

—Je cours chercher le maître, dit Jacques.

M. Ferron introduit au salon par le domesti que fut rapidement rejoint par Firmin.

—Enchanté de vous voir, cher monsieur, dit le préfet; certes je serai charmé de causer avec M. Vauvilliers, mais figurez-vous que j'aime mieux vous apprendre ce qui m'amène que de le lui dire à lui-même. A mon instigation la croix de la Légion d'honneur vient d'être accordée à celui que vous appelez tous le Maître du Val; il me semble que quand une distinction de ce genre est donnée à un grand industriel, c'est une récompense accordée à tous; je désirerais donc que l'on célébrât par une fête générale la nomination de M. Vauvilliers. Je m'invite à passer chez lui une semaine pendant laquelle nous nous entendrons comme des conspirateurs, et à la fin

du banquet j'attacherai la croix à la boutonni`re de M. Vauvilliers. De la sorte nous au "un effet," comme on dit au théâtre. Voulez-vous devenir mon complice? M. Chazelles nous aidera, de même que M. le secrétaire Auberva', et le brave Lourdois, le modèle des caissier . Que dites-vous de mon idée?

—Je l'approuve d'une façon absolue, et je réponds de tous les conspirateurs. Voyez comme cetté nouvelle arrive à propos; dimanche M Vauvilliers compte donner une grande fête en honneur de Mlle Calixte... Les préparatifs qu'il eut été difficile de dissimuler se feront sous les yeux du maître sans qu'il soupçonne qu'on lui cache un secret. Il sera charmé de vous avoir au Val-Perdu... A certains moments de la vi on ne compte jamais trop d'amis!

Vauvilliers entra la main tendue.

—Votre appartement est prêt, mon cher préfet. Nous ferons tout ce qui nous sera possibl pour vous aider à oublier ici les tracas du gouvernement et de la politique.

Une heure après le déjeuner était servis.

Depuis que M. Vauvilliers avait promis à Jacques la main de sa fille, Mme Chazelles et son fils dînaient avec le maître de la fonderie.

Rajeunie par le bonheur, la veuve retrouv i au milieu de ces cœurs aimants et dévoués assez de force pour être heureuse. Calixte la chér sait profondément, et jamais famille ne se trouva plus près de goûter un bonheur absolu.

On parla de la fabrique, de l'incendie; Vauvilliers raconta comment Jacques avait failli périr en le sauvant, et il ajouta:

—Il était déjà mon ami, j'en ferai dans huit jours mon associé et mon fils.

Après le déjeuner Calixte et Mme Chazelles s'é-

loignèrent; le préfet et le maître de la fonderie restèrent seuls. M. Ferron était un homme de talent et de bonne éducation. Son estime, son admiration pour Vauv illiers étaient absolues. Et c'était véritablement pour lui une joie très sincère d'être au Val-Perdu le messager d'une nouvelle heureuse.

Ils fumaient en causant dans le hall, lorsqu'on annonça M. Anatole Corseul.

Pardon, mon cher préfet, dit Vauvilliers, permettez-moi de le recevoir; comme je n'ai rien de particulier à lui dire, sa visite ne sera pas longue.

Depuis qu'Anatole connaissait les dramatiques épisodes de l'incendie, en dépit de son audace et de l'arme terrible qu'il possédait, il ne goûtait pas un moment de repos. Il éprouvait une hâte impatiente d'en finir, de s'expliquer avec M. Vauvilliers et sa fille, et c'était pour solliciter officiellement la main de Calixte qu'il se présentait au Val-Perdu.

La présence du préfet le dérouta. Il comprit qu'il ne pouvait solliciter en ce moment une audience particulière; encore moins pouvait-il laisser deviner ses intentions. Le but de sa visite étant manqué, il l'abrégea; M. Vauvilliers ne fit rien pour le retenir; mais au moment où Anatole prenait congé, le maître de la fonderie lui dit:

—Il y aura fête la semaine prochaine au Val-Perdu, et j'espère que vous serez des nôtres. Notre héroïque Jacques Chazelles est tout à fait guéri, et ce jour-là je signe avec lui un acte d'association.

—Je ne manquerai certes pas de répondre à votre gracieuse invitation, répondit Anatole.

Et tandis qu'il traversait le vestibule il murmura:

—Il est temps d'agir! La nouvelle qu'on m'annonce va changer mes plans de campagne. Puisque Vauvilliers devient invisible, c'est à sa fille que je m'adresserai.

X.

Calixte faisait dans les maisons pauvres du bourg une de ces visites durant lesquelles elle prodiguait à la fois l'or et la consolation. La matinée s'avançait. Il lui restait une dernière course à faire, et lasse d'avoir beaucoup marché, elle s'assit sur un tronc d'arbre; le cœur joyeux, en face de cette magnifique vallée dont les richesses lui appartenaient, elle se mit à rêver au bonheur attendu.

Quelques jours encore et Calixte serait fiancée. Un mois plus tard, et elle deviendrait la femme de Jacques. Cette pensée remplissait son âme d'une joie profonde, sans ombre, sans crainte. Estimant profondément l'homme qu'elle avait choisi, liée à lui par une double reconnaissance, elle possédait la certitude délicieuse d'être ardemment chérie et d'aimer de toute la force d'une âme pure.

Autour d'elle régnait le grand silence de la campagne, silence plein cependant de murmures discrets, de bruits mystérieux: froissements d'élytres d'or ou de bronze, gazouillements d'oiseaux, frémissements de feuilles, murmures de sources s'épandant sur des lits de cailloux à l'abri de grandes herbes molles. Elle s'absorbait dans son bonheur et le savourait avec un

recueillement ravi, quand, subitement, une ombre se dessina à ces pieds.

En levant les yeux, elle reconnut Anatole Corseul.

—Mademoiselle, lui dit-il, ce matin vous avez semé l'aumône et recueilli des bénédictions... Me permettrez-vous d'implorer votre bonté pour un dernier malheureux...

—Certes, répondit Calixte, nommez-le moi, je le visiterai avant de rentrer.

—Mademoiselle, tous les pauvres ne tendent pas la main, et bien des infortunés n'ont [illegible] besoin de l'or que vous prodiguez à la misère.... Il est des hommes dont le cœur souffre, d[illegible] vie est brisée...

—J'apprendrai à ceux-là que la résignation et la prière nous rendent le courage.

—Vous avez grandi dans une atmosphère de vertu, et la vertu vous semble facile; pour les hommes, les tentations sont grandes, les fautes aisées à commettre, et un jour ils s'aperçoivent qu'ils se sont laissé entraîner sur une pente dangereuse... Ils le comprennent surtout lorsqu'ils se trouvent en présence d'un ange...

—Monsieur, dit Calixte en se levant, veuill[illegible] me donner l'adresse de ceux pour qui vous [illegible]citez ma pitié...

Anatole prit la main de Mlle Vauvilliers.

—Ecoutez-moi, lui dit-il, un instant, un seul... Depuis que je vous connais je vous aime...

—Monsieur! s'écria Calixte, silence; me l'apprendre est déjà m'outrager.

—Vous m'écouterez, mademoiselle, d'un mot vous déciderez non pas de ma vie, mais de la vôtre et de celle de votre père.

—Vous vous trompez monsieur, je n'écouterai rien. Même si vous tenez dans vos mains notre

sort à tous. Assez, encore une fois, assez ! quittez-moi sous peine de me faire injure.

—Ma volonté s'est souvent imposée, mademoiselle, elle n'a jamais plié. Je vous aime avec une telle puissance que cette tendresse ne saurait être repoussée. Vous serez ma femme.

—Jamais!

—Parce que vous ne ressentez pour moi aucune affection?

—D'abord, oui, monsieur.

—Ensuite?

—Parce que mon père refuserait son consentement.

—Vous oubliez la meilleure de vos raisons, mademoiselle, c'est que vous êtes presque fiancée à M. Chazelles.

—Quand ce serait, répondit Calixte, vous dois-je compte de mes pensées, et de mes actes ? livrez-moi passage, monsieur, et rendez-moi grâce de taire à mon père l'offense que vous me faites aujourd'hui.

—Vous serez la première à me la pardonner.... Vous chérissez profondément M. Vauvilliers....... Vous sacrifierriez pour lui votre existence, vous briseriez votre bonheur sans regret... Eh bien ! votre père, cet homme honoré de tous, le mai du Val-Perdu, le roi de ce pays où il fonda une magnifique industrie, court aujourd'hui un danger... On menace plus que sa vie, on attaque son honneur!

—L'honneur de mon père! Qui donc oserait y toucher?

—La réputation de M. Vauvilliers est cependant menacée...

—Calomnie!

—Vérité, mademoiselle, pourquoi mentirais-je? si je vous trompe vous serez libre de retirer la

promesse que j'exige de vous. Ecoutez-moi avec le sang-froid exigé par la situation... Votre père, ce père que vous adorez a commis un crime.

—Ah! vous mentez! s'écria Calixte, vous mentez comme un misérable lâche! Je réponds de lui, honneur pour honneur, entendez-vous...

—J'ai les preuves de ce que j'avance, mademoiselle.

—Osez me les fournir.

—Je le ferai si vous l'exigez.

—Eh bien! oui, je l'exige, pour vous prouver que je ne redoute rien.

—Vous connaissez l'écriture de M. votre père?

—Comme la mienne.

—Ecoutez donc, je vous montrerai la lettre après:

"Bertrand, je fais tenir chez Me Froidevaux la somme dont vous toucherez les revenus, à la condition que vous garderez un éternel silence sur le crime qui pourrait déshonorer mon nom."

"VAUVILLIERS."

Regardez, maintenant, est-ce bien l'écriture de votre père.

Calixte jeta un regard sur la lettre et fut secouée d'un frisson vite réprimé.

—Ce secret, demanda-t-elle d'une voix altérée, est connu de vous seul.

—De moi seul.

—Alors mon père ne court aucun danger.

—Veuillez vous expliquer, mademoiselle.

—En homme de cœur vous allez me rendre cette lettre.

—A la condition que vous deviendrez ma femme.

—Je vous ai déjà répondu à ce sujet.

—Alors laissez-moi poursuivre.

—Mon Dieu! murmura Calixte.

—Vous ne devinez pas de quelle gravité est la nature du crime dont votre père s'accuse? Je le sais encore... M. Jean Chazelles, le père de Jacques, fut un soir, qu'il revenait de toucher une somme importante, assailli par un voleur audacieux et dépouillé de quatre cent mille francs... Vous connaissez déjà cette histoire... Le remords s'empara du coupable, et tout en détenant la somme dérobée avec violence, il adressa à la veuve des secours suffisants pour l'empêcher de mourir de faim et pour lui permettre d'élever son fils... Chaque année à partir du vol, Mme Chazelles reçut par des moyens anonymes et détournés cinq mille francs; elle leur dut de vre jusqu'au jour où M. Jacques Chazelles fut appelé par votre père au Val-Perdu.

—C'est horrible! horrible! monsieur, répéta Calixte, vous me torturez à plaisir, mais je ne vous crois pas, je ne veux pas vous croire... La lettre que vous me montrez est d'un faussaire, comme vos accusations sont d'un calomniateur.

En achevant ces mots, Calixte se détourna du côté d'un massif d'arbres où il lui semblait avoir entendu du bruit.

—Nous sommes bien seuls, fit Anatole avec un rire cruel, très seuls, et je ne vous quitterai pas avant de savoir si en échange de cette lettre vous me ferez un serment.

—Vous m'avez dit que vous m'aimiez, monsieur.

—Je vous le jure encore.

—Alors déchirez cette lettre devant moi.

—Que vous importe! puisqu'elle est d'un faussaire.

—Oui, mais le faussaire est tellement habile que d'autres que moi pourraient s'y tromper..

—Je vous la remettrai contre une signature de contrat de mariage.

Calixte essaya de rassembler ses forces:

—Voyons, monsieur, je suis fille d'un commerçant, nous pouvons parler affaires... Vous ne m'aimez pas! Je le sais, je le sens. La preuve que vous ne m'aimez pas, c'est que vous menacez au lieu de prier... Cette lettre vendez-la moi à prix d'or... Du chef de ma mère je possède huit cent mille francs... Ils sont à vous contre cet abominable papier...

Anatole ne se hâta point de répondre. S'il acceptait la proposition de Calixte la spéculation du chantage ébauchée avec Justin Faucheux avortait, et il n'était nullement obligé de remettre la moitié de cette somme au clerc de M. Froideveaux. Il y avait là une spéculation rapide à faire, et une fortune à établir sur de solides bases. Mais en acceptant le marché proposé par Calixte, il perdait la mise en rapport de la mine du Canigou et de plus la succession du père. Certes il n'aimait point Calixte. Cette chaste fille possédait pour lui trop de noblesse et de vertu. Il rêvait une compagne d'une élégance tapageuse, et dont le luxe devait être pour lui un moyen d'employer ses revenus et de jeter de la poudre aux yeux. Trop égoïste pour prendre en pitié la douce créature qu'il venait de jeter dans le désespoir, il n'aurait du reste pas trouvé habile accepter tout de suite cette transaction. Il regarda Calixte, et tandis que le son glacial de sa voix démentait les paroles passant sur ses lèvres minces, il lui répondit:

—Comment pouvez-vous à ce point méconnaître le sentiment qui me fait agir. Au moment même où je vous parais cruel et dur, je souffre un martyre inouï à la pensée de vous attrister. Ma seule excuse est dans la violence du sentiment que vous m'avez inspiré.

—N'ajoutez pas l'ironie à la cruauté, monsieur. Vous savez que jamais je n'éprouverai pour vous que du mépris. En pourrait-il être autrement? Vous imposez violence à mon cœur car mon cœur s'est donné avec l'autorisation de mon père. Dans quelques jours je devais être fiancée à M. Chazelles, et vous venez me dire : épousez-moi ou je déshonore votre père... comme un bandit embusqué près d'un chemin demande la bourse ou la vie... Contentez-vous de la bourse, monsieur! et laissez-moi la vie, c'est-à-dire la liberté d'épouser M. Chazelles... Il me prendra sans dot, et saura me gagner une fortune.

—Vous employez, mademoiselle, un mauvais moyen pour tâcher de faire plier ma volonté. Vous serez ma femme, et je m'efforcerai de vous faire oublier par mes bons procédés et par ma tendresse, la violence que je vous impose aujourd'hui... Me donnez-vous votre parole?

—Je ne puis, monsieur, non, je ne le puis encore, j'ai besoin de me recueillir et de prier.

—Demandez à Dieu, mademoiselle, le courage de sauver votre père.

Anatole s'éloigna en abattant d'un geste brusque quelques digitales grandies dans les herbes.

Calixte s'était laissée glisser à terre, et les bras croisés sur le tronc d'arbre, elle pleurait à sanglots, quand une main se posa légèrement sur son épaule.

—Mademoiselle... mademoiselle...

Calixte ne parut point entendre; d'un mouvement non pas brusque mais énergique, l'homme qui se tenait debout près d'elle sérra le bras de la jeune fille.

En poussant un cri elle se redressa.

—Mademoiselle, c'est moi, Broussailles, le berger... J'étais dans le taillis occupé à me tailler une houlette... et voilà que par hasard, bien par hasard, j'ai entendu.

Calixte le regarda avec des yeux remplis d'épouvante.

—Vous savez ce que cette homme a eu l'audace de dire?

—Je le sais.

—Mon Dieu! il ne me manquait plus que cette honte!

—Ne craignez rien, mademoiselle, ni de moi, ni du misérable qui convoite votre fortune.

—Eh! que pouvez-vous pour moi, pauvre homme!

—Les bergers ont des secrets, mademoiselle.

—Je n'y crois pas.

—Et pourquoi les nieriez-vous? Jurez-moi d'avoir confiance dans le vieil homme qui vous protège et qui arracha M. Jacques à l'incendie...On doit signer dans huit jours votre contrat de mariage?

—Dimanche, oui, dimanche prochain...

—Prenez trois brins de cette fleur bleue, mademoiselle, portez-les sur vous jusqu'au moment où le notaire vous priera de signer... Si vous le faites, si vous avez confiance en moi, je vous le jure, Calixte, vous serez sauvée.

—Pauvre bon berger! vous m'aimez donc ?

—Profondément..

—Donnez vos brins de fleurs bleues, alors.

vous êtes un vieillard, et votre prière à Dieu me donnera du courage.

Elle se leva, regarda Broussailles, et, pour la première fois, demeura frappée du caractère de sa physionomie. Le désespoir s'y mêlait à une tristesse incurable.

—Vous serez heureuse! fit-il, je le veux.

Il décrivit un grand cercle avec sa houlette neuve, comme s'il voulait conjurer un mauvais esprit, puis il s'enfonça dans le taillis, pendant que Calixte s'éloignait en chancelant.

Elle ne gardait guère d'espérance la pauvre fille; la convoitise et la cruauté d'Anatole Corseul lui semblaient trop redoutables pour que le pouvoir du berger les conjurât. Quand elle revint de sa promenade, brisée, pâle, et se traînant avec peine, son père poussa un cri d'épouvante.

—Qu'as-tu ma chérie, qu'as-tu?

—Sur mon chemin j'ai trouvé un reptile, et j'en suis toute effrayée. Ce ne sera rien! rien!

M. Vauvilliers la prit dans ses bras, et cette caresse lui causa une telle émotion qu'elle fondit en larmes.

—Tu es bon! dit-elle en relevant la tête et en le regardant de ses grands yeux remplis de tendresse... Oui, tu es bon, car je vois ton âme dans tes prunelles... Une âme grande et sainte...

—Toute âme garde ses ombres, mon enfant, mais grâce à Dieu je puis bien tout dire devant tous:—Je suis un honnête homme!

Elle joignit les mains avec une expression de reconnaissance profonde, et répéta:

—Un honnête homme! oui, le plus probe et le meilleur de tous.

Dans son âme une grande paix venait de descendre. Elle ne craignait plus. Le sentiment de

la noblesse, de la bonté et de la grandeur du caractère paternel passa soudainement en elle, et la chère créature se reprocha comme un crime d'avoir pu être ébranlée dans sa sainte confiance par le misérable moyen employé par Anatole pour la tromper, et lui arracher une parole qui serait sa condamnation à un éternel malheur.

Lorsque Jenny Chazelles et son fils rentrèrent, elle avait retrouvé son sourire, bien que la pâleur demeurât sur son front. Et cependant elle sentit plus d'une fois un serrement de cœur douloureux, quand ses regards se portaient sur Jacques. Le misérable qui avait eu recours à un moyen infâme pour les séparer n'ourdirait-il point quelque trame nouvelle? Elle porta machinalement la main à son corsage dans lequel étaient enfermées les petites fleurs bleues, et elle s'efforça de secouer sa préoccupation. Le lendemain cependant elle ressentit une émotion aussi profonde que douloureuse, en trouvant dans le coffret où elle serrait son travail une feuille de papier sur laquelle se trouvaient écrits ces mots: "N'oubliez pas!" Elle essaya de se distraire, de perdre le souvenir de la menace qu'on lui rappelait brutalement, mais elle ne put y parvenir et tomba dans une sombre tristesse....Son père l'en arracha en entrant dans soncabinet de travail: il tenait à la .main une assez grande cassette et l'ouvrant devant sa fille,. il lui dit:

—Là se trouvent des souvenirs remontant bien loin; l'histoire des familles se résume souvent dans quelques bijoux... La cassette est pleine jusqu'aux abords... Tu vas te marier, ma chérie, et je te l'apporte... A ton tour tu transmettras à tes enfants ce qu'elle contient...prends

au hasard... tu regardes cet étrange bijoux... ta bisaïeule le porta... C'était un bijou "à la victime" une guillotine en or qu'on se suspendait au cou... Il n'en reste peut-être plus une seule.... Cette boîte à mouches appartint également à Gabrielle Vauvilliers... elle était belle, comme tu peux en juger par cette miniature... Deux montres semblables; il fut de mode de porter ces montres et de riches breloques, ton grand-père s'en para. Il était élégant quoique savant... Un bracelet de diamants que je donnai à ta mère, glisse-le à ton poignet, mon enfant...... Un collier de perles fines venant de ma sœur Lise, morte à vingt ans... La tabatière d'or de mon grand oncle... Ce portrait enrichi d'émeraudes et de brillants me rappelle un être qui me fut bien cher jadis: mon frère Georges...

—Il est mort? demanda Calixte.

—Peut-être; mais jamais nous n'avons pu savoir la vérité à son sujet. Intelligent et instruit il ne domina jamais ses passions, et ses passions le conduisirent à l'abîme...

—Quel singulier regard, dit Calixte en posant les yeux sur la miniature, il me semble l'avoir rencontré quelque part.

Puis subitement elle ajouta:

—Ainsi vous ignorez ce qu'il est devenu?

—Complètement... Il quitta la France à la suite d'un événement terrible et jamais il ne nous a écrit.

—Il s'appelait Vauvilliers... murmura Calixte.

Son père continua à énumérer les bijoux renfermés dans la cassette, puis après l'avoir embrassée, il la laissa seule, les yeux encore fixés sur le portrait du coupable et malheureux Georges.

Elle ne quitta son cabinet que pour se rendre

chez Mme Chazelles. La sérénité d'âme de la veuve la calma. Cependant elle éprouvait un impérieux besoin d'entendre parler d'histoires dramatiques survenues dans les familles. On eut dit que pour se fortifier, elle voulait connaitre des drames intimes dont les héros avaient fait preuve d'une rare énergie.

Pour la première fois elle osa parler à Jenny du mari qu'elle avait perdu. Puisqu'elle devait entrer dans la famille Chazelles, les morts lui appartenaient comme les vivants. D'ailleurs entendre parler par Mme Chazelles de la tendresse qu'elle avait ressentie pour son mari, c'était en quelque sorte écouter l'écho de son propre cœur.

—Si je l'aimais, Calixte, ma fille, répondit la veuve à une question de Mlle Vauvilliers, il avait pris la meilleure part de mon âme, et la place qu'il occupa resta vide... Ma tendresse pour Jacques n'a pas réussi à me faire oublier le malheur qui me fut ravi d'une façon si creulle. Je le préferais à tous ceux qui demandèrent alors ma main... de ce nombre était un jeune homme hardi, violent, qui prétendit longtemps m'imposer une affection dont j'éprouvais une crainte secrète. Il était riche, beau, et portait le même nom que le maître de la fonderie... Celui-là jura de se venger de mes dédains... et si le crime qui nous ruina n'eut été un assassinat au lieu d'être un vol, j'aurais soupçonné...

Elle s'arrêta brusquement, et dit en manière de conclusion:

—Il existe beaucoup de Vauvilliers en France.

Calixte comprenant le mal que faisait à Jenny l'évocation de ces souvenirs l'embrassa et amena l'entretien sur Jacques.

—J'ai donné au fils une double tendresse, re-

prit Mme Chazelles. Je vis de sa vie, je mourrai de sa mort... Et, vous le dirai-je, chérie, je me suis vue sur le point de vous haïr...

—Moi! s'écria Calixte.

—Vous! oui, si vous ne l'eussiez pas aimé, Jacques eut succombé à sa douleur; ne secouez pas la tête, mon enfant... Ce jeune homme si fier, si beau n'avait jamais aimé avant de vous rencontrer... le jour où il m'apprit que nous devions abandonner le Val-Perdu je compris l'étendue et la puissance de son mal...

—Ne me dites pas cela, je vous en conjure ! s'écria Calixte en joignat les mains. Je ne dépends pas de moi, mais de mon père... Si je mourais, Jacques devrait pourtant se résigner... Nous ne sommes pas mariés, nous ne serons même fiancés que dans huit jours... Il arrive bien des événements durant une semaine... Oh ! ne me regardez pas de cet air effrayé... Dieu est au-dessus de nous... Le bonheur est fragile entre les mains des hommes... Ma mère! vous qui remplacerez celle que je n'ai point connue, je puis bien vous le dire à mon tour, je ne survivrais pas à la perte de la félicité sur laquelle je comptais si bien!

—Qu'as-tu, Calixte? demanda Mme Chazelles en relevant le visage de la jeune fille, tu sembles inquiète et nerveuse. Tes discours respirent la tristesse et la défiance... Que t'a-t'on dit, que crains-tu?

—Quand on est heureux, on doit toujours redouter le malheur, ma mère.

—Il ne t'atteindrait point dans nos bras.

Calixte en quittant Mme Chazelles trouva dans le jardin Marielle Aubenas.

—Un miracle! s'écria Calixte. Vous êtes donc guérie?

—A peu près, je ne désespère plus.

—Enfin! M. de Verfeuil sait que vous seule pouvez le rendre heureux.

—Je vous dois d'avoir adouci le caractère de sa mère. Du jour où M. Adémar accepta une place au Val-Perdu, elle comprit qu'il rejetait derrière lui d'autres ambitions et que le travail nous rapprochait... Elle ne demande plus que trois ans d'épreuve; nous sommes armés pour la patience. Je renais, je respire, et le portrait que fit de moi M. Jacques n'est presque plus reconnaissable. Je ressemblais alors à une agonisante, tandis que maintenant je vis! je vis!

Toutes deux s'embrassèrent et causèrent longtemps sous les grands arbres. Tandis que Marielle voyait devant elle se dérouler un avenir de joie, Calixte se demandait ce qui arriverait d'elle dans quelques jours. La conversation qu'elle avait eue ave son père apaisait ses alarmes, mais le souvenir d'Anatole Corseul, et de la lettre qu'il lui avait montrée, la tourmentait encore. Que devait-elle croire des prédictions du berger, pauvre homme habitué à croire aux rêves et à regarder les étoiles? Du reste, si elle avait un moment repris courage, un incident la replongea dans ses terreurs. Un des valets de M. Corseul s'avança sur la pelouse, un magnifique bouquet à la main. Il le posa sur une table de jardin en disant:

—De la part de mon maître.

Calixte eut un instant l'idée de le fouler aux pieds, elle se retint, jeta un louis au valet et, le visage enflammé de colère, elle lui fit signe de s'éloigner.

—Calixte, demanda Marielle, comment recevez-vous des fleurs de M. Corseul, puisque vous êtes engagée à M. Chazelles?

Calixte prit le bouquet, le lança sur l'herbe et le piétina avec rage, puis, cachant son front dans ses mains, elle pleura.

Deux heures plus tard Anatole parut au Val-Perdu, sous pretexte de faire une visite à M. Vauvilliers. En traversant la pelouse, il vit son bouquet lacéré, piétiné; une expression de colère traversa son regard, il releva une rose maculée et broyée, la serra dans un portefeuille et ne trouvant point M. Vauvilliers à son bureau il revint dans le jardin.

La vue de deux robes claires le guida. Il se dirigea du côté de Calixte et de Marielle. Mlle Aubenas dédaignait profondément ce Parisien aux airs conquérants; elle prit congé de Calixte qui, après l'avoir reconduite jusqu'à la grille, revint à pas lents vers la maison.

Anatole prit dans son portefeuille la rose flétrie, et la tendant à Mlle Vauvilliers.

—Fraîche ou froissée, vous la porterez, dit-il.

Elle essaya de lutter, mais la voix de M. Corseul devenue plus impérieuse répéta:

—Dans trois jours nous serons engagés l'un à l'autre, ou votre père sera perdu...

Calixte tendit machinalement la main vers la fleur qu'elle serra dans ses doigts avec une contraction nerveuse si violente que le sang jaillit de nouveau de ses mains.

—Prenez garde! dit-elle à son tour étincelante de colère, je n'aurai pas à chercher loin d'ici un homme qui me vengera de vos lâchetés et de vos bassesses.

—Vous vous trompez, mademoiselle, la personne à laquelle vous faites allusion et dont les sévères principes me sont connus rejettera bien loin la pensée d'une alliance avec votre

famille quand j'aurai montré la lettre que vous avez vue. Me défiez-vous d'agir?

—Oui, répondit-elle; en vérité j'étais folle, j'ai tremblé pour mon père. Un de ses regards a suffi pour me rassurer. Je v[illegible] crois capable de tout, mais je lutterai et d'[illegible] vous [illegible] rasseront.

—J'aurai pour excuse de [illegible] mademoiselle, la violente passion qu[illegible] inspirée. J'ai demêlé tous les fi[illegible] horrible, je les garde en mai[illegible] atout, qui me fera gagner la partie [illegible] attendez un moment, mademoiselle votre p[illegible] et M. Chazelles viennent de ce côté [illegible] bout de quelques menutes d'un entretien dont vous serez témoin, si vous jugez que votre père court un danger, si vous désarmez enfin, vous relèverez vous même cette rose flétrie. Cette fois, je ne vous la tendrai plus.

En effet Vauvilliers et Jacques arrivaient lentement de ce côté.

Calixte était tombée sur un banc, et regardait d'un œil morne les débris de fleurs jonchant le sol autour d'elle. Son père et son fiancé paraissaient complètement heureux; et le sourire qui se jouait sur leurs lèvres alla au cœur torturé de Calixte pour le rassurer de nouveau.

M. Vauvilliers parut surpris d'apercevoir Anatole.

—Monsieur, dit-il avec une sorte de sécheresse, ma fille ne s'entend guère à la métallurgie.

—Vous vous trompez, monsieur, les aptitudes de mademoiselle lui permettent d'avoir des idées très nettes sur la valeur de la mine du mont Canigou; mais en ce moment je lui parlais de l'opéra de Gounod, "Sapho", qui doit être

représenté cet hiver. Je lui décrivis les splendeurs de cette salle d'Opéra dont l'escalier pourrait être mis dans un écrin, et je lui répétais que sa place serait dans une de ces loges où trônent les reines de l'élégance et de labeauté!

—Mafille restera tout simplement reine du, Val-Perdu, et cette royauté-là en vaut bien une autre. Elle donne audience à ses pauvres, au lieu de recevoir des fournisseurs qui, pourvu que la folie de la toilette monte au cerveau des jeunes femmes, se changent vite en créanciers. Ici elle est si riche que je lui permets de soulager toutes les misères; à Paris Calixte posséderait une fortune à peine suffisante pour soutenir le luxe dont une loge à l'Opéra est un détail. Du reste, je connais assez ses goûts et ses sentiments pour être certain que les plaisirs de Paris ne la tentent guère.

Anatole se retourna du côté de Jacques:

—Monsieur, lui dit-il, les hasards de la conversation m'ont fait prononcer l'autre jour votre nom chez mon notaire, maître Froideveaux qui, comme vous, est originaire de Riom; et il me fit une singulière confidence... En vous la répétant je crois vous rendre un service, car vous devez tenir avant toutes choses à venger votre malheureux père... Un crime vous rendit orphelin...

—Pourquoi rappeler cet horrible souvenir, monsieur.

—Je vous l'ai dit, afin de vous venger.

—Jacques, dit Vauvilliers d'une voix grave, pardonnez mon ami... Dieu qui épaissit les ombres du mystère sur votre malheur semble vous avoir commandé l'oubli. Plus de vingt années se sont écoulées depuis ce malheur...... l'enfant

est devenu un homme... Celui qui vous priva de votre fortune est mort peut-être...

—En êtes-vous certain? demanda Anatole en regardant en face le maître de la fonderie.

Celui-ci parut se troubler, et ce trouble n'échappa point aux yeux de Calixte.

—L'opinion de maître Froideveaux différait de la vôtre, poursuivit Anatole, il connaissait l'histoire d'une rente anonyme reçue par votre mère à des époques indéterminées, et il était convaincu que la main qui vous jetait cette aumône était celle de l'homme qui déroba à votre père les quatre cent mille francs qu'il venait de toucher en échange de sa terre de...

—Monsieur! s'écria Vauvilliers avec colère, pourquoi rappeler à Chazelles ces souvenirs terribles?

—Mais, dit en riant nerveusement Anatole Corseul, chacun a son petit amour-propre, monsieur; je ne suis point fâché de prouver que j'aurais pu entrer dans une autre carrière que celle des affaires... tenez, il me semble que j'aurais eu beaucoup de dispositions pour la magistrature... Je pensais mériter grandement de M. Chazelles en le mettant sur une piste vainement poursuivie...

—Vous troubleriez sa vie! dit Vauvilliers en s'avançant vers Corseul; encore une fois, laissons dans le passé ce drame funèbre... le présent va largement compenser les douleurs subies; Jacques sera heureux, et sa fortune dépassera de beaucoup celle qui jadis lui fut ravie.

—Pauvre père! murmura Calixte, comme il semble souffrir.

—M. Vauvilliers ne peut traduire votre pensée, continua Anatole en étendant la main vers Jacques. Il est de votre devoir de traîner de-

vant les tribunaux le misérable qui devint de fait l'assassin de votre père... Dites un mot et je vous apprends son nom, et je le traîne à vos pieds, et si c'est à lui que vous devez votre fortune...

—Si c'était à lui, monsieur, avec quelle rage et quel dégoût je la lui jetterais à la face! répliqua Jacques.

- Prenez garde, s'il occupe un rang élevé!

Je le démasquerai...

—Quel qu'il soit?

—En pouvez-vous douter...

—Vous serez satisfait, monsieur, répondit Anatole en faisant le geste de prendre un carnet dans sa poche.

—Taisez-vous, monsieur! dit Calixte d'une voix étranglée, et se baissant rapidement elle prit la rose qu'elle fixa à son corsage.

—Es-tu folle? demanda M. Vauvilliers, ceci n'est pas une fleur, c'est du fumier.

Et il l'arracha pour la rejeter au loin.

Calixte passa rapidement devant Anatole.

—Je serai votre femme, dit-elle.

—Cette fois est-ce promis sans retour?

—Sans retour.

—Je me trompais, dit Anatole, il me semblait avoir sur moi mon portefeuille, je l'ai laissé à Beauchâtel... Mais soyez tranquille, monsieur, je vous remettrai la note rédigée par maître Froideveaux.

—Viens, Calixte, dit Vauvilliers à sa fille. Jacques allez, je vous prie, surveiller la fonte de la Grande Cérès de Firmin.

Le maître de la fonderie resta seul avec Anatole.

—Retenez bien ceci, monsieur, lui dit-il, j'aime Jacques Chazelles comme un fils, et je vous sau-

rais le plus mauvais gré de troubler cette âme loyale. Si vous tenez à ce que nous traitions ensemble quelques affaires, vous ne retrouverez jamais la note dont vous venez de parler.

—Je serai toujours disposé à me rendre à vos desirs, monsieur, ce n'est point d'aujourd'hui que vous connaissez mon respect et ma sympathie, doublés, vous le savez, encore par mon admiration et ma tendresse pour Mlle votre fille.

—Ma fille, monsieur, doit rester complètement en dehors des affaires que nous avons à traiter; s'il faut vous en donner une raison qui, dans quelques jours sera publique, elle va devenir la femme de Jacques qui deviendra mon associé.

—Je sais, monsieur, que M. Jacques Chazelles est mon rival, mais deviez-vous m'accuser de fatuité, je vous dirai que souvent une jeune fille se trompe sur le premier battement de son cœur. Vous avez trop répété à Mlle Calixte que le bonheur est de vivre au fond du Val-Perdu; elle rêve aujourd'hui Paris et ses fêtes, et si elle ne vous avoue point encore qu'elle regrette d'avoir laissé des espérances à M. Chazelles, elle ne tardera point à vous dire que mieux éclairée sur ses sentiments elle a fait un nouveau choix.

—Voudriez-vous me laisser entendre que Calixte...

—Daigne m'encourager, oui monsieur.

—Elle changerait ainsi? brusquement elle plongerait Chazelles dans le désespoir... Monsieur, vous avez mal agi en essayant de jeter le doute et le trouble dans l'âme de mon enfant... Mais Calixte m'aime, Calixte a confiance en moi...

—Je vous en prie, pas un mot de plus! vous finiriez par dire que jamais vous ne m'accepterez pour gendre!

—Heureusement nous n'avons à traiter que l'affaire de la mine. Je vous donnerai une réponse définitive dans trois jours.

M. Vauvilliers salua légèrement et s'éloigna le visage hautain, une profonde irritation dans l'âme.

—Il faut éloigner cet homme à tout prix, murmurait-il en prenant le chemin de son habitation.,. Comment ce secret est-il parvenu jusqu'à lui... Le devoir professionnel aurait dû empêcher Froideveaux de révéler l'existence de la rente faite à Bertrand... Mais ce Corseul en sait davantage... On dirait qu'il connaît le nom de celui qui...

Vauvilliers n'acheva pas, mais son pas s'alourdit, son visage devint sombre, et le malheureux était d'une mortelle pâleur quand il franchit le seuil de sa maison.

Dans le hall Calixte l'attendait.

XI

M. Vauvilliers examinait la maquette d'une statue que Firmin Bercy venait de déposer sur son bureau lorsque Calixte y entra timidement. Sa démarche était chancelante, son front d'une pâleur de marbre. Elle paraissait si abattue et si faible que son père poussa un cri de surprise douloureuse.

—Qu'as-tu? lui demanda-t-il, qu'as-tu?

Elle se laissa tomber sur un tabouret, puis d'une voix basse comme celle d'une mourante elle lui dit:

—Père, promets-moi de ne pas t'irriter contre moi.

—M'irriter, ma chérie, jamais tu ne m'en as fourni la cause.

—Mais si je le faisais, père si dans ma conduite, quelque chose t'attriste jure-moi d'avance que tu me pardonneras.

Le regard qu'elle attacha sur lui, et l'accent avec lequel Calixte prononça ces mots prouvèrent à M. Vauvilliers qu'il s'agissait d'une affaire plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord.

—Ne m'alarme pas, chère enfant; j'ai en toi une confiance sans bornes. As-tu dépensé trop d'argent pour ta parure? Je suis prêt à acquitter tes mémoires. Te faut-il une somme importante pour tes aumônes? Je la tiens à ta disposition. Ne vas-tu pas d'ailleurs disposer de ta fortune? Dans deux jours ne seras-tu point fiancée à Jacques Chazelles?

Calixte saisit la main de son père et y colla ses lèvres.

—Mon Dieu! fit-elle, comment vous apprendre? Vous savez, père, le cœur d'une jeune fille peut aisément se tromper. On croit aimer d'une façon puissante, et tout à coup on s'aperçoit...

La pauvre enfant s'arrêta, et, pour la seconde fois, mit un baiser sur la main de son père.

Celui-ci la retira avec une sorte de brusquerie, puis éloignant de lui le front de sa fille:

—Ah! çà qu'est-ce que tu veux dire? Aurais-tu lu des romans, par hasard? Tu me répètes là des phrases toutes faites qui traînent dans les livres... Le cœur se trompe! Non, ma fille, quand il est droit comme le tien, il ne saurait errer; je n'en demande pour preuve que ton choix... Jacques est digne d'une grande affection, et je te connais assez pour savoir que tu la lui garderas jusqu'à la mort...

—Tu refuses de me comprendre! s'écria Calixte, et cependant il le faut... Le temps marche, et dans deux jours il serait trop tard.

—Cela devient sérieux, fit Vauvilliers en attachant sur sa fille un regard sévère; parle donc, j'écoute, je jugerai.

—Ne me traite pas durement, je t'en supplie. Je souffre assez de te faire cet aveu... il le faut cependant, il le faut... Jacques... M. Chazelles, que j'avais cru capable de faire mon bonheur, n'y parviendra jamais...

—Que me dis-tu là?

—La vérité, père, la vérité... Je me suis bien étudiée, j'ai fouillé au plus profond de mon âme, et je sais maintenant que mon mariage avec lui est impossible.

—Mais c'est de la folie! et pourquoi ce mariage qui réunissait toutes les convenances et toutes les tendresses, se trouve-t-il aujourd'hui ne plus présenter que des dangers?

—Oh! ce n'est point la faute de M. Chazelles, fit Calixte avec une hâte généreuse: je crois même que ma décision lui causera un sensible chagrin... J'essaierai cependant de le lui faire comprendre... Tiens, c'est moi qui suis mauvaise et coupable... Si j'épousais M. Jacques, je ne resterais pas au Val-Perdu...

—Tu t'y déplais donc?

—J'y ai passé dix-sept ans, répondit Calixte d'une voix altérée.

—Dix-sept ans! oui, c'est vrai! Mais entourée de tant de soins, couvée avec tant de sollicitude... N'ai-je pas fait tout ce que j'ai pu pour te rendre la vie heureuse, dans cet horizon que tu sembles aujourd'hui trouver trop étroit.. Calixte! serais-tu ingrate? Si tu as vécu pour moi n'ai-je pas sacrifié davantage en reposant

sur toi seule l'affection de mon cœur? Quand mourut ta mère, j'étais jeune encore, il m'eut été facile de trouver une nouvelle compagne; et j'ai repoussée toute idée de second mariage dans la crainte qu'une belle-mère te causât des chagrins...... Ici tu as des amis qui te chérissent. Que demandes-tu de plus?

—Ce que je demande, c'est d'autres plaisirs que ceux qui me sont offerts dans cette vallée... c'est voir autre chose que les hauts fourneaux. Ce qui me manque. ce sont les plaisirs et les élégances de Paris!

—Mais tu partiras pour Paris après ton mariage, ma chérie, et [illegible] autant de mois qu'il te sera possible de vivre sans ton père... Enfin s'il faut te promettre davantage, td y possèderas une installation d'hiver, et je te ferai construire un petit hôtel.

—Vous êtes bon, mon père indulgent et généreux... Mais ce n'est pas seulement la vie parisienne qui excite ma convoitise, il faut que le compagnon de mon existence aime le bruit, le mouvement et le plaisir. Il faut qu'il ait l'habitude des élégances, le goût du luxe et le talent de faire honneur à ses revenus... M. Chazelles est si grave, si raisonnable; il travaille d'une façon si assidue que le désaccord ne tardera point à régner dans notre [illegible]. Lorsque je parlerai d'aller aux courses il objectera un travail à finir. Si je veux assister à une première représentation, il témoignera qu'il eut préféré travailler dans son cabinet. D'abord il cédera, puis cette condescendance lui semblera plus difficile, il me priera de sacrifier au plaisir, je lui reprocherai de ne point assez s'occuper de moi; la guerre éclatera dans notre ménage, et alors..

—Si je comprends, dit M. Vauvilliers, tu ne veux plus épouser Jacvues.

—Non, mon père.

—Sais-tu bien que ce serait une infamie! et qu'on n'a plus le droit de se jouer des sentiments d'un honnête homme, que de lui dérober son bien. Oui, ce serait une infamie! et je n'en deviendrai point complice. Mais folle créature, quel ami trouveras-tu jamais qui possède les qualités de Jacques? Son amour du travail ne le rend ni morose ni sévère; il fera pour toi tous les sacrifices. Lui retirer la parole donnée! Jamais! Quoi! lorsque luttant contre son cœur il voulait s'éloigner, je l'ai forcé à rester; lorsque tous deux nous ne devons la vie qu'à son courage, nous le chasserions aujourd'hui... Tu n'as point réfléchi, Calixte, à l'énormité de ce que tu me proposes. Nous serions des misérables si nous repoussions aujourd'hui toi, l'homme a qui tu dois ton père, moi, celui qui m'a gardé ma fille. Tu as librement accepté Jacques pour fiancé, tu l'épouseras.

—C'est impossible, mon père, impossible! répondit Calixte.

Vauvilliers fit un effort pour conserver le calme dont il avait besoin. La colère bouillonnait en lui, et cependant il voulait parler à sa fille sans brusquerie, et l'amener à une confidence complète par la douceur et la longanimité.

—Souhaiterais-tu retarder seulement la célébration de ton mariage?

—Non, fit-elle en s'exaltant par sa propre douleur, je veux rompre ce projet sans retard.

—As-tu pensé à entrer au couvent?

—Non, mon père.

—Tu renonces simplement au mariage?

—A ce mariage-là seulement.

—Veux-tu dire que tu accepterais un autre prétendant?

—Tenez mon père, fit Calixte en se levant, assez de détours et de préparations à l'aveu qu'il me reste à vous faire... Si je refuse de devenir la femme de M. Chazelles, c'est que mon choix s'est reporté sur un autre.

—Un autre... Adémar de Verfeuil?

—M. Anatole Corseul, répondit Calixte écrasée de honte.

—Allons donc! ce n'est pas vrai! Toi, une fille de sens et de cœur, préférer ce Parisien fat à un homme de talent comme Jacques. Remplacer le plus courageux, le plus noble des êtres, pour un pantin ayant pour unique talent celui de savoir mettre sa cravate... J'espère que tu ne me parleras pas de ses aptitudes financières. Il a failli être compromis dans une affaire de police correctionnelle au sujet des "Chemins de fer du Congo", et je ne me risquerai point à traiter avec lui la mise en activité des mines du Canigou; Firmin s'est procuré des renseignements qu'il m'a transmis hier... Je pourrai d'ailleurs, si la fantaisie m'en prend, acheter cette mine du véritable propriétaire, dont Corseul n'est que le mandataire pour une limite de temps qui ne tardera point à être périmée. Retiens bien ceci, ma fille, je ne te pardonnerais point de repousser Jacques; je te maudirais si tu persévérais dans ta volonté d'épouser Corseul.

Les mains de Calixte se joignirent, et deux larmes roulèrent sur ses joues.

—Ah! je comprends le jeu joué par ce misérable; tandis que Jacques se taisait par respect, lui, parlait avec une faconde de menteur. Il connaît le chiffre de ta dot; il sait l'importance du

Val-Perdu; Beauchâtel n'est point payé, et M. Corseul a joué la comédie du sentiment parce que tu es riche, et qu'il est pauvre.

Une parole méchante jaillit de la bouche de Calixte,

—Jacques aussi est pauvre!

—Je lui dois tout! s'écria Vauvilliers qui serra presque violemment les mains de sa fille. En te donnant à lui, en le faisant heureux et riche, j'accomplissais un devoir, un devoir rigoureux.

Calixte recula:

—Un devoir! murmura-t-elle, et ses yeux remplis de terreur se fixèrent sur son père.

Ainsi, pensa-t-elle, cela serait vrai, mon père devrait expier... Oh! cela est pourtant trop horrible de suspecter son père. Si j'essaie pourtant de me soustraire à la violence morose qu'exerce sur moi un misérable, il révélera à Jacques des vérités terribles, il perdra mon père... Il existe un secret, oui, un secret. Ma famille et celle de M. Jacques sont liées par un mystère... Il faut me perdre pour sauver mon père, et renoncer à Jacques pour acheter le silence de M. Corseul.

—Mon père, reprit Calixte, je t'ai montré le fond de ma pensée, je te supplie de me permettre d'épouser celui que j'ai choisi.

—Te permettre! jamais! Oserais-tu me désobéir?

—J'en suis au désespoir, et pourtant...

—Va-t'en! cria M. Vauvilliers à sa fille, va-t'en! je te maudirais...

Calixte jeta un regard empreint de désespoir à son père, et s'enfuit en poussant un cri qui le remua jusqu'au fond de l'âme.

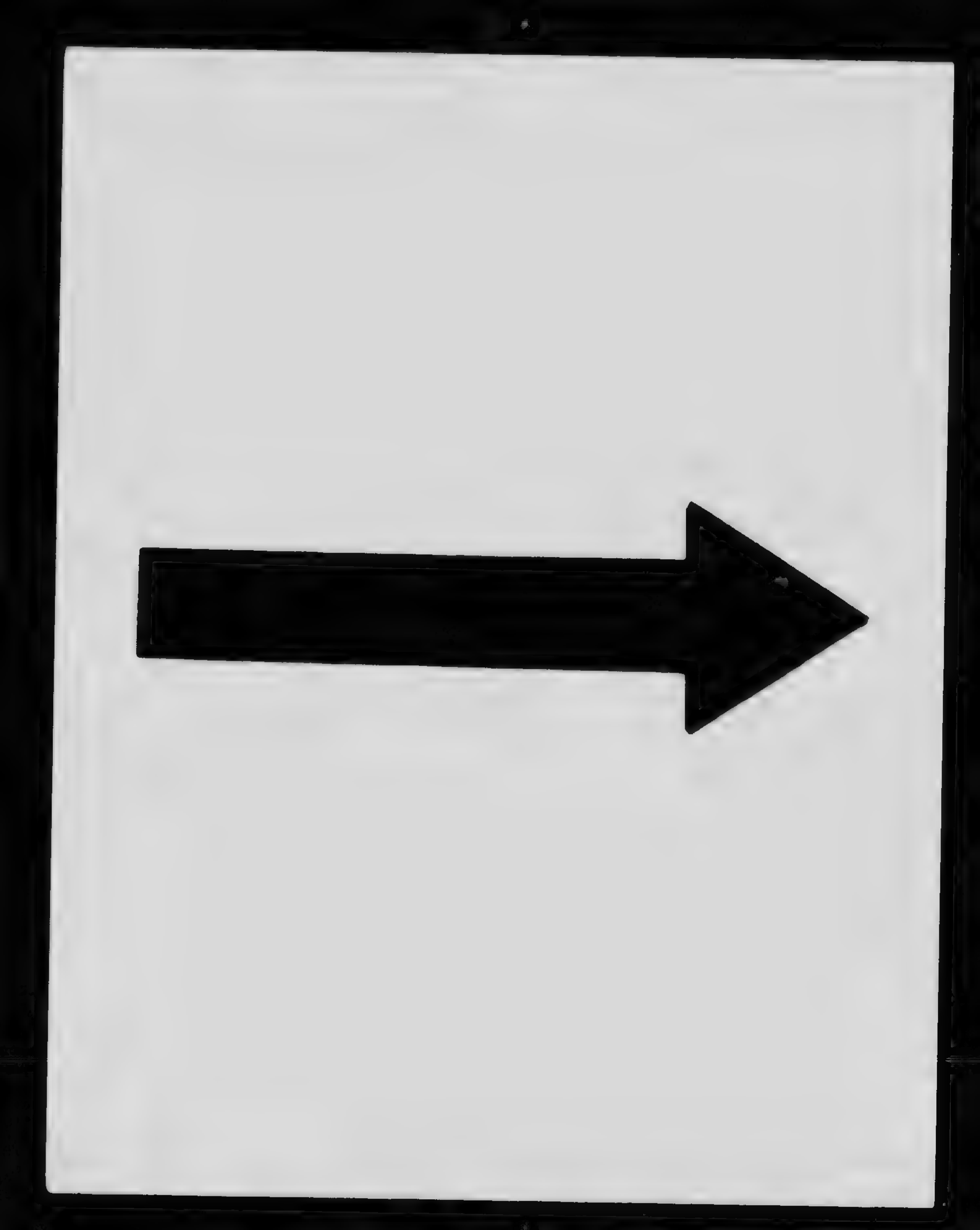
Vauvilliers, demeuré seul, se demanda s'il de-

vait révéler à Jacques l'entretien qu'il venait d'avoir avec sa fille. Il ne le crut pas. Quoi qu'il ne comprit rien à la conduite de Calixte, il pensait avoir assez d'influence pour la ramener dans la voie de la droite raison. Loin de changer quelque chose aux projets arrêtés, il résolut d'agir comme si Calixte ne lui avait fait aucune confidence. Du reste, il était impossible de contremander la fête dont les invitations étaient lancées depuis quinze jours. Il restait, d'ailleurs, parfaitement décidé à prendre Jacques pour son associé, même si Calixte persistait dans sa volonté de rompre tout projet de mariage. Cependant il se sentait si profondément irrité contre Calixte qu'il n'osa chercher la compagnie de Jacques, dans la crainte que celui-ci l'interrogeât. Afin d'opérer une diversion violente il visita les ateliers dans leurs moindres détails et rentra seulement chez lui au moment où sonnait la cloche du dîner. Mme Chazelles et Jacques l'attendaient. Le retard de Calixte devait être prémédité; elle redoutait de se trouver en face de la mère et du fils. Elle rentra très rouge, des fleurs plein les bras; le bouquet cueilli lui servit de prétexte pour expliquer sa rentrée tardive.

Le dîner fut triste, et Jacques fut saisi d'un douloureux pressentiment. La jeune fille paraissait si différente d'elle-même. Ses yeux se levaient à peine, elle balbutiait lorsque Jenny lui adressait la parole. Enfin son embarras fut si visible qu'il inquiéta la mère de Jacques.

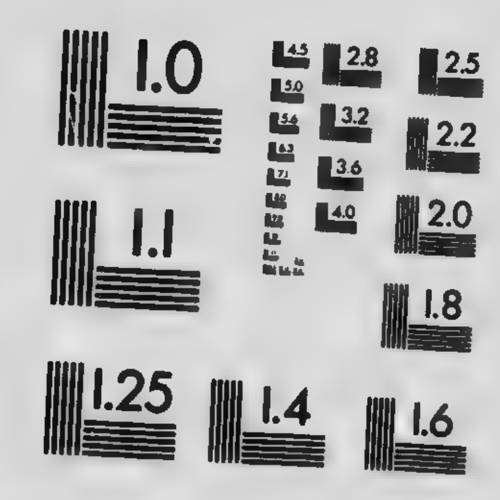
Aussitôt le repas fini, elle prit le bras de Calixte et l'entraîna sur la terrasse.

—Que se passe-t-il, mon enfant? demanda-t-elle en serrant Mlle Vauvilliers dans ses bras. Votre père semble irrité; vos joues portent des



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





traces de larmes. A peine gardez-vous la force de rester debout...

—Ma mère, madame, je suis bien malheureuse.

—Malheureuse et votre père vous adore, et mon fils...

—Votre fils! oh! c'est par lui que je souffre davantage.

—En quoi peut-il vous avoir froissée?

—Ecoutez, madame, écoutez-moi avec pitié, avec indulgence. Mon père s'est irrité, seule vous me plaindrez... Devant lui j'affecterai la force, j'accentuerai la résistance, je mentirai le sourire aux lèvres... Car il me faudra sourire plus tard, quand j'aurai la mort dans le cœur. Vous êtes femme, et vous me comprendrez...Vous êtes mère, et vous consolerez Jacques...

—Ma fille, demanda la veuve devenue subitement craintive, de quel malheur faudra-t-il le consoler?

Les mains de Calixte se tordirent. Pas plus à Mme Chazelles qu'à son père, la malheureuse fille ne pouvait avouer la vérité. Un conflit effrayant de pensees se livrait dans son esprit; et pourtant elle devait parler; il devenait indispensable que Mme Chazelles, avec sa tendresse et son autorité maternelles, amortit le coup qui allait atteindre son fils. Mais avouer la vérite devant cette femme qui avait été à la fois une sainte et une martyre, la frapper dans son fils comme jadis elle avait été frappée dans son mari. Déchoir devant elle, lui apprendre cette chose monstrueuse qu'elle allait devenir la femme d'Anatole Corseul, et n'avoir pas à fournir l'excuse que cette union était le dernier effort de sa vertu, la suprême ressource de son désespoir. Se rendre méprisable et paraître lâche, quand elle faisait à deux mains saigner son cœur. Si elle

disait tout... Oui, peut-être eut-elle moins souffert, car enfin on eut compris son sacrifice, on l'aurait plainte; elle eut trouvé de grands cœurs pour la comprendre, et des mains amies pour essuyer ses larmes. Mais prouver qu'elle était forcée de reprendre sa promesse, d'être parjure à un serment sacré, c'était accuser son père, et sinon prouver le crime, du moins montrer qu'on le soupçonnait. Il fallait se taire; il fallait ajouter au regret de briser son avenir de joie, la pensée que Jacques et sa mère la mépriseraient. Le dédain dans lequel ils tenaient Anatole retomberait sur elle qui, ne pouvant l'élever, s'abaissait jusqu'à lui. Dans l'impossibilité de s'abandonner avec franchise à l'élan de sa douleur, elle se contenta de répéter à Mme Chazelles:

—Vous consolerez Jacques, vous le consolerez.

Mais de quel chagrin, mon Dieu! quel coup immérité, inattendu menace mon enfant? Les bontés de votre père assurent son avenir. La tendresse qu'il vous porte et que vous lui rendez ne lui laisse pas un vœu à former. Jacques est et restera heureux, à moins que...

— Eh bien? demanda Calixte avec une sorte de brusquerie.

— A moins que vous changiez d'affection et que vous retiriez votre promesse.

—Nous ne sommes pas encore fiancés!

—Et cependant vous portez au doigt la bague qu'il vous a donnée.

Calixte d'un mouvement violent l'arracha, puis, repentante ou désolée, avec un geste douloureux et un cri plaintif, elle la tendit à la veuve.

—Cette bague vous appartient, dit-elle; c'est pour vous que M. Jacques l'accepta de la main

d'un roi... Reprenez-la, madame, bien que le prêtre ne l'eut point bénite, c'était, vous avez raison, un gage d'alliance...

Mais, s'écria Mme Chazelles alarmée, c'est donc vrai? Quoi, vous causeriez à mon fils cette humiliation et ce désespoir de refuser d'être sa femme? Mais que voulez-vous qu'il devienne si vous ne demeurez pas le but de sa vie ? Certes Jacques m'aime tendrement, mais je ne me fais point l'illusion que mon affection remplacerait son amour brisé! Ce n'est pas vrai, ce que vous venez de dire! Vous me trompez, et vous voulez m'éprouver...

—C'est vrai, répondit Calixte blanche comme une morte, en fixant sur la veuve des yeux dont l'ardeur fiévreuse s'éteignait dans les larmes.

—Vrai! vous me le répétez et je ne puis le croire. Je vous sais loyale et bonne...

—Vous vous trompez, madame, je suis frivole et coquette.

—Ainsi vous vous êtes jouée cruellement des sentiments de mon fils, vous lui avez montré l'Eden de la vie, le rêve fixé, la joie sans ombre, puis vous le chassez de ce Paradis sans souci de ce que deviendra celui dont vous tuerez à jamais la jeunesse.

—Il oubliera, madame, il est jeune.

—Il n'oubliera pas! il aimait.

—Alors il me dédaignera, le dédain cicatrisera la blessure. Il se dira qu'une créature légère comme je suis ne méritait point l'amour délicat et fort qu'il me portait. Car je me trompais moi-même en le trompant, madame. J'étais de bonne foi, lorsque je lui disais que je bornais mes désirs à vivre au Val-Perdu! Etait-ce assez fou, assez romanesque. Je comprends ma folie aujourd'hui. Il me faut Paris, ses bals et

ses fêtes. J'y serai reine un jour par ma beauté, car on dit que je suis belle, par ma fortune, car celle de mon père est considérable. J'épouserai un homme capable de la doubler. On citera mes équipages, mes diamants, on accourra à mes fêtes. Je m'étourdierai au bruit des louanges; pas un jour sans emploi bruyant. Est ce donc vivre que de s'enterrer dans cette vallée! Non! non! je le comprends, c'est Paris qu'il me faut...

—Eh bien! si vous renonciez à renfermer votre vie dans cette vallée, pourquoi ne point le dire à mon fils... Il possède assez de talent pour se créer une haute situation partout où il se présentera. Vous voulez connaître le monde, il se serait arraché le soir à ses travaux pour vous conduire au bal, au concert, au théâtre. Il eut pour vous été capable de tous les sacrifices, il ne s'agissait que de les demander.

—Vous vous trompez, s'il eut cédé une fois de temps à autre, ç'aurait été avec répugnance. Un savant reste savant, et demeure enfermé dans sa science comme dans une forteresse. A une créature frivole et coquette il faut un de ces Parisiens qui remuent des millions de trois à quatre heures de l'après-midi autour de la corbeille, et qui, le reste du jour, obéissent aux caprices de leurs femmes... J'aurais fait le malheur de votre fils, je ferai le bonheur de M. Corseul...

—Quoi, vous renonceriez à Jacques pour choisir...

—M. Corseul, oui, madame.

—Et ce choix obtient l'agrément de M. Vauvilliers?

—J'amènerai mon père à l'approuver.

—Le connaît-il?

—Oui.

—Et vous croyez qu'il vous laissera libre d'épouser un homme semblable. Oh! Calixte ! chère Calixte! quand, après m'avoir entendue vous devriez encore persevérer dans votre cruauté, je parlerai, car depuis le jour où Jacques vous choisit je vous ai considérée comme ma fille... Demandez à M. Firmin ce que vaut l'homme qui est aujourd'hui l'objet de vos préférences. Faites prendre sur lui des renseignements à Paris...C'est vous dire qu'ayant eu l'adresse de donner sa démission d administrateur des chemins de fer du Congo, il ne parviendra point avec autant de bonheur à sortir indemne d'une combinaison financière appelée "Les Chômages"... Le versement du capital exigé n'a point été fait. On a trafiqué de valeurs déposées, et M. Bercy disait hier à Chazelles devant moi qu'un de ses amis lui envoyait des renseignements déplorables sur la situation de M. Corseul... Prenez garde, Calixte, de vous jeter dans un abîme... cet homme est à la fois avide et fourbe... Il vous perdra comme il s'est perdu...

—Je l'épouserai, dit Calixte d'une voix sourde.

Elle prit les mains de Mme Chazelles, les porta à ses lèvres avec un emportement désespéré et quitta le salon de la veuve.

Celle-ci, bouleversée par l'aveu de Calixte, le fut encore davantage par l'attitude de la jeune fille. Tout en elle démentait les paroles qui sortaient de sa bouche. Ses lèvres blêmes tremblaient, des sanglots s'amassaient au fond de sa poitrine, des larmes montaient à ses yeux troublés. Elle s'accusait trop pour être vraie. Ce besoin affolé de plaisirs parisiens énumérés d'une voix saccadée s'étalait trop pour n'être point mensonger. Mais quel intérêt pourrait

avoir Calixte à mentir? Qui la poussait au-devant du malheur en lui imposant un parjure?

Ce misérable Corseul! s'écria Mme Chazelles.

Au lieu de redouter l'arrivée de son fils, elle éprouva un fiévreux besoin de le voir, et, bien que jamais elle ne franchit le seuil des ateliers, elle résolut de le chercher, de le trouver et de tout lui apprendre. Jacques découvrirait ce qui lui échappait à cette heure, Jacques défendrait et sauverait son bonheur même.

Quand elle entra dans le cabinet de son fils, elle le trouva vide. M. Auberval consulté répondit que Jacques, mandé chez Mme de Verfeuil, s'y était rendu, et que, d'après les quelques mots qui lui étaient échappés, la mère d'Adémar se trouverait fort malade.

—Faudrait-il vous envoyer votre fils, madame? demanda le secrétaire de M. Vauvilliers.

— Je vous remercie, monsieur, j'irai au-devant de Jacques.

Mme Chazelles traversa rapidement la première rue du village; comme elle entrait dans un chemin conduisant à la colline, elle aperçut Calixte à cheval passant comme un éclair, et gravissant d'un élan furieux les premiers mouvements de la colline.

Elle va se tuer, pensa-t-elle.

Cette fougue impétueuse, le mouvement terrible avec lequel Calixte si calme d'ordinaire cravachait un cheval qu'elle aimait, un bel arabe payé quinze mille francs par Vauvilliers, convainquit la veuve que Calixte au désespoir avait besoin d'une agitation folle pour chasser les pensées qui l'obsédaient, et combattre la douleur par le mouvement.

Elle pressa davantage le pas, avide de trouver Jacques, de tout lui dire, de l'envoyer au-

devant de cette enfant affolée, et de lui arracher un secret dont elle aussi pouvait mourir.

Elle le rencontra à deux pas de la maison de Mme de Verfeuil.

—Cette pauvre femme se meurt, dit-il; avant d'expirer elle accomplit une bonne œuvre, j'ai laissé Marielle à son chevet... Adémar sera heureux d'avoir pour ses fiançailles la bénédiction de sa mère.

—Viens, dit Mme Chazelles, rentrons.

Tu me permettras de revenir ce soir, Adémar est en proie à un chagrin tel que je me dois de le soutenir et de le consoler.

—Quipeut mesurer la souffrance d'autrui? s'écria la veuve. Dieu la dispense à chacun selon ses forces. Ademar perd sa mère, mais celle-ci après une existence de lutte, s'en va le regard calmé par le spectacle du bonheur futur de deux êtres dignes l'un de l'autre; tandis qu'il est des mères dont le martyre sera de voir éternellement saigner le cœur de leurs fils.

Par un de ces hasards plus fréquents qu'il ne semble dans la vie réelle, Jacques et sa mère se trouvaient en ce moment près du tronc d'arbre sur lequel Calixte s'était assise le jour où Anatole Corseul lui imposa sa volonté d'une façon féroce.

—Reposons-nous, dit la veuve, je me sens lasse et souffrante. Il faut m'aimer et me soigner, Jacques, sans cela je m'en irais sans bruit comme la mère d'Adémar.

—Non seulement je t'aimerai toujours, répondit le jeune homme, et je t'entourerai de soins et de tendresses, mais nous serons deux pour faire de l'automne de ta vie la fête continuelle de ton cœur.

—Non, tu seras seul à me chérir, Jacques.

—Ne crois-tu pas à la tendresse de Salixte?

—Calixte a la légèreté de son âge, mon enfant.

—Elle t'aime non seulement parce que tu es la mère de celui qui va devenir son mari, mais encore parce qu'elle te juge la meilleure, et la plus sainte des femmes.

—Jacques, l'esprit est enclin à ne trouver que des vertus dans les êtres qui sont l'objet de notre affection. Ce culte absolu, cette admiration sont des pièges. Je me prends à trembler quand je songe que tu fais désormais ton bonheur sur une enfant... Calixte a dix-sept ans... Une enfant, te dis-je! Qui sait si le jour où tu songeais à quitter le Val-Perdu tu ne voyais pas clairement dans l'avenir...

—Mon Dieu! dit Jacques d'une voix troublée, je ne sais si je comprends mal tes paroles, mais il me semble qu'elles tendent toutes à m'attrister, et à me faire douter du bonheur que j'attends... C'est demain que je deviens le fiancé de Calixte, mon rêve se fait réalité, et ta pensée d'abandonner cette maison.. Calixte est jeune! Nous n'aurons que plus de temps pour nous rendre mutuellement heureux.. Tu pâlis, tu me regardes et tu pleures... Mère! mère! le malheur est sur moi... Calixte! où est Calixte!

—Mon pauvre enfant! s'écria Mme Chazelles en serrant Jacques dans ses bras.

—Où est Calixte? répéta Jacques, c'est d'elle, d'elle seule que je veux apprendre la vérité.

—Elle m'a chargé de ce triste soin, mon enfant... Mon Dieu, pardonne-moi de te faire souffrir... Calixte retire sa parole, Calixte ne sera pas ta femme...

—Allons donc! s'écria Jacques, c'est impossible, ma mère. J'ai la promesse de M. Vauvil-

liers, et sa fille a mis volontairement sa main dans la mienne... En quoi ai-je démérité à ses yeux? Que s'est-il passé?

—Rien, mon fils; elle seule s'accuse de légèreté.

—Quoi? Mais ce serait vrai, elle pourrait...

—Elle préfère M. Corseul.

—Lui! un misérable!

—Calixte ne parle plus que de vie mondaine, de plaisirs bruyants... Elle a, paraît-il, annoncé à son père, et celui-ci a menacé de la maudire.

—A cause de moi? Oh! jamais, non jamais une malédiction sur sa tête... Est-ce possible pourtant? Quoi! cette jeune fille que je plaçais si haut descendre à un choix semblable. Cruelle fille! n'a-t-elle donc pas compris le mal qu'elle allait me faire?

—Nous partirons, mon enfant; nous retournerons à Paris... Ta mère te reste, ta mère dont l'amour ne te manquera jamais.

—Où est Calixte! répéta Jacques d'une voix presque calme; je veux avoir avec elle un dernier entretien; sur le point de la perdre, je veux entendre mon arrêt de sa bouche, je veux lui dire adieu... Sois tranquille, je ne m'abaisserai point à prier... Mais quoi qu'elle fasse, quoi que tu m'apprennes, j'entends en moi une voix qui la défend, une voix qui me répète: Calixte est un ange, et Calixte se sacrifie...

Mme Chazelles étendit le bras du côté de la montagne.

—Mlle Vauvilliers a pris le chemin de la carrière.

—Merci, ma mère, rentre chez nous, sans aucun doute je te rejoindrai dans deux heures...... Ne crains rien de mon désespoir... Tu m'as donné le caractère d'un homme et l'âme d'un chrétien.

Il serra sa mère dans ses bras et s'éloigna rapidement.

Après être demeuré un moment immobile à regarder son fils, la veuve descendit le sentier et traversa le jardin. Le maître de la fonderie la reconnut, courut à elle, et l'entraîna dans l'habitation.

—Venez, dit-il, il faut que je vous parle.

Pendant ce temps Jacques gravissait la pente conduisant au Trou-aux-Mâcres.

Calixte y était déjà. La course folle de son cheval l'avait emportée comme en rêve au sommet de la côte. Quand il s'arrêta couvert d'écume, et pliant sur ses jarrets nerveux, elle sauta à terre, l'attacha par la bride à un arbre placé à l'entrée du bois, puis elle s'enfonça sous le couvert sombre.

Elle marcha jusqu'à ce qu'elle fut arrivée au noyer gigantesque dont les branches descendaient dans le gouffre, alors se penchant au-dessus de cet abîme, où elle avait failli périr, elle parut en sonder la profondeur, puis tombant agenouillée sur l'herbe, le regard perdu, elle répéta par trois fois:

—Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

L'expression de son visage était effrayante, mais si grande que fût sa douleur il lui était impossible de pleurer... Elle repoussa dans son esprit enfiévré les souvenirs de sa jeune vie, parmi lesquels Jacques et sa mère tenaient une si grande place. Elle se vit au fond de cette carrière à côté d'un enfant affolée de terreur; elle aperçut alors celui qui venait la sauver...... puis elle le retrouvait sur la terrasse, un soir de fête, et la première elle lui tendait la main... A mesure que ses souvenirs se faisaient plus vivants, elle se rendait un compte précis de la

conduite de son père... Celui-ci avait mandé Jacques à la fonderie au moment où, revenant d'un long voyage, il se trouvait sans emploi..... Sans refuser à l'ingénieur un talent réel, Calixte qui semblait s'être promis de jeter une clarté complète dans le drame dont elle allait être la victime, Calixte ne put s'empêcher de reconnaître que l'avancement de ce jeune homme avait été bien rapide. En quelques mois il en était venu à remplacer M. Vauvilliers dans les ateliers et dans les mines. L'arrivée de sa mère, la façon dont le maître de la fonderie la traitait, tous ces détails semblèrent à Calixte, durant cette heure d'agonie, avoir leur signification véritable. Enfin, M. Vauvilliers, par les éloges continuels qu'il avait faits de Jacques, par la façon délicate dont il traitait sa mère, et l'abandon avec lequel il lui confia sa fille avait certainement aidé à faire naître dans le cœur de Calixte le sentiment qui y régnait à cette heure.

—Mon père connaissait à l'avance la situation de M. Jacques, pensa-t-elle; mon père l'a fait venir avec l'idée arrêtée de me le donner pour mari si nous avions des qualités que je possède, et de c equ'on appelle ma beauté, ma dot suffirait pour me permettre de choisir mon mari parmi les plus titrés et les plus riches... Un mystère plane sur la famille Vauvilliers...... ce mystère mon père le connaît... Une main mystérieuse fait parvenir des bienfaits à la veuve de M. Chazelles, cette main... si c'était elle...

Calixte s'arrêta. Elle comprit qu'elle allait accuser son père. N'était-ce point assez de le rendre malheureux. Et pourtant, M. Corseul tirait de certains faits des déductions accablan-

tes... Et puis, il y avait cette lettre, cette lettre terrible dont l'honneur du père dépendait...

La malheureuse fille ne trouvait au fond de son âme ni consolation ni courage. Ce père qu'elle sauverait par le plus cruel des sacrifices, on s'efforçait d'en faire à ses yeux un misérable...

Un moment vint où elle cessa de penser; ses yeux s'obscurcirent; elle tomba sur le sol, les deux mains sur son visage, et se mit à sangloter. L'excès de son désespoir était tel qu'elle n'entendit point un bruit de pas dans le bois de noyers. Sans l'orage de ses pleurs, à voir son immobilité, on aurait pu la croire morte.

Un homme s'avança, s'agenouilla près d'elle, et dit tout bas.

—Calixte.

Elle ouvrit les yeux et ses sanglots s'arrêtèrent. Un rayon de joie folle brilla dans son regard.

—Vous venez me sauver? demanda-t-elle.

Ce mot éclaira subitement l'esprit de M. Chazelles.

Elle souffrait, puisqu'elle versait des larmes; elle etait menacée, puisqu'elle criait à l'aide.

—Devant Dieu qui me voit et qui m'entend, Calixte, je jure de vous sauver si vous remettez votre salut dans mes mains.

Mais elle refoulait déjà au dedans d'elle-même le cri instinctif qui lui était échappé. Honteuse d'être trouvée au milieu d'une semblable crise d'abattement et de larmes, tremblante des conclusions que l'ingénieur en pouvait tirer, elle se releva, s'appuya contre le tronc de l'arbre séculaire, puis d'une voix faible, elle dit à Jacques:

—Vous m'avez tirée de cet abîme à l'heure où

je n'espérais plus rien; je paie votre votre dévouement par la trahison et l'ingratitude. Le lieu qui me rappelle tant de souvenirs est bien celui où nous devions nous dire adieu...

—Ainsi tout est vrai?

—Tout.

—Vous épousez M. Corseul?

—Oui.

—Pourquoi pleurez-vous, alors? demanda Jacques. Si vous suivez votre vouloir, si vous cédez à votre désir, que signifient cette douleur et ces sanglots. Vous avez pu tromper votre père en lui faisant croire à un caprice, mentir à une mère en lui parlant de votre amour du plaisir... Vous mentiez à tous deux... La vérité, Calixte, la vérité, je vous en conjure, pour qu'en vous perdant je puisse vous estimer.

Elle le regarda de ses yeux brûlés de pleurs.

—Je voudrais, dit-elle, je voudrais persister devant vous dans la duplicité dont j'ai usé envers eux, et je ne puis plus... Ne me demandez rien de plus que ce mot: —J'épouserai M. Corseul, mais chaque jour je demanderai à Dieu d'abréger le nombre des jours que je devrai passer près de lui.

—Je le savais! dit Jacques, vous obéissez à je ne sais quelle idée de dévouement... Ce mensonge vous est inspire, vous cédez à une volonté perverse, et cette volonté est celle d'un misérable... Mais je suis là pour vous défendre, et soyez-en certaine, je ne renoncerai pas à l'espoir que je tiens de vous.

—Je vous en supplie! s'écria-t-elle, pas un mot, pas un effort pour soutenir une lutte impossible!

Elle prononça ces mots avec un tel sentiment

de douleur que Jacques devina un mystère effrayant. Mais les questions qu'il adressa demeurèrent sans réponse, et Calixte se contenta de lui dire:

—Dieu seul paie certains sacrifices... Imitez-moi, Jacques, et résignons-nous... Demeure au Val-Perdu près de mon père... Vous calmerez son irritation contre moi, vous inclinerez son cœur à l'indulgence; il me pardonnera d'avoir brisé son rêve et le vôtre... Tenez, je voulais vous mentir comme j'ai menti à mon père, à votre mère, mais si j'ai le courage de me sacrifier, la force me manque pour me rendre odieuse... J'épouse M. Corseul, et je suis au désespoir... J'en ai trop dit... Il faut nous séparer.... Près du gouffre où nous nous rencontrâmes pour la première fois, où l'instinct de nos cœurs nous ramène, où nous ne reviendrons jamais..... Le mystère de douleur qui nous enveloppe me tuera peut-être, mais ma conscience m'approuve, et je suis certaine maintenant, vous me plaindrez sans m'accuser...

—Oh! fit Jacques, je parlerai à votre père, je lui dirai...

—Vous vous tairez, surtout devant lui, dit-elle en joignant les mains avec angoisse.

Calixte était debout, pâle encore, mais non plus douloureusement abattue. Elle tendit une de ses mains à Jacques, puis de l'autre elle lui montra le ciel.

Alors sans attendre que M. Chazelles la conduisit jusqu'à la lisière du bois, elle s'enfuit à travers les arbres, sauta sur son cheval et descendit la montagne au galop.

Jacques lui aussi allait quitter le Trou-aux-Mâcres, quand la haute silhouette du berger se dressa près de lui:

—C'est une sainte, dit-il, une sainte du bon Dieu! Ne craignez rien! le berger a des secrets.. le berger la sauvera.

XII

Tandis que ces scènes douloureuses se passaient entre des êtres doués de sentiments si complets d'abnégation et de générosité, Anatole Gorseul, jouissant des douleurs dont il était cause, et triomphant dans ses ruses, savourait chez lui la pensée que le lendemain son mariage avec Calixte serait publiquement annoncé, et que sa fortune deviendrait non plus un rêve, mais une réalité basée sur des millions.

Quant au consentement de M. Vauvilliers, il s'en inquiétait peu, certain qu'il était de le voir céder à la volonté de sa fille. Le dévouement paternel et l'amour filial devaient à la fois servir les plus lâches passions. Il avait fait venir de Paris quelques bijoux pour les offrir à sa fiancée, et à l'heure où le désespoir brisait deux nobles cœurs, Anatole, paisible dans sa lâcheté, se fût estimé le plus heureux des hommes si un court billet d'un de ses amis ne l'eut alarmé au sujet de la "Banque Ouverte". Cette Société de crédit avançait de l'argent sur toute espèce de garantie. Elle acceptait depuis l'argenterie ancienne jusqu'aux reconnaissances du mont-de-piété. Sous des formes diverses l'usure s'y pratiquait sur une large échelle. Sans doute Anatole ne s'occupait point du détail des affaires, mais il avait jadis versé un capital pour l'exploitation de la "Banque Ouverte" et son nom figurait sur les régistres de la Société. Elle

encaissait de beaux bénéfices, lorsqu'un incident menaça de la compromettre. Une grande dame étrangère éprouvant un besoin d'argent pressant y engagea pour trois cent mille francs de diamants. Une somme de soixante mille francs lui fut versée; il était convenu qu'elle pourrait reprendre ses pierreries au bout de trois mois. Par suite d'un voyage, d'un oubli peut-être, cette date fut dépassée de deux jours; et lorsque Mme Vadilo se présenta aux bureaux de la "Banque Ouverte", on lui répondit en lui montrant la vente signée par elle de la totalité de ses diamants au prix ferme de soixante mille francs. Un refus formel fut opposé à sa réclamation. D'un caractère énergique, irritée de ce manque de bonne foi, car on lui avait affirmé que cette vente à réméré n'était qu'une formalité, mais qu'elle garderait durant une année le droit de reprendre ses bijoux, Mme Vadilo, sur le conseil d'un avocat, déposa une plainte au parquet. L'affaire en était là et le correspondant d'Anatole ne semblait point trop alarmé ; Corseul ne fut pas de cet avis, il trouva la situation inquiétante; la plainte portée, il s'agissait d'en attendre les suites. Après tout, Anatole n'était pour rien dans l'administration des fonds, et les actionnaires d'une compagnie, s'ils risquent de perdre leur argent, ne courent pas les dangers des gérants et des administrateurs. Cependant cette nouvelle devenait un point noir à l'horizon. Il s'efforça de l'oublier, expédia une dépêche priant le Directeur de le tenir au courant, et se dit que si son nom se trouvait prononcé, ce serait trop tard pour empêcher son mariage. Après avoir reçu la promesse formelle de Calixte, il n'osa point retourner à la fonderie. Trop lâche pour supporter sa part de

colère de Vauvilliers, il voulait que les premiers coups tombassent sur sa généreuse fille. Il devenait cependant indispensable de le voir et d'excuser sa conduite, en en rejetant les bassesses sur une passion irrésistible.

Calixte avait subi le premier coup de cette colère, il devait à son tour l'affronter. Calculant ses heures, il se dit qu'il se présenterait à la fonderie après le dîner de M. Vauvilliers.

La première irritation du maître serait passée, il s'efforcerait de l'amener, sinon à un consentement tacite, du moins à la résignation.

Il prépara sa défense, et se donna une répétition de la scène qu'il jouerait, comme un acteur placé devant une glace étudie ses effets et récite son rôle. Enfin rassemblant son audace, il procéda à sa toilette avec une lenteur prouvant l'importance qu'il attachait aux moindres détails.

Sur sa table de toilette se trouvaient, au milieu de flacons à bouchons de vermeil, des bijoux, des objets de luxe, puis une cassette de fer gravée avec soin, et qui semblait d'une solidité à toute épreuve. Après avoir fouillé dans les poches de ses vêtements, il en tira le portefeuille dans lequel se trouvait enfermée la lettre de Bertrand Closeraie, et la plaça dans cette cassette.

Il était prêt, vêtu avec une prétentieuse élégance, résolu à tout, et certain de l'emporter dans cette lutte contre un père adorant sa fille, et une enfant résolue à se sacrifier pour lui.

A quelque distance de Beauchâtel, il aperçut sur la route conduisant à la fonderie un nuage de poussière au milieu duquel retentissaient des piétinements sourds et des aboiements furieux, dominés de temps à autre par ce cri répété:

—Tout beau Cafaro! hardi la Jeunesse!

—La peste soit de cet animal de berger, pensa Anatole son troupeau et ses chiens sont capables d'effrayer mon cheval. Hé! l'homme à la limousine! cria-t-il, rangez-vous, que diable, vous et vos bêtes.

—Soyez tranquille, monsieur, arrêtez-vous seulement un brin... A gauche, Cafaro! range tout, la Jeunesse! A gauche! à gauche!

Le bâton du berger étendu suffit comme indications aux chiens intelligents, courant sur les flancs du troupeau, poussant les uns, mordant les autres, ils forcèrent les moutons d'abandonner la route poudreuse, et de courir à travers un champ dont l'herbe pouvait leur offrir un repas suffisant.

Le berger se rapprocha alors de la voiture.

—Sans vous faire tort, monsieur, demanda-t-il, vous allez à la fonderie?

—Qu'est-ce que cela peut te faire?

—J'aime les jeunes gens, répondit Broussailles, et je protège les amoureux... Faut croire les bergers, voyez-vous, les bergers possèdent des secrets... Ils lisent la destinée dans les étoiles, et font des amulettes avec des herbes puissantes... Voulez-vous un philtre, un sachet ou un horoscope?

—Je veux que tu lâches la bride de mon cheval, imbécile!

Et comme Broussailles ne se hâtait point, Anatole lui lança un coup de fouet. Le visage du berger s'empourpra de colère:

—Va! dit-il, va demander en mariage l'héritière de la fonderie! Jamais elle ne sera ta femme! c'est le berger qui ne le veut pas!

Corseul s'efforça d'atteindre une seconde fois Broussailles mais celui-ci se rangea de côté, et

frappant rudement de son bâton sur la croupe du pur-sang, celui-ci partit à fond de train comme un cheval emballé!

Le berger quitta rapidement la grande route, puis gagnant Beauchâtel il se mit à rôder autour de l'habitation.

Le jardinier travaillait à planter des fleurs d'automne. C'était un brave homme, marié, père d'une enfant si chétive qu'on craignait pour sa vie. Broussailles lui remit un petit paquet d'herbes, lui enseigna la façon de les faire infuser, puis il ajouta:

—Un pauvre homme comme moi n'a jamais visité de château, ne pourriez-vous point me permettre de voir celui-ci.

—Je crois bien, Lilitte va vous conduire.

Lilitte était la petite malade.

Il appela l'enfant qui montra tour à tour au berger les salons de réception, puis les chambres du premier étage. Broussailles paraissait étudier avec soin les dispositions de ces diverses pièces, puis détailler chaque meuble. Ils étaient tous élégants, mais fragiles. Dans le cabinet de toilette en voyant le coffret de fer, le berger s'arrêta, le souleva, puis profitant du moment où l'enfant jouait avec un magot, il s'approcha de la fenêtre dominant un massif d'arbustes, et le lança dans le bosquet. Quittant ensuite le château, il recommanda au jardinier de bien suivre ses instructions, le remercia et s'éloigna à la hâte. Il gagna le massif, il s'assit à terre, prit dans sa poche de petits outils, dévissa les charnières, puis ouvrant la boîte il y saisit un portefeuille, trouva la lettre de Bertrand Closeraie, cette lettre à l'aide de laquelle il pouvait consoler le désespoir d'une famille. Le berger cacha la lettre dans sa poitrine, replaça le

portefeuille dans la cassette revissa les charcharnières, et se demanda comment il la reporterait dans le cabinet de toilette. Sa résolution fut bientôt prise, en s'aidant d'un treillage il gagna le balcon, poussa la porte-fenêtre, plaça le coffret où il l'avait trouvé, et redescendit avec une rapidité qu'on ne pouvait attendre de cet homme paraissant si vieux. Un bruit de voix qu'il entendit à quelque distance l'obligea à demeurer dans les massifs; le jardinier, sa femme et Lilitte passaient. Lorsqu'ils eurent disparu Broussailles regagna la campagne.

—Jeunesse! Cafarro! Ici mes chiens!

Chiens et moutons obéirent et le berger marchant derrière le troupeau, prit sans se presser le chemin de la bergerie.

Le soir même il suivit à pied la route de Perpignan, après avoir prévenu un jeune garçon de la ferme qu'il eut le lendemain à s'occuper des moutons, attendu qu'il prendrait part aux fêtes.

Lorsqu'Anatole Corseul se présenta chez le maitre de la fonderie, M. Vauvilliers se trouvait seul dans le hall.

Calixte brisée s'était abstenue de paraître au dîner. M. Vauvilliers en proie à un profond chagrin cherchait le mot de l'énigme qui se dressait devant lui. Il ne pouvait croire à l'amour de sa fille pour Corseul, il se demandait par quel moyen ce Parisien débauché, vicieux, était parvenu à lui arracher une promesse, et lui faire trahir la parole donnée à Jacques Chazelles. Cefut au moment le plus douloureux de son angoisse, que le valet de chambre annonça:

—Monsieur Corseul.

—Enfin! vous voilà, monsieur, et j'espère que vous m'apprendrez de quel droit vous semez le

désordre dans ma famille! Vous m'avez demandé ma fille en mariage, et je vous l'ai refusée, ne vous trouvant pas les qualités sérieuses que j'exigerai de l'époux de Calixte... Un homme d'honneur se fut retiré. La volonté d'un père est sacrée. Vous, au contraire, vous avez tenté de séduire ma fille par la promesse de plaisirs qu'elle ignora jusqu'ici. Vous avez fait miroiter devant ses regards les distractions parisiennes, et cette enfant troublée, affolée, déclare qu'elle vous accepte pour mari, et brise mes projets les plus chers...

—Monsieur, répondit Anatole, permettez-moi de vous dire que les jeunes filles ne jugent point la vie de la même façon que leurs parents.... Agréé par Mlle Calixte, je vous supplie de ne point me repousser, et je vous jure que je la rendrai heureuse... Ne croyez point que je vous l'emmènerai tout à fait. Je passerai six mois à Paris, et six mois à Beauchâtel, à moins que vous nous offriez l'hospitalité chez vous...

—Jamais je ne consentirai à ce mariage!

—Cette parole est trop cruelle pour que vous ne la rétractiez point...

—Jamais! jamais! je ne vous appellerai mon fils!

Au moment où la colère de Vauvilliers se trahissait par une grande violence, la porte s'ouvritet Calixte parut. Elle était blanche comme sa robe, et sa marche lente trahissait la faiblesse, mais son regard brillait d'un feu étrange, et s'approchant de son père:

—Si, dit-elle, si vous me laisserez devenir la femme de monsieur... Sans cela, il n'existera plus pour moi de repos possible... Vous m'aimez, il s'agit de me le prouver... Je mourrais si ce mariage ne s'accomplissait pas.

Vauvilliers, sans répondre, passa ses deux mains sur son front. Calixte jeta ses bras autour de son cou, et répéta:

—Consens à cette union et je te bénirai toute ma vie.

—Tu m'accuseras plus tard d'avoir fait ton malheur.

—Non! je te le répète... Si tu veux que je vive, ne t'oppose pas à ma volonté...

Vauvilliers ne se décidait point encore, mais l'angoisse à laquelle sa fille était en proie le troublait profondément.

—Monsieur, ajouta Corseul, je vous promets de rendre Mlle Calixte heureuse.

—Si tu étais majeure userais-tu de tes droits? demanda M. Vauvilliers à sa fille.

—Oui, répondit Calixte en baissant la tête.

—Alors tu es digne de cet homme, épouse-le... Seulement, je n'assisterai pas à la bénédiction nuptiale... Mon consentement par écrit te suffira... Sortez, Calixte... demain j'annoncerai votre mariage aux amis qui devaient venir fêter le bonheur de Jacques.

—Persistez-vous dans votre projet de prendre M. Chazelles pour associé? dit Anatole d'une voix inquiète.

—Certes, monsieur; ma fille vous accepte pour mari, elle vous livre sa dot; mais je suis le maître de la fonderie, et je lapartage avec l'homme le plus généreux et le plus noble que je connaisse. Nous nous reverrons demain, monsieur; Calixte, priez Dieu qu'il vous pardonne.

—Et vous, mon père?

—Moi, je ne vous pardonnerai jamais; vous perdez un père en prenant un mari contre son gré! Calixte fit un mouvement pour se jeter dans ses bras

Vauvilliers la repoussa froidement.

—Calixte, ajouta-t-il, le notaire doit venir demain porteur d'un acte d'association et d'un contrat. Jusqu'au dernier moment je vous laisserai libre de réfléchir et de vous soumettre. Retirez-vous, monsieur, cette scène douloureuse est trop dure.

Anatole salua Calixte qui détourna la tête, et M. Vauvilliers qui ne parut pas le voir. La malheureuse fille voulut encore se rapprocher de son père, mais celui-ci l'écarta, et Calixte sortit en étouffant ses sanglots.

Il est des martyrs dont nous sentons à peine l'amertume. Se dévouer pour un être cher dont la tendresse nous soutient, dont la voix nous console peut devenir un bonheur. Les larmes versées gardent une douceur secrète. Une caresse, un mot affectueux diminuent l'amertune du sacrifice; mais Calixte ne trouvait rien autour d'elle pour la soutenir et la consoler. Le père à qui elle immolait son bonheur et sa vie lui retirait sa tendresse. Elle perdait sans retour toutes les espérances, toutes les joies de la vie, et ne gardait pour se soutenir que lesentiment d'un austère devoir. Dieu seul le connaissait, Dieu seul le récompenserait, car M. Vauvilliers ne connaîtrait jamais l'héroïsme de sa fille. Le regard qu'elle jeta sur son père en quittant le hall où elle le laissait seul exprimait une douleur si poignante que le maître de la fonderie en eût été touché, mais il ne vit rien et garda ses yeux vaguement fixés sur la pelouse.

Il resta longtemps dans un état de prostration absolue, et ce fut qu'en entendant la voix de Jacques Chazelles qu'il retrouva le sentiment réel des choses qui l'entouraient.

—Je vous remercie d'être venu, Jacques. Votre

amitié me soutiendra dans cette épreuve... Avez-vous vu ma fille?

—Je l'ai vue... je lui ai parlé... Un mouvement de désespoir l'avait fait courir à la carrière abandonnée.

—Que vous a-t-elle dit?

—Rien, sinon qu'elle épouserait M. Corseul; je le savais déjà. Seulement à travers ses phrases coupées, heurtées, j'ai compris qu'elle nous trompait tout en affirmant qu'elle choisissait volontairement M. Corseul pour mari... Ce misérable lui impose un mariage qui lui fait horreur. Calixte mourra du regret de quitter le Val-Perdu et le père qu'elle adore...

—Si cela était vrai, mon ami, ma fille nous confierait quel pouvoir cet homme exerce sur elle. Calixte implorerait notre secours contre lui...

—Il règne dans tout ceci un mystère étrange... Ce mystère nous étreint, et nous tue... Quel date! monsieur, nous sommes au 20 septembre... il y a vingt-quatre ans que mon père fut assassiné.

—Oui, vous avez raison, répondit M. Vauvilliers, c'est une date terrible...

Il cacha son front dans ses mains, et murmura:

—Mon Dieu! le crime du passé ne s'expiera-t-il jamais?

—Si je savais, reprit Jacques, pouvoir sauver votre fille au péril de ma vie, croyez que je n'hésiterais pas, mais je ne trouve pas un moyen pour lui arracher son secret et pour m'en faire une arme contre M. Corseul. Il nous reste une nuit pour la sauver... Tenez, monsieur, en présence de certains hommes, on a besoin de toute sa foi, et de toute la force de sa conscien-

ce, pour ne pas leur jeter une insulte à la face, et les obliger à prendre un pistolet ou une épée. Ah! si le duel n'était pas un crime!

—Confions-nous en Dieu, et attendons jusqu'à demain. Tant de choses peuvent survenir en quelques heures. Jacques, la conduite que vous tenez en cette douloureuse circonstance, me fait encore regretter davantage de voir renverser mes plus beaux rêves... J'ai dit à cette malheureuse enfant que je la laisserais libre d'agir ; elle peut réfléchir encore et reculer devant le désespoir dans lequel elle me plongerait.

Les deux hommes restèrent longtemps dans le hall, cherchant une solution au problème qui les troublait également, mais ils n'en trouvèrent aucune. Le dernier mot de Vauvilliers à Jacques fut:

—Promettez-moi de rester au Val-Perdu...... quoiqu'il arrive, je vous considererai comme un fils.

—Je resterai, dit l'ingénieur.

Il regagna le pavillon, mais il ne prit aucun repos.

Le matin les invités arrivèrent, et Calixte dut leur faire les honneurs de la maison. C'était après déjeuner que devaient être signés les différents actes apportés par le notaire et que le préfet de Perpignan remettrais à M. Vauvilliers la croix de la Légion d'honneur.

Calixte très pâle semblait résolue. A plusieurs reprises elle se jeta dans les bras de Mme Chazelles; mais elle regardait son père avec un profond sentiment de crainte et de douleur.

Les chefs d'ateliers devaient être présents tandis que le notaire lirait l'acte d'association de Jacques Chazelles et du maître de la fonderie. Corseil, à qui cet acte enlevait une partie de

la fortune de Vauvilliers, éprouvait une sourde rage, tandis que Calixte se réjouissait à la pensée que M. Chazelles gardait au moins avec l'affection de son père une situation inespérée.

C'était dans le hall que devaient s'échanger les signatures. On en laissa les portes ouvertes, et les ouvriers qui n'auraient pu y trouver place, restèrent au dehors regardant d'un regard curieux le préfet Féron, Jacques Chazelles, et les propriétaires de tous les châteaux voisins.

Le préfet avait eu d'abord la pensée d'attendre la signature des différents actes, mais il réfléchit que la bonne nouvelle dont il était porteur doublerait la joie de la famille et des ouvriers, et après avoir échangé un regard de complicité avec Chazelles, il s'avança et dit:

— Mes amis, car tous ceux qui sont ici sont les amis de M. Vauvilliers. Dans les jours où se groupent autour d'un homme ceux qui lui portent du respect et de l'affection, la joie de tous se double du bonheur qui lui arrive. Ce cher grand homme donne à sa fille une cassette remplie de bijoux, dans sa générosité il voudrait lui donner jusqu'à la fonderie, cette fonderie qui prospère grâce au concours de tous. Eh bien ! j'ai voulu aujourd'hui offrir quelque chose à celui qui, sans compter, prodigue son bien à tout le monde... Vauvilliers, vous êtes chevalier de la Légion d'honneur, voici le brevet, le contre-maître aux cheveux blancs attachera la croix à votre boutonnière.

Un cri formidable de: Vive le patron! fut poussé par cinq cents voix. Le vieil ouvrier s'avança, ses mains tremblèrent de joie, tandis qu'à l'aide d'une épingle il fixait le ruban rouge.

Vauvilliers serra le vieillard dans ses bras:

—C'est vous tous que j'embrasse! dit le maître. Amis, qui m'avez aidé à gagner ce ruban merci à tous! Il est placé sur la poitrine d'un honnête homme.

—Vive le patron! répétèrent les ouvriers.

Il fallut laisser se calmer l'émotion qui s'était emparée de tous ces braves gens. Tandis qu'elle éclatait bruyante et animée, le regard de Corseul ne quittait point Calixte,, comme s'il eut voulu lui faire comprendre qu'un mot de lui suffirait pour qu'on arrachât à Vauvilliers une distinction dont il était si fier

Lorsque le calme se fut rétabli, le notaire lut l'acte d'association que Jacques Chazelles ...et Vauvilliers signèrent.

Pendant ce temps un homme se glissa jusqu'à Calixte et lui remettant un bouquet:

—Prenez et lisez, il y a un papier dans les fleurs.

Calixte tourna rapidement la tête et reconnut le berger.

Que voulait-il dire? Ne lui avait-il point promis de lui venir en aide! Apportait-il le salut à l'heure où elle semblait perdue.

Elle trouva dans le bouquet une enveloppe scellée, la brisa, puis en tira une feuille de papier qu'elle parcourut avidement du regard.

Une expression de joie indicible éclaira son visage; tremblante et pouvant à peine se soutenir ellerejoignit son père. Alors s'attachant à son bras elle lui jeta ces mots comme un cri de triomphe:

—Nous serons heureux, tous heureux! Annonce devant tous mon mariage avec Jacques Chazelles.

Vauvilliers se demanda si Calixte devenait folle. La veille elle le désespérait par son obs-

tination à devenir la femme de Corseul, aujourd'hui elle renouait des projets brisés par un caprice.

Mais le maître de la fonderie s'estimait trop heureux pour ne point obéir immédiatement au vœu de Calixte, et se penchant vers le notaire.

—Mon cher ami, lui dit-il, prenez votre projet de contrat de mariage, et lisez-le tout haut; mon gendre, M. Jacques Chazelles, apporte comme vous le voyez en mariage à ma fille la moitié de la propriété de la fonderie.

Mme Chazelles prit le bras de son fils et marchant vers Calixte:

—Ah! dit-elle, à quelle épreuve vous l'avez soumis...

—Elle m'a permis de comprendre quelle affection il me porte, répondit la jeune fille.

Mais Anatole Corseul, déçu dans son espérance, Anatole voyant retirer subitement la promesse de Calixte sur laquelle il échafaudait sa fortune, fouilla rapidement dans sa poitrine, et en tira un portefeuille. L'expression triomphante de son visage ne pouvait laisser aucun doute sur ses projets. Calixte serra le bras de son père, et demeura les yeux fixés sur le misérable.

—Je vous perdrai! je vous perdrai tous! répéta-t-il.

Mais en vain fouilla-t-il dans son portefeuille; il n'y trouva plus la lettre accusatrice de Bertrand.

—Volé! dit-il, je suis volé! Mais ceci ne se passera point sans scandale. On m'a dérobé une lettre, une preuve... Je parlerai, et la preuve se retrouvera... Mademoiselle Vauvilliers, vous faites bien de changer de nom, celui que vous portez est déshonoré... Monsieur Chazelles, l'argent de la fille vous permettra d'oublier l'infa-

mie du père... Je retrouverai le témoin du crime, ce Bertrand à qui M. Vauvilliers achète si cher son silence!

—Assez! misérable! s'écria le maître de la fonderie, assez si vous ne craignez pour votre vie.

—On a insulté le patron! s'écrièrent les chefs d'ateliers! A genoux! Qu'il fasse ses excuses!

—Des excuses! j'affirme et je prouverai que Vauvilliers a volé jadis M. Chazelles; je prouverai que c'est lui qui a subvenu pendant de longues années aux dépenses de la veuve et de l'orphelin... Et qu'en lui faisant épouser sa fille, il cède au remords, et n'accomplit qu'une restitution.

Calixte venait de tomber dans les bras de son père.

—Ah! fit-il, je comprends tout! Voilà de quelles armes le misérable se servait pour te contraindre à un mariage odieux...

—Justice pour tous, dit alors en s'avançant le père Broussailles. Ce misérable a causé ici trop de malheur. Heureusement le procureur de la république vient de lancer un mandat d'amener au sujet de la "Banque Ouverte".

Anatole tressaillit, chercha du regard une issue, essaya de se frayer à travers la foule, mais les ouvriers irrités s'écrièrent:

—On l'arrêtera ici! devant tous!

Au même moment le commissaire de police fit son entrée.

—Je vous demande mille pardons, dit-il, d'interrompre une fête semblable, mais je vous rends service à tous en vous empêchant d'être plus longtemps dupes d'un Anatole Corseul.

—C'est bien, monsieur, je vous suivrai, dit le faiseur d'affaires.

Son départ fut suivi d'un moment de silence, puis chacun respira plus à l'aise, et le notaire acheva de rendre à chacun sa liberté d'esprit en disant:

—Et le contrat! croyez-vous que cet incident m'empêchera de le lire?

Il ouvrit son cahier et lut lentement. Ni Calixte ni Jacques n'écoutaient. M. Vauvilliers serrait les mains de Mme Chazelles, et ce fut seulement quand le bourdonnement de la voix du notaire cessa de se faire entendre que l'on comprit que le contrat était lu.

Il ne restait plus qu'à signer.

Les parents et les fiancés venaient de mettre leur nom au bas du contrat, lorsque le berger s'avança vers la table.

—Nous te devons la vie, dit le maître de la fonderie, signe.

Le berger s'approcha et écrivit en gros caractères: Henri Vauvilliers.

Le maître de la fonderie étouffa un cri de stupeur.

Un moment après les invités se dispersèrent dans les jardins, et il ne resta plus dans le hall que les deux familles et le berger.

Calixte courut à lui.

—Vous m'avez encore sauvée! lui dit-elle.

Le berger secoua la tête sans répondre et marcha vers Vauvilliers.

—J'ai expié, lui dit-il, et je me crois quitte envers la justice. La loi n'atteint plus celui qui, durant plus de vingt ans, dérouta ses poursuites. Puisque les circonstances m'ont forcé de me trahir, je demanderai pardon à celle que j'offensai et je m'éloignerai sans retour.

Il s'avança du côté de Mme Chazelles.

—Vous ne me reconnaisssez point, n'est-ce pas? demanda-t-il.

—Non, répondit-elle, je ne vous reconnais pas. Je ne crois pas même vous avoir vu avant la nuit de l'incendie.

—Rappelez-vous, madame, rappelez-vous la ville de Riom, où vous demeuriez alors, et un homme qui vous demanda en mariage...

Jenny Chazelles passa les mains sur son front, comme pour en évoquer ses souvenirs:

—Henri Vauvilliers! fit-elle subitement. Ah ! malheureux! malheureux!

—Oui, malheureux par vous d'abord, mais ensuite bien coupable... Un autre me fut préféré, celui-là je jurai de le punir. Convaincu que sa brillante situation de la fortune vous avait seule portée à me le préférer, je résolus de le rendre plus pauvre que moi-même, et de condamner à la misère celle qui avait eu peur de ma médiocrité... J'attendis votre mari, et je le dévalisai comme un voleur, puis après l'avoir dépouillé je détruisis les billets de banque dérobés, car je ne me sentais pas assezmisérable pour profiter de cette fortune. Mon crime avait eu un témoin: Closeraie... qui m'eut vendu sans la généreuse intervention de mon frère... Je quittai momentanément la France, puis au bout de quelques années j'y rentrai. Je souffrais tellement de l'exil que toutes les douleurs me paraissaient supportables à côté de celle-là...... Une maladie grave, les remords qui blanchirent mes cheveux me laissaient à peine reconnaissable. Mon frère venait d'acheter le Val-Perdu... Je me présentai chez son fermier, et j'y obtins le misérable emploi de berger... De temps à autre il m'était permis d'apercevoir mon frère, et cette joie, mêlée d'amertume, me donnait la for-

ce de vivre. Tandis que je perdais ma première jeunesse dans le désordre et que je m'abandonnais à des passions qui devaient me conduire à ma perte, Pierre faisait valoir son patrimoine, et je descendais vers la misère... Lorsque je commis le crime qui vous fit veuve, je possédais à peine assez d'argent pour payer mon passage en Amérique... Je ne pouvais donc rien restituer de la somme dérobée et perdue, mais le jour où mon frère connut la vérité, le lendemain du vol qui rendit votre mari fou, il me jura de vous défendre contre la misère... C'était en mon nom que vous était faite cette restitution, et jamais vous n'avez reçu d'aumone... Si peu que j'adressasse la parole aux ouvriers et aux serviteurs du Val-Perdu, j'y appris votre arrivée... Elle me troubla et me consola en même temps... La justice, qui n'avait point découvert les auteurs de l'agression dont votre mari fut victime, en admettant qu'elle apprît un jour la vérité, ne pouvait rien contre moi. J'étais couvert par la prescription... Je ne saurais vous dire de quelle tendresse j'aimais ma nièce, cette Calixte si belle, si bonne qui me jetait parfois en passant un mot bienveillant... A partir du jour où vous arrivâtes au Val-Perdu, monsieur Chazelles, je devinai le projet de mon frère... Il comptait, si vous aimiez Calixte, et si Calixte vous aimait, vous marier tous deux, et rétablir d'une façon complète l'équilibre de votre fortune... A partir de ce moment je me rapprochai davantage... L'incendie me fournit le moyen de me dévouer pour vous... Je bénis Dieu qui me permettait de reparer à l'égard du fils le crime commis contre le père... Dans un de ces courses où je suivais Calixte, je surpris l'entretien de M. Corseul avec elle, j'entendis la lectu-

re d'une lettre par laquelle mon frère recommandait à Closcraie un silence necessaire pour sauver l'honneur des Vauvilliers... Il plaçait cette enfant entre la perte de son père, car il lui répétait que ma faute était l'œuvre de Pierre, et un mariage qui le faisait riche... Je me jurai de reprendre cette lettre et j'y réussis. Ma confession est finie, un autre a réparé ma faute... Il ne me reste plus, monsieur, qu'à obtenir... votre pardon.

Vauvilliers plia le genou devant Jacques Chazelles.

—Soyez pardonné, lui dit-il, une passion terrible vous égara jadis, mais Calixte et moi nous vous devons la vie... Vous avez souffert, vous avez expié, le tribunal de la famille ne sera pas plus sévère que ne se montrerait la justice humaine qui a perdu le droit de vous frapper..... Que la mère de Calixte prononce sur votre sort.

Calixte pleurait dans les bras de Mme Chazelles. Pierre Vauvilliers jeta sur celle-ci un regard suppliant.

La veuve s'avança vers le coupable.

—Ce que dit mon fils est bien, répondit-elle d'une voix altérée... Le berger du Val-Perdu doit disparaître et se faire oublier... Mais plus tard, le frère du maître de la fonderie pourra revenir parmi nous...

Henri poussa un cri de joie étouffé, porta à ses lèvres les mains de la veuve, puis celles de son frère et répéta:

—Soyez heureux! soyez heureux!

Il disparut, et les membres de cette famille si troublée depuis quelques semaines se retrouvèrent le cœur rempli non seulement de la joie qu'ils devaient à leur loyauté et a leur ten-

dresse, mais encore du contentement divin ressenti par ceux qui mettent en pratique cette parole admirable: "Bienheureux ceux qui sont miséricordieux".

FIN.

Pour paraitre prochainement

LE PARDON

Par CHS. DESLYS



Un avantage exceptionnel

En offrant les ouvrages que nous publions au prix de 20 cents l'exemplaire, nous espérons que nos lecteurs apprécieront les efforts que nous avons faits pour arriver à ce résultat.

Ces ouvrages se détaillent régulièrement au prix de 75 et 90 cents. La différence est remarquable.

Cependant nous offrons encore une bonne réduction à ceux qui prendront un abonnement, c'est-à-dire nous faisons les conditions suivantes : 3 mois (6 volumes) 90c, 6 mois (12 volumes) $1.80 et 12 mois (24 volumes) $3.60 payable d'avance.

Decarie, Hebert & Beauchesne,

1604 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

